J. DE MESTRAL COMBREMONT

La Belle Madame Colet

1810 - 1876

UNE DÉESSE DES ROMANTIQUES

(D'après des documents inédits)

CHATEAUBRIAND — BÉRANGER — VICTOR COUSIN
FLAUBERT — ALFRED DE MUSSET
SAINTE-BEUVE — MANZONI — GARIBALDI — CAVOUR
VICTOR HUGO — EDGAR QUINET

PARIS
FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF, 4

Majoration temporaire 20 %

PQ
2209
.C6
Z76
1913
SMRS

La Belle Madame Colet

Une Déesse des Romantiques

Ch. III - VI : Victor Cousin
VII - VIII : (Vigny) Flaubert
IX Musset
X Sainte-Beuve
XI V. Hugo + Ill. 256-258
XII Manzoni 249-250
XVI E. Quinet
Liszt 251-252

DU MÊME AUTEUR

Le Fantôme du Bonheur	Roman.
Le Miroir aux Alouettes	Roman.
La Pensée d'Edouard Rod . . .	Pages choisies.
Les Joies et les Tribulations de Zaza.	Histoires pour les enfants.

84

?

64

9)

ts

)

7

Louise Colet

(commentaire p. 4 →)

J. DE MESTRAL COMBREMONT

La Belle Madame Colet

UNE DÉESSE DES ROMANTIQUES

(D'après des documents inédits)

CHATEAUBRIAND — BÉRANGER — VICTOR COUSIN
FLAUBERT — ALFRED DE MUSSET
SAINTE-BEUVE — MANZONI — GARIBALDI — CAVOUR
VICTOR HUGO — EDGAR QUINET

PARIS
FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS
4, RUE LE GOFF, 4

Il a été tiré de cet ouvrage
dix exemplaires sur hollande Van Gelder
numérotés de 1 à 10

La Belle Madame Colet

UNE DÉESSE DES ROMANTIQUES

CHAPITRE PREMIER

Comme un jeune alcyon, le jour où je suis née,
Mon regard embrassa la Méditerranée [1]...

Est-ce Sapho qu'un poète fait chanter de la sorte? Non, c'est Mme Louise Colet qui nous renseigne sur le lieu de sa naissance. Renseignement d'une exactitude approximative, car elle naquit à Aix-en-Provence, et chacun sait

1. *Œuvres* de Mme Louise Colet, née Révoil, p. 33 (Paris, Lacrampe, 1842).

que d'Aix on n'aperçoit pas la mer ; mais en géographie aussi bien qu'en grammaire, quelque licence est permise au poète, et nous ne la chicanerons pas pour si peu. Aussi bien, nous n'aurons que trop d'occasions, au cours de cette étude, de lui faire d'autres querelles plus sérieuses et plus fondamentales.

Parler de Mme Colet, c'est parler de tous les hommes célèbres ou simplement notoires qu'ont produits la France et l'Italie pendant trois quarts de siècle.

Ce serait pour le psychologue un exercice amusant que de rechercher par quel art ou par quels artifices cette femme trompe-l'œil sut donner le change à presque tous ses contemporains. Les plus intelligents prirent sa verbosité pour de l'éloquence, sa faconde pour de l'inspiration, ses vers pour de la poésie : c'est dire que cette « Phocéenne », pour la désigner par un mot qu'elle affectionnait, porta jusqu'au génie un talent à tort ou à rai-

son considéré comme bien provençal, celui de jeter de la poudre aux yeux.

Elle-même, d'ailleurs, comme on peut croire, ne fut point la dernière à s'illusionner sur son compte. Jamais poète n'eut en sa vocation une foi plus robuste ni exprimée avec moins d'ambages. Écoutons-la :

La Poésie m'a dit : « Tu seras reine ! »
Et dans ma frêle main j'ai pris son étendard,
Et je poursuis la route étoilée et sereine
Qu'un idéal altier me traçait au départ [1].

Peut-être s'étonnera-t-on moins que cette femme qui se prit toujours furieusement au sérieux fût également prise au sérieux par d'autres, si l'on se souvient qu'elle était belle et qu'elle sut le rester longtemps. « Vénus de Milo en marbre chaud », disait d'elle Alfred de Musset qui la connut après la quarantaine,

1. *Ce qu'on rêve en aimant*, p. 114 (Librairie Nouvelle, 1851).

et lui aussi subit son charme, mais avec quelque détachement, et sans y mettre, pourrait-on dire, plus d'une demi-conviction.

Un portrait du temps nous la montre l'œil bleu très ouvert, la lèvre charnue, d'abondantes « anglaises » nimbant d'or le contour un peu trop vigoureux du front et des joues. Le buste est opulent, le port de tête dominateur; en regardant cette figure, ces épaules, on s'étonne moins du bruit que sut faire autour de soi une personnalité aussi manifestement créée pour la réclame et le tapage.

Dans les louanges que lui décernèrent sans compter les contemporains, il faut aussi faire la part d'une époque qui eut peu de goût pour la mesure et la sobriété. Mme Louise Colet fut à la fois une incarnation et une victime de ce qu'on a appelé le mensonge romantique. Pas d'hyperbole qui lui semblât outrepasser son mérite lorsqu'elle parlait d'elle; pas d'exagération qui fît reculer ses illustres

amis quand il s'agit d'apprécier le très mince talent qu'ils haussent aux proportions d'un éclatant génie. « Planez, c'est votre devoir d'aigle », lui écrit Victor Hugo ; et Chateaubriand : « Choisissez parmi les poètes qui ont de la gloire : ils tiendront à honneur de prédire le vôtre. »

Elle-même, avec une belle hardiesse, en appelle à la postérité :

J'entrevois sur ma tombe une foule soumise,
Un immortel vieillard me dit : « Tu m'es promise ! »
Et mon front couronné s'appuie au fond du Temps [1].

*
* *

Louise Révoil vint au monde le 15 septembre 1810.

On aimerait à savoir si cette femme, chez

1. *Ce qu'on rêve en aimant*, p. 114.

qui tout semble avoir été littérature, eut du moins, dans sa petite enfance, son heure de sincérité. Mais là-dessus l'histoire est muette. Sur Mme Colet, petite fille, nous savons très peu de chose. Il est à croire qu'elle fut une jeune provinciale comme beaucoup d'autres, en qui rien ne faisait prévoir la destinée tapageuse que lui réservait l'avenir.

Elle-même, pourtant, eut de très bonne heure le sentiment de sa vocation poétique. A dix ans, elle rimait déjà, et le peu de cas que faisait de ses vers une famille au sens obtus, fermée à l'admiration de son naissant génie, fut une des amertumes essentielles de ses jeunes années.

Les oncles, tantes, cousins, étaient plus réfractaires à l'emballement que ne devaient l'être plus tard Chateaubriand, Victor Hugo et Flaubert. Le « jeune alcyon » ne parvenait pas à capter l'attention d'une de ces sociétés de petites villes où le dénigrement s'exerce

volontiers sur tout ce qui ne porte pas l'estampille de Paris.

Sauf peut-être sa mère, personne ne voulait s'apercevoir que le front de la jeune Louise fût marqué pour cette couronne de laurier qu'elle maudit avec des accents tragiques, en la comparant à la couronne d'épines posée au front du Christ. Il arriva même plus d'une fois à quelque parent, agacé par ses attitudes d'inspirée, de rabattre sans pitié son caquet. Tant d'injustice lui arracha, naturellement, une plainte rimée :

... Jeune aiglon, on a coupé mes ailes,
On a ravi mon vol aux sphères éternelles,
Pour me faire marcher ici-bas en rampant !
Si la Muse, parfois, vient visiter ma route,
Mon chant meurt sans écho, personne ne l'écoute ;
Et l'hymne inachevé en larmes se répand [1] !

1. *Œuvres* de Mme Louise Colet, p. 21.

Mme Colet nous avoue elle-même que ce milieu hostile à la poésie n'était d'autre part guère propice à l'apprentissage des familiales et calmes vertus. Les disputes y étaient fréquentes. Mme Colet nous raconte — en vers, toujours en vers — qu'elle ne rencontra ni n'accorda autour d'elle, dans sa jeunesse, aucune sympathie.

A mes autres parents je suis presque étrangère ;
Jamais je ne connus la tendresse d'un frère,
Ni l'amour d'une sœur [1].

Et ailleurs :

Hélas ! lorsque les cœurs ne sont pas sympathiques,
Qu'est le lien du sang [2] ?

Ou encore :

1. *Œuvres*, p. 9.
2. *Id.*, p. 10.

Nos sentiments luttaient dans d'éternels combats;
Les miens planaient trop haut, les leurs rampaient
[trop bas [1].

Il arrivait assez souvent qu'on se disputait; parfois même on se battait à table. Comme plus d'une famille de bons Français, les Révoil se divisaient en deux clans irréconciliables, les cléricaux et les anticléricaux; et leur sang méridional donnait à leurs convictions opposées une étrange pétulance. En plein dîner, nous raconte Louise Colet, un vieil oncle, à qui l'âge n'avait pas appris la patience, lança à travers la chambre son verre, dont les éclats retombèrent sur la tête de ses contradicteurs.

Au milieu de tout cela, la petite fille grandissait, et déjà on pouvait s'apercevoir que sa figure vaudrait mieux que ses vers. Mme Colet explique ainsi l'origine de cette beauté :

1. *Id.*, p. 18.

« Ma sauvage adolescence se cachait encore dans un vieux château provençal voisin de la ville d'Arles. Cette ville fut, on le sait, une colonie grecque dont les habitants ont toujours gardé comme une transmission de la beauté antique. Ma grand'mère était d'Arles, et en elle avait semblé se raviver un de ces marbres d'Athènes qui font l'admiration des siècles. J'ai parlé dans mes premiers vers de cette filiation qui faisait courir en moi un souffle de l'Attique :

Mes aïeux ont baigné leurs flancs dans l'Ilissus,
Du sang des demi-dieux mes pères sont conçus[1]...

Tant de splendeur ne pouvait passer longtemps inaperçue. Le premier en date des amoureux de Mme Colet fut un timide et fervent jeune homme qui vint pendant sept ans, assure-t-elle, l'attendre sur le pont d'Avignon, où, habitant alors cette ville, elle passait comme tout le monde passe :

1. *Les Dévotes du Grand Monde*, p. 117-118 (Dentu, 1873).

Durant sept ans, toujours plus pâle,
Plus éperdu, plus amaigri,
Sur le pont, malgré la rafale,
Il vint m'attendre et m'a souri.

Son âme, à mon âme asservie,
Comme un esclave m'escortait,
Qu'était-il ? Quelle fut sa vie ?
Je l'ignore, que m'importait [1] ?

Faut-il voir là une nouvelle licence poétique, et ces sept ans ne seraient-ils peut-être, en réalité, que sept jours ? Je ne sais. Quoi qu'il en soit, Mlle Révoil ne « couronna point la flamme » de son adorateur, pour employer le style du temps. Il était apparemment trop petit sire ; et puis, à quinze ans déjà, elle ne faisait cas que des gens de lettres.

Il lui fallait beaucoup mieux que cet amoureux transi : elle attendrait.

Elle attendit assez longtemps. A Aix, en

1. Cité dans l'*Italie des Italiens*, p. 16 (Dentu, éd. 1862).

1830, si la beauté ne laissait point insensible, on y savait aussi compter, et, par malheur, la dot de Mlle Révoil était beaucoup moins brillante que ses yeux bleus. Barbey d'Aurevilly prétend que « Mme Colet parle de sa mère et du château de sa mère comme le mulet de la fable parlerait de sa mère, la jument, et de la splendeur de son écurie [1] ». Elle parle également du château de son père ; mais, malgré tant de châteaux, les ressources matérielles de la famille étaient minces : ainsi s'explique, peut-être, le célibat assez prolongé de Mlle Révoil, et son séjour de plus de vingt-cinq ans dans un milieu qui convenait si mal à son génie :

Comme au tronc desséché s'étiole la branche,
Près d'eux se consumait mon âme ardente et franche ;
Libre par la pensée, esclave dans leurs fers,
Que de tourments cette âme en secret a soufferts !

1. Barbey d'Aurevilly. *Les Bas-Bleus*, p. 237-252. Paris, Victor Palmé, 1878.

Seule, au désert, livrée à ma douleur muette,
Oh! j'aurais succombé! Mais Dieu me fit poète!
Alors, comme une coupe épandant sa liqueur,
Je versai dans mes chants le trop plein de mon cœur[1].

Mais la poésie, elle l'avoue, n'était pour elle qu'un pis-aller en attendant mieux :

Vois-tu la jeune vierge à l'âme véhémente,
Qui se meurt chaque jour du mal qui la tourmente?
La voit-tu mendiant, comme un trésor divin,
Un cœur qui la comprenne, et qui le cherche en vain?
. . . . . .
Si je leur demandais naïvement pourquoi
Les biens que je rêvais s'enfuyaient loin de moi,
Pourquoi les voluptés que Dieu leur fit connaître,
Et dont il a gravé l'image dans mon être,
Fantômes séduisants qui venaient me ravir,
Enflammaient mon espoir sans jamais l'assouvir;
Barbares! ils traitaient mon tourment de délire!
Dans mon âme si pure ils ne savaient pas lire!

1. *Œuvres*, p. 18.

En vain je leur disais : Guidez-moi jusqu'au but :
Je veux boire à la coupe où votre lèvre but :
Parlez ! je braverai les ronces de la voie
Qui mène à l'oasis où vous goûtez la joie ;
Contre une heure d'amour, de pure volupté,
J'échangerais ma vie et mon éternité [1] !

En dépit de ces accents pathétiques, Mlle Révoil continuait à traîner, au fond de sa province, dans l'obscurité et le célibat, une vie morne, désolée, que secouaient de temps en temps des sursauts de révolte. L'Amour, la Renommée ! les deux divinités capricieuses, invoquées pourtant avec une si belle ferveur, s'obstinaient méchamment à se dérober.

1. *Œuvres*, p. 16-17.

CHAPITRE II

Enfin M. Hippolyte Colet surgit à l'horizon.

Il n'était point poète ; d'aspect et de santé frêles, il n'était manifestement pas de ceux dont les aïeux ont « baigné leurs flancs aux flots de l'Ilissus ».

Mais il avait un inappréciable mérite, suffisante vertu aux yeux d'une petite provinciale qui se sent apppelée à une brillante carrière de femme de lettres : il conduirait sa femme à Paris.

Paris ! bazar du monde, immense capitale,
Où de toute grandeur la puissance s'étale ;
Ton image toujours revenait dans mes nuits
Éveiller mes désirs, apaiser mes ennuis [1].

1. *Œuvres*, p. 48.

M. Hippolyte Colet remplissait les fonctions de professeur d'harmonie au Conservatoire. Sans être brillant, son traitement lui permettait de s'établir. Peut-être se fût-il montré plus sage en ne mettant pas une Muse à la tête de son modeste intérieur ; mais plus que d'autres encore, peut-être, les professeurs d'harmonie sont sensibles aux séductions de la beauté. D'ailleurs la Muse croyait de bonne foi qu'à peine sortie de sa ville de province, et sur un théâtre plus digne de son talent, elle pourrait faire argent de sa lyre.

Bref, on se fiança, on se maria, et l'on partit pour Paris.

L'existence, dès le début, n'y devait pas être facile.

La jeune femme avait les défauts habituels aux poètes, la prodigalité et l'imprévoyance. Pourtant, en vraie méridionale, elle aimait la bonne cuisine et savait la faire ; mais la plume, instrument noble, faisait tort

aux casseroles, comme au plumeau et au livre de comptes : et tout porte à croire que dans le petit appartement des nouveaux mariés ne régnaient pas toujours cette harmonie et cet ordre supérieurs que l'on aimerait à trouver dans un ménage où la femme est poète et le mari musicien.

En arrivant à Paris, le premier soin de Mme Colet fut de réunir et de publier ses poésies de jeunesse. Jugeant qu'il serait habile de leur trouver un introducteur auprès du public, elle songea d'emblée à Chateaubriand. « J'aurais voulu, dit-elle, qu'un nom illustre et protecteur consentît à s'unir au mien sur le frontispice de ce volume : si je n'ai pu obtenir cette faveur, il doit m'être permis du moins de m'enorgueillir d'un suffrage tel que celui de notre plus grand écrivain [1]. »

Pour préparer les voies, elle avait adressé à

1. *Œuvres* de Mme Louise Colet. Préface.

Chateaubriand quelques pièces de vers : elle aimait à préluder ainsi, par l'envoi d'alexandrins, à ses conversations avec les grands hommes du temps. Voici la lettre qu'elle reçut en retour :

Paris, 7 octobre 1835.

« J'ai été, Madame, sensiblement touché de la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire. Si j'étais cet astre que vous annoncez dans une si belle poésie, je craindrais de tomber du ciel par orgueil, comme on raconte que cela est arrivé jadis à l'étoile porte-lumière. Mais, Madame, je ne dois prendre vos éloges que pour le songe brillant d'une femme jeune, belle, et poète. Permettez-moi toutefois de vous dire, avec ma vieille expérience, que vous louez beaucoup trop le malheur ; la peine ignorée vous a dicté des stances pleines de charme et de mélancolie ; la douleur connue n'inspire pas si bien. Ne dites plus :

« Laissez des jours de joie à des mortels obscurs.

« Il faut maintenant prier pour vous-même, Madame. Quant à moi, je demande au ciel qu'il ne sépare jamais pour vous le bonheur de la gloire[1].

« Chateaubriand. »

Cette lettre, où un sens critique plus aiguisé eût discerné sans peine le vague et la banalité de l'éloge, n'en remplit pas moins le cœur de Mme Colet d'une joie orgueilleuse. Comme Chateaubriand, sans marquer grand enthousiasme, ne se dérobait cependant pas d'une manière absolue à une entrevue sollicitée par sa correspondante, celle-ci se rendit chez lui. L'idée d'être admise tout à l'heure en présence de « René » lui inspire des phrases nombreuses, au rythme ample et balancé :

« Je ne saurais peindre le sentiment que j'éprouvais en approchant de cette demeure calme et isolée, d'où le génie domine de toute

1. *Œuvres* de Mme Louise Colet. Préface.

sa grandeur et de toute son unité les mille talents confondus qui se heurtent dans la grande ville. M. de Chateaubriand est pour moi l'homme du siècle ; j'étais émue en face de cette majesté du génie [1]. »

A peine rentrée chez elle, confiante dans l'impression produite, la jeune femme reprend sa bonne plume et prie le grand écrivain de bien vouloir accepter le parrainage de son recueil de vers. Hélas ! elle essuie un refus ; mais ce refus était formulé d'une manière qui lui paraît si flatteuse qu'elle n'hésite pas à publier, en tête du volume, la lettre de son illustre correspondant. Chateaubriand, d'un geste poli, la renvoyait à quelqu'un de ses collègues en lettres, Lamartine ou Victor Hugo. « Voyez à la porte en face, semblait-il dire ; vous y serez certainement bien accueillie. » Et lui-même refermait doucement la sienne.

1. *Œuvres* de Mme Louise Colet. Préface.

Paris, 23 novembre 1835.

« Je serais heureux, Madame, de pouvoir faire ce que vous désirez ; par malheur, je suis bien loin d'avoir l'autorité que votre politesse me veut bien accorder, et je n'ai pas la présomption de me croire un juge dont le public adopte les arrêts. S'il ne s'agit que de mon opinion particulière, je pense qu'une femme qui a écrit la *Consolation à un poète américain*, l'*Élégie sur un vieux père mourant*, a droit à tous les suffrages. Mais, Madame, ce sont les poètes qui doivent annoncer un poète. Choisissez parmi ceux qui ont de la gloire ; ils tiendront à honneur de prédire la vôtre[1]. »

Le volume parut, et ne fit pas grand bruit. Bien que le métier de poète fût alors peut-être moins improductif qu'aujourd'hui, la publication de ces stances et de ces élégies n'améliora guère le budget du ménage. Aussitôt, avec un courage dont il faut lui savoir

1. *Œuvres* de Mme Louise Colet. Préface.

gré, la jeune femme essaya autre chose. Et ce sont des comédies, des historiettes pour les enfants, des articles, qui naissent les uns après les autres, avec une facilité qui donne parfois l'illusion du talent. Pour les placer, Mme Colet court les bureaux de rédaction, les cabinets d'éditeurs. Souvent elle rentre bredouille. Parfois, au contraire, la chance lui est favorable, elle parvient à pousser sa copie dans quelque journal, à faire passer ici ou là un article de revue. Tous ceux qui savent les fatigues et les déboires de ce métier ne lui marchanderont pas leur compassion, encore que sa nature remuante dût le lui rendre moins pénible qu'à d'autres.

Elle se démenait de la sorte, quand, un beau jour, elle apprit que l'Académie française avait mis au concours, pour sujet de son prix de poésie, le *Musée de Versailles*. Ce fut l'*alea jacta est* de sa vocation. L'historien Mignet, originaire comme elle de la ville

d'Aix, et qui, peu de temps auparavant, en 1837, venait d'être reçu à l'Académie, l'encouragea-t-il à tenter la chance ? Quoi qu'il en soit, elle se mit à l'œuvre, rima tant bien que mal un nombre suffisant de strophes, et l'emporta sur soixante concurrents. Pour le coup, elle ne douta plus d'être entrée dans la gloire.

Que devaient être les cinquante-neuf morceaux jugés inférieurs au sien ? C'est la question troublante qui vient à l'esprit en lisant le poème couronné. Heureusement, nous n'avons pas à l'élucider.

Royer-Collard avait voté pour Mme Colet. Elle jugea lui devoir une visite de remerciements. L'académicien la reçut avec courtoisie — les académiciens lui en témoignèrent toujours beaucoup — et lui dit, en causant du concours : « Un autre philosophe, M. Cousin, a voté comme moi. Frappés du souffle de votre poésie, nous l'avions attribuée à un homme...

Voyez Cousin, il mérite vos remerciements[1]. »

Telle fut l'origine des relations de Mme Colet avec Victor Cousin, relations qui devaient durer dix ans, et contribuèrent grandement à la renommée de celle que, dans un accès de sentimentalité, le philosophe avait surnommée *Penserosa*.

En même temps que « la gloire », — comme Mme Colet n'hésite pas à appeler son petit succès, — un peu d'aisance vint momentanément réjouir le ménage, car le prix, qui était de deux mille francs, fut porté à quatre mille par la bienveillance des académiciens. On savait la lauréate dans la gêne, on la voyait belle : en aucun temps, dans ce pays de France, il n'en a fallu davantage pour provoquer chez quarante juges un geste généreux.

1. *Réponse aux « Guêpes » de M. A. Karr*, p. 6-7, (Paris, Hurteau, 1869).

On ne saurait attendre beaucoup d'inspiration et d'envolée lyrique de vers dont le sujet est imposé au poète, et qui doivent, avant toute chose, hommage et respect aux puissances établies. Une pareille poésie ne peut être que de la poésie bourgeoise, s'il est permis de marier ce substantif à cet adjectif. Mme Colet comprit excellemment son devoir de dire ce qui pouvait plaire en haut lieu :

Mais on vit aux trois jours de gloire et de colère
La France proclamer un prince populaire.
Roi par nos mains, il sut, mieux que les autres rois[1]...
Etc. Etc. Etc.

« Ce succès académique, dit-elle, attira quelque éclat sur mon nom. Les ducs de Montpensier et d'Aumale assistèrent à la séance où mon poème fut lu par la voix discordante de M. Viennet, obstinément rebelle

1. Mme Louise Colet. *Le Musée de Versailles*, dans le recueil intitulé *Penserosa*, p. 339.

aux vers romantiques. La duchesse d'Orléans, qui aimait les lettres, demanda à me connaître... [1] »

Mme Colet était lancée. Nous la verrons dès lors concourant infatigablement pour tous les prix de poésie, en remportant plusieurs, déclamant partout des vers, en émule de Corinne au Cap Misène et au Capitole, publiant prose ou alexandrins chez tous les éditeurs, faisant la chasse aux notoriétés, avide d'hommages, peu difficile sur leur qualité, prodigue de ses confidences, surtout amoureuse de bruit. Avec la trentaine, sa beauté s'était encore affirmée, elle avait pris plus d'ampleur. Bien qu'elle nous dise, dans un de ses vers de jeunesse :

Comme la sensitive, aux regards je me cache [2],

1. *Réponse aux « Guêpes » de M. A. Karr*, p. 7 (Paris, Hurteau, 1869).

2. *Œuvres* de Mme Louise Colet, p. 4.

l'aplomb ne lui avait jamais manqué, même à l'époque où son « génie » était méconnu. Quand l'Académie et toutes les illustrations du temps se mirent à l'exalter à l'envi, ce fut encore une bien autre affaire. Peut-on s'étonner que toute modestie disparût définitivement d'un caractère où l'humilité n'avait jamais tenu beaucoup de place ? On la verra désormais, pendant une longue suite d'années, remplir le monde de son bruit, louée immodérément par les uns, critiquée sans merci et souvent calomniée par les autres.

CHAPITRE III

Un talent qu'on ne peut refuser à Louise Colet, c'est celui d'avoir su se faire des relations. Elle le possédait à un degré rare. Visites, lettres, envois de vers, elle ne négligeait rien pour se pousser auprès de ceux qui pouvaient la servir.

Parmi ceux-là, elle eut vite fait de distinguer Victor Cousin, qui n'était pas encore ministre, mais pair de France, académicien et professeur à la mode. Il faut reconnaître d'ailleurs que Victor Cousin, à quarante-sept ans, était encore fort séduisant, et très expert, quoi qu'on en ait dit, dans l'art de plaire aux femmes.

« Il n'y a pas de femmes dans sa vie, — a dit de lui Jules Simon,— ou du moins il n'y a pas de femmes vivantes. Il reste cette grande lacune dans son cœur et dans son talent [1]. »

Cette lacune ne semble pas avoir été, à beaucoup près, aussi grande que le croyait Jules Simon. En 1826, Miss Mary Clarke écrit de lui :

« Je le voyais assis à mes côtés, les bras autour de moi, me regardant avec ses beaux yeux si vifs, si brillants qu'ils ont l'air presque surnaturels...

« Cousin venait généralement cinq fois par semaine. J'ai trouvé avec lui, et avec lui seul, l'idéal de la causerie. Depuis que je le connais, j'ai mille manières de voir nouvelles. Une heure de sa conversation me donne des milliers d'idées nouvelles. C'est comme si on

1. Cf. *Une élection en Bretagne en 1847* (Lettres de J. Simon à V. Cousin) dans l'*Amateur d'autographes* du 15 novembre 1902, p. 207-214. Cité dans *Annales romantiques*, I, 1904.

soulevait un rideau, et qu'on me montre tout un pays caché derrière. »

Ailleurs elle parle du « charme inexprimable de sa présence ».

M. Félix Chambon [1], a révélé également une liaison du philosophe qui resta ignorée de tous les contemporains. En 1853, Victor Cousin écrit à cette dame :

« J'ai été charmé de votre portrait ; et, à ne vous rien cacher, ce qui autrefois avait scandalisé ma pudeur et ma jalousie est aujourd'hui ce qui m'a plu davantage, et je ne regrette aucun fichu, fût-il de dentelle. J'étais fou. Mais quelle charmante folie, inspirée par l'amour jeune, sincère, honnête !

« Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
« Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête ?
« Ai-je passé le temps d'aimer ? »

1. Félix Chambon. *Deux Passions d'un Philosophe*, dans les *Annales romantiques*, I (1904), p. 144.

Une allusion à un « certain colombier de Passy » faite par Cousin dans une de ses lettres à Mme Colet, ouvre encore d'autres horizons sur la vie sentimentale du grand professeur. En voilà plus qu'il n'en faut, n'est-il pas vrai, pour établir que Victor Cousin ne fut point le farouche Hippolyte que d'aucuns voulurent voir en lui.

Louise Colet ne semble pas, dans tous les cas, avoir eu grand'peine à faire admirer de l'académicien, qui avait voté pour elle, autre chose encore que ses vers. L'éclectisme de Victor Cousin sut apprécier à leur valeur les mérites de cette substantielle beauté.

Pourtant cette banale aventure, qui devait finir dans les récriminations et les disputes, débuta par quelque marivaudage, comme il convient entre une Muse romantique et un professeur attitré d'idéalisme. On y mit, de part et d'autre, pas mal de poésie mièvre et de faux grands sentiments :

Dans les épanchements d'un intime entretien,
J'ai compris votre cœur, vous avez vu le mien,
Sans qu'un coupable mot, un mot dont l'âme pleure,
Ait altéré pour moi le charme de cette heure.
Oh ! je n'oublierai pas ce jour plein de douceur,
Où vous m'avez parlé comme un frère à sa sœur ! [1]

On ne parlait pas encore d'amour, ou du moins on n'en parlait que d'une manière détournée, avec une aimable hypocrisie qui feignait de songer surtout à l'art, à l'Italie :

Michel-Ange et Milton, la forme et la parole,
Ont de Penseroso consacré le symbole.
Un soir vous me contiez cette histoire de l'art,
Et je vous écoutais de l'âme et du regard,
Demeurant près de vous dans la molle attitude
Où me berce la Muse aux jours de solitude.
Je rêvais... Sur ma main ma tête se posa;
Vous me dites alors : « Siete Penserosa. »

1. *Œuvres* de Mme Louise Colet, p. 323.

De ce marbre inspiré l'image se reflète
Sur votre jeune front de femme et de poète.
Vous avez son air triste et son regard penseur,
Et Michel-Ange en vous eût reconnu sa sœur. »
Penserosa ! ce nom, poétique baptême,
De mes chants douloureux est devenu l'emblème ! [1]

Du reste, on ne s'attarda pas longtemps à ces préliminaires. Dans le courant de cette année 1839, les attentions de Victor Cousin pour Mme Colet firent beaucoup jaser le Paris des lettres, d'autant plus que *Penserosa*, comme on l'imagine, ne mettait guère de soin à les entourer d'ombre. Peu cruelle de sa nature, elle ne le fut pas du tout envers son brillant admirateur ; et lui, pour n'être pas en reste de bons procédés, pilotait assidûment, dans les théâtres et dans les revues, la litté-

1. *Penserosa*, poésies nouvelles, p. 5-6 (Paris, Deloges, éditeur, 1840).

rature de son amie. Le 26 juillet 1839, il écrivait au directeur[1] du théâtre de la Renaissance pour lui recommander une pièce de Mme Colet intitulée *La Jeunesse de Gœthe.*

« J'y suis allé avec quelques-uns de mes confrères de l'Académie, lui dit-il, MM. Lemercier, Mignet et Pongerville, et je puis vous dire que cette pièce nous a fort intéressés. L'auteur est un de nos lauréats de l'Académie. Mme Colet nous intéresse au plus haut degré, et je crois être l'interprète de beaucoup de mes confrères en vous exprimant le vœu que cette pièce soit un peu plus souvent représentée. Mme Colet s'occupe en ce moment d'une tragédie que mes confrères connaissent et dont ils m'ont parlé avec beaucoup d'estime. Notre amour-propre d'académiciens ne nous permet pas d'être indifférents au succès de l'aimable auteur... et à mon retour des eaux, je m'empresserai de vous voir, Mon-

1. Anténor Joly. Cf. *Annales romantiques, loc. cit.*, 40.

sieur, et de vous renouveler mes prières au sujet de *La Jeunesse de Gœthe*.

« Agréez Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Le Pair de France, etc.
« VICT. COUSIN [1]. »

Cousin devint ministre en 1840. Dès lors il était encore mieux placé pour colporter avec succès une copie qu'on n'osait guère lui laisser sur les bras ; aussi le ton de ses requêtes devient-il plus bref. Sainte-Beuve devait bientôt en savoir quelque chose. En octobre, il recevait la lettre suivante :

CABINET DU MINISTRE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

« Mon cher ami,

« Voulez-vous bien remettre ceci à M. Buloz ou à M. Bonnaire pour qu'il imprime (*sic*) soit

1. M. Félix Chambon, dans *Annales romantiques*, p. 40.

dans la *Revue de Paris* soit dans la *Revue des Deux Mondes*? Selon moi, l'idée est heureuse et, à côté de vers incorrects et défectueux, il y en a beaucoup d'excellents. On m'enverrait les épreuves à la Sorbonne, où je vais coucher ce soir.

« Je vous demande cette insertion le plus tôt possible [1]. »

Dans le Landernau littéraire, on s'occupait beaucoup des amoureux, soit pour se scandaliser de leur aventure, soit pour en rire. Sainte-Beuve en écrivait en Suisse, à son ami Juste Olivier. Alphonse Karr ne laissa pas échapper une si belle occasion d'exercer sa verve plus méchante que spirituelle. Il publia un jour, dans les *Guêpes*, une page de fort mauvais goût, où il affirmait, dans un grossier jeu de mot, que l'enfant attendu par Mme Colet avait pour père Victor Cousin. L'ar-

1. *Loc. cit.*, p. 41.

ticle tomba entre les mains de la Penserosa. Laissons-lui la parole pour un récit dont nous ne saurions égaler ni la couleur, ni l'accent dramatique :

« La nuit s'écoula pour moi dans l'insomnie et dans une morne stupeur. Stupeur apparente : le sang de mon aïeul, le conventionnel, le sang de sa fille, ma fière et sainte mère, frémissait en moi ; j'entendais aussi l'enfant qui tressaillait dans son sein me crier : il faut que cette homme meure !

« J'attendis le jour, je comptais les heures ; quand je fus seule, je me vêtis ; je pris pour arme un couteau de cuisine ; me procurer une arme plus élégante m'aurait paru théâtral : je ne songeais qu'à agir avec simplicité, comme il convient dans une grande douleur.

« La maison que j'habitais était voisine de celle de cet homme ; je m'y rendis résolue. Je le trouvai sur sa porte en manches de chemise. Je ne lui dis que ces mots : « J'ai à vous parler. » Il m'engagea à entrer chez lui, et comme il se penchait vers la loge de son portier, je

le frappai dans les reins. Quelques gouttes de sang jaillirent. Le couteau avait glissé. Inquiet de ses infamies, il portait, m'a-t-on dit, une sorte de cuirasse. Il s'était retourné vivement et me désarma.

Après avoir échoué, je ne proférai pas une parole. Il prétend, dans son récit d'aujourd'hui, qu'il envoya chercher un fiacre, et qu'il me donna la main pour y monter. Invention stupide ! Est-ce que j'aurais touché la main de cet homme ? Il dit encore : Elle était assez belle, mais d'une beauté trop massive. Atroce quolibet, digne de cette âme flétrie ! J'étais massive comme une mère prête à mettre son enfant au monde [1]. »

Quant à Alphonse Karr, il suspendit dans sa chambre, comme un trophée, le couteau arraché à sa belle ennemie, avec cette inscription : « Donné par Mme Louise Colet, dans le dos. »

1. *Réponse aux « Guêpes » de M. Alphonse Karr* (p. 11-12).

CHAPITRE IV

A côté de ces menus services littéraires, Victor Cousin en rendait à Mme Colet de plus importants : C'est ainsi qu'il sut obtenir du ministère une pension de 1.200 francs servie à Penserosa en qualité de femme de lettres. La Muse, qui avait le caractère ombrageux et compliqué, accepta tout d'abord la pension, puis elle n'en voulut plus, puis elle en voulut encore ; et Victor Cousin de multiplier les démarches pour réparer les sottises de la belle enfant gâtée... il écrit au ministre Cavé :

« Mon cher Cavé,

« Je reçois un billet de Mme Colet, qui m'instruit que notre aimable poète, dans un moment

d'humeur contre les plaintes de sa sœur aînée, Mme Révoil, d'avoir été sacrifiée à sa cadette, vient de nous renvoyer sa pension de 1.200 francs. Je lui écris que c'est une belle folie. Elle en convient, et me charge de vous prier de regarder sa lettre comme nulle et non avenue. Elle n'ose vous le demander elle-même. C'est donc une chose convenue.

« Vous conviendrez qu'il y a des traits plus raisonnables que celui-là, mais j'en estime davantage le caractère de cette belle dame [1]. »

Les personnes que Victor Cousin avait obligées, ou celles qui avaient quelque autre motif de désirer lui plaire, s'ingéniaient à être aimables envers Mme Colet, à l'introduire, par exemple, dans tel salon où elle désirait avoir ses entrées. C'est ainsi que Mme Dupin, une des familières de l'Abbaye-aux-Bois, la présenta à Mme Récamier.

« Mme Récamier, vous le savez sans doute,

1. *Annales romantiques, op. cit.*, 47.

écrit-elle à Cousin, désire connaître la femme que nous aimons pour son beau talent et ses qualités natives du cœur. Ce sera bien sûrement une des plus gracieuses figures qui seront apparues dans cette maison où la bonté, l'élégance et le goût se sont conservés sans mélange, où, quand on juge en dehors des obligations polies, on juge si bien [1]. »

Et quelques jours plus tard :

« Mercredi de cette semaine, j'ai passé la soirée chez Mme Récamier. La voix lui manquait d'abord. Quand elle l'a recouvrée, elle a causé avec moi de Mme Colet. Elle est très curieuse de lire les scènes écrites sur Mme Roland. Le sujet lui semble convenir parfaitement au talent de l'auteur de Penserosa. Savez-vous ce qui a surtout frappé Mme Récamier à la vue de Mme Colet ? C'est l'énergie empreinte sur cette figure. Moi, j'y avais vu surtout un orgueil naïf et beaucoup de grâce. L'énergie ! Est-ce en effet l'énergie qui do-

1. *Annales romantiques*, I, 48.

mine ? Le jour où nous sommes allées chez Mme Récamier, notre amie souffrait excessivement de ce mal mystérieux qui l'a quittée enfin. Ce n'était pas son expression habituelle qu'elle avait ; et que cette faiblesse, cette humilité de cœur la rendaient touchante ! Quiconque l'aura vue sous cette face nouvelle ne l'oubliera pas. Je ne l'aurais pas aimée jusqu'alors que mon indifférence aurait tout à coup cessé. La voilà qui reprend aux flatteries menteuses de la vie, la voilà qui se préoccupe de gloire, d'avenir, de bonheur peut-être... Mme Colet s'est faite si charmante, m'a tellement gâtée par ses bons airs, ses douces paroles, a été si engageante, que j'ai dîné à sa table, avec la liberté de m'enfuir à sept heures et demie, ce que j'ai fait... [1] »

« Mme Récamier a trouvé du charme à ce visage qui l'avait d'abord frappée par son énergie, écrit-elle encore. Elle m'a dit fort expressément avant-hier que Mme Colet avait fait sa conquête. J'en suis toute ravie. La der-

1. *Annales romantiques*, I, 48.

nière fois que je vis cette pauvre femme, elle était bien triste, bien douloureusement préoccupée. Franchement, monsieur, j'ai bien des misères à supporter, mon âme n'est pas gaie depuis longtemps : pourtant, j'aime mieux être moi, pauvre, obscure, avec un passé qu'on a su me faire malheureux et un reste de jeunesse bien près de finir, qu'elle avec son étrange position. Aimons-la noblement, elle en a besoin. Son cœur est plein de beaux et doux sentiments. Je la plains [1]. »

Mais les beaux et doux sentiments étaient moins dans le cœur de Mme Colet que dans son imagination ; et pour peu que l'on n'eût pas pour elle tous les égards auxquels elle croyait avoir droit, pour peu que l'on froissât son orgueil ou sa vanité, plus chatouilleuse encore, elle s'emportait en reproches véhéments, souvent en invectives et même en gros mots qu'on était tout surpris d'entendre sortir de cette

1. *Annales romantiques*, I, 50.

belle bouche aux lèvres roses. Mme Dupin ne devait pas tarder à s'en apercevoir.

Quoique peu exclusive elle-même en affection, Mme Colet n'en aimait pas moins à régner seule sur les cœurs, et ce n'est pas sans quelque impatience qu'elle voyait s'établir des relations d'amitié entre Victor Cousin et une autre femme. A propos d'un incident futile, la pauvre Mme Dupin eut à essuyer une scène terrible, à laquelle succéda, entre les deux femmes, une irrémédiable brouille. En vain Victor Cousin s'efforça de rétablir la bonne harmonie ; il eut beau écrire lettres sur lettres, monter beaucoup d'escaliers, expliquer, prier, tout fut inutile. La femme distinguée qu'était Mme Dupin avait été froissée trop gravement dans sa fierté légitime ; une de ces révélations dont on ne revient pas lui avait montré la vulgarité foncière de celle qu'elle croyait son amie. Voici ce qu'elle écrit à ce propos à Cousin :

« Monsieur,

« Vous avez pris la peine de monter chez moi pour m'apprendre le résultat de votre démarche, c'était bien de la bonté. Trop faible pour vouloir me retrouver si vite en face de souvenirs repoussants, j'ai fait quelques visites sur mon chemin. Je suis allée dans des maisons où j'étais sûre de trouver, sinon de l'affection, du moins de la grâce et du bon goût. Par exemple, j'ai vu M. Fauriel. Comme s'il eût deviné ma fatigue de cœur, il a été particulièrement bienveillant. Nous avons parlé de Mme Récamier chez laquelle il m'a vue une fois, de M. Manzoni, plus longtemps. M. Manzoni vient de perdre sa mère. Il est accablé, mais il aime sa femme, il l'aime beaucoup, puis il est religieux : en voilà bien assez pour écarter le désespoir.

« ... A mon retour j'ai reçu les lignes bien nobles que vous aviez eu l'attention de m'écrire, et la lettre que ces lignes m'annonçaient. On m'y exprime le regret de m'avoir blessée, on m'en demande pardon, on vien-

dra me voir. Ah ! si la lettre eût été vraie pour elle, si elle eût pu croire une minute seulement ce qu'elle m'écrivait, j'aurais couru à mon réveil serrer cette femme sur mon cœur, j'aurais fermé sa bouche à toute justification ; mais elle n'a pas pu se tromper. Et cette scène de domestique ! Je vivrais des milliers d'années que j'entendrais cette voix. Rien ne vous donnerait l'idée de mon impression.

« Si elle vient, monsieur, je la recevrai avec toute la politesse désirable, mais je ne puis ranimer en moi ce qu'elle-même y a détruit. On est maître de ses actes extérieurs, on ne l'est guère de ses sentiments, vous le savez aussi bien que moi. Et cette gêne qui se placerait entre nous ! Qui vous dit d'ailleurs que cette violence serait la dernière ? J'ai su accepter le malheur, je n'accepterai jamais l'injure volontaire, réfléchie, l'accusation menteuse à laquelle on ne croit pas.

« ... Je vous promets un silence absolu sur tout ce que nous avons senti de chagrin hier ; cette journée me fait tout l'effet d'un mauvais rêve. Aujourd'hui, je suis brisée, je n'ai de

cœur à rien, pas même à vous écrire. Cela passera, les sévères exigences de ma vie reprendront le dessus. Je ne répondrai pas à sa lettre. Que lui dirais-je? des choses froides ou communes; mieux vaut le silence[1]. »

1. *Annales romantiques, op. cit*, I, 51.

CHAPITRE V

Cependant la présentation à l'Abbaye-aux-Bois, faite par l'intermédiaire de Mme Dupin, n'avait pas laissé que d'avoir de bons résultats pour Mme Colet. Dans ce salon où défilait le tout-Paris intellectuel et mondain, elle n'eut pas de peine à faire de précieuses recrues. A l'Abbaye-aux-Bois, entre autres gens de marque, on voyait Ballanche, Ampère, Chateaubriand, Béranger. Des relations suivies devaient vite se nouer entre une femme jeune, jolie, adoratrice du succès, et le chansonnier dont le talent facile, un peu vulgaire, n'était pas sans parenté avec cette beauté sans distinction, mais non pas sans éclat.

Selon sa constante habitude — et cela lui réussissait, nous l'avons vu — Mme Colet entra en matière par l'envoi de ses œuvres. Une des premières lettres que Béranger lui adresse est pour la remercier du cadeau qu'elle lui fait de son volume de vers, dans une superbe édition dont l'histoire vaut d'être contée.

On conserve à la Bibliothèque Nationale les *Poésies de Mme Louise Colet* publiées en un in-folio tiré à vingt-cinq exemplaires, imprimé sur vélin et relié en maroquin rouge [1]. Cette édition royale, parue en 1842, fut attribuée tout d'abord à Victor Cousin, bien qu'il ne fût guère coutumier de gestes aussi dispendieux. Mais n'est-ce pas un des jeux favoris de l'amour que d'apporter les perturbations les plus inattendues dans les caractères

1. *Poésies de Mme Louise Colet,* Paris, Lacrampe, 1842, in-fol. de 534 pages.

les mieux assis ? Et les commentaires d'aller leur train.

Mme Colet cependant ignorait elle-même la provenance de cet hommage princier. Une lettre du donateur, imprimée en tête du volume, n'éclaircissait pas le mystère :

« Je voudrais être un grand physicien et un physicien philosophe, — disait le généreux éditeur, — je vous adresserais des dialogues sur la lumière ou des lettres sur la physique, comme Algarotti et comme Euler en adressèrent jadis à des princesses qui auraient envié vos couronnes. Si j'étais un littérateur célèbre, j'aurais l'honneur de vous féliciter, comme l'a fait M. de Chateaubriand ; et si j'étais poète, je m'appliquerais à vous imiter. Puisque je ne suis qu'un vieillard étranger au monde, sans génie, sans grandeur, et doué seulement de la faculté d'admirer, souffrez, Madame, que je vous offre le livre d'un grand poète : c'est une édition comme celle que l'on faisait au Louvre pour les œuvres de Corneille

et de Racine, et qui aura aussi peu d'exemplaires que vous-même comptez d'émules en Europe. C'est un livre pour vous seule, pour la famille et pour quelques amis, qui ne taisent leurs applaudissements en votre présence que pour se conformer à votre modestie. Il est encore quelques noms que l'on ne saurait oublier : ce livre, vous l'offrirez aussi au Roi, à son fils, à l'Académie Française, et au ministre éclairé qui a su la comprendre et se montrer digne d'elle ; à MM. de Chateaubriand Lamartine, Villemain, à Lamennais et à Silvio Pellico, le poète qui a tant souffert. Enfin, si vous en avez un, à votre ennemi, Madame.

« Jeune et prodigue de pensées comme vous l'êtes, cette œuvre, un jour, sera la moindre de vos richesses ; mais personne n'en perdra la mémoire, quelle que soit votre renommée, car cette lettre elle-même serait immortelle, Madame, si elle suivait la destinée de vos écrits [1]. »

1. *Œuvres* de Mme Louise Colet née Révoil. Dédicace (Paris, Lacrampe, 1840).

Victor Cousin, comme cela se vérifia plus tard, était fort innocent de cette généreuse folie. Son auteur, un simple pharmacien, le Dr Quesneville, écrivait un peu après à Jules-Joseph Arnoux, le directeur de la *Revue scientifique* :

« Vous comprenez combien une odeur de rhubarbe et de séné dépoétiseraient la dédicace, et tout ce qu'il y a de profondément sensé à garder l'anonymat [1]. »

Et, dans une seconde lettre, le « vieillard étranger au monde » s'excusait auprès de Mme Colet d'avoir oublié de mentionner Béranger dans la répartition des exemplaires qu'il désirait voir distribuer aux poètes. Mme Colet, qui ne demandait pas mieux que de répandre ses œuvres, s'étant exécutée de bonne grâce, le chansonnier lui accusa réception de son envoi par la lettre suivante :

1. *Annales romantiques*, I, p. 271.

« Voyez, Madame, quel avantage il y a pour un vieillard à être loué par une jeune et belle Muse. Sans les vers si flatteurs que votre bienveillance m'a adressés, votre éditeur inconnu m'oubliait dans la répartition de son chef-d'œuvre typographique. Ma pauvre bibliothèque en est peu digne, il est vrai ; mais j'ai été du métier [1], et j'admire ce magnifique volume. Pourtant, Madame, rien ne sied à une jolie femme comme le déshabillé, et rien ne vaut le petit format pour un poète qu'on aime, qu'on lit et relit, qu'on veut feuilleter sans cesse ; et vous êtes de ces poètes-là, Madame. J'aime ce qu'il y a de force, de chaleur, d'abandon, dans votre généreux esprit. Vous possédez ce courage de pensée qui a manqué trop souvent aux supériorités poétiques dont s'honore votre sexe.

« Mais, à propos de vers, si j'osais, je vous dirais que vous donnez parfois un démenti à ce mot prêté à Buffon : « Le génie n'est que

1. Béranger avait été, dans sa jeunesse, compositeur d'imprimerie.

l'aptitude à la patience. » Le vers français exige un travail lent, réfléchi, dont peu de femmes ont été capables, et, dois-je le dire ? il m'a semblé que dans quelques passages de vos œuvres, vous avez manqué un peu de cette patience qui, si elle n'est pas le génie, est du moins un de ses mille instruments [1]. »

Quelques jours après, et pour atténuer peut-être ce que ses critiques, si enveloppées cependant, pouvaient avoir d'offensant pour une femme peu habituée à en recevoir, Béranger lui écrit encore en lui envoyant le recueil de ses propres chansons :

« Je viens vous les offrir *in-octavo*, avec gravures. Il est des gens qui ont besoin d'un peu de broderie pour être admis dans la bonne compagnie. Mes chansons ressemblent beaucoup à ces gens-là : elles seront bien fières, madame, si vous daignez leur faire un gracieux

1. *Quarante-cinq lettres de Béranger*, p. 40, 41, 42 (Paris, librairies nouvelles, 1857).

accueil, et surtout si vous les placez non loin des beaux vers qui vous donnent le droit d'être difficile pour ceux des autres [1]. »

Avec beaucoup de bonhomie, Béranger donnait à la jeune femme d'autres conseils que des conseils littéraires ; il lui prêchait l'économie et la prévoyance, — sans grand succès, il est vrai ; mais le vieux chansonnier, avec l'irréductible indulgence que lui inspiraient les femmes, surtout quand elles étaient jolies, ne se lasse pas de prodiguer à sa belle correspondante sages avis et mêmes paternelles remontrances. De la Celle-Saint-Cloud, il écrit à la jeune femme, qu'il n'appelle déjà plus « Madame », mais « ma chère enfant » :

« Si j'étais poète descriptif, il y aurait de quoi peindre dans ce pays boisé et accidenté ; malheureusement, je ne sais que jouir de ce beau paysage, qui, me disait-on hier, avait

1. *Loc. cit.*, p. 43.

tellement ravi Ingres que dernièrement il voulait acheter un terrain dans la position la plus élevée de ces coteaux. Hélas ! une partie de tout cela va disparaître. A un riche propriétaire succèdent d'avides héritiers qui vont faire mettre la cognée dans ce magnifique jardin anglais. Si j'avais seulement trois ou quatre millions, je sauverais tous ces beaux arbres que j'aime tant. Avez-vous cette petite somme à me prêter ? Donnez, et je vous ferai bâtir une jolie chapelle où vous trônerez avec votre enfant dans les bras, comme une vierge de Liesse. Votre mari vous fera de la musique, et moi, j'irai vous adorer. Quant à*** nous le ferons sacristain.

. . . . . .

« Je voulais vous écrire plus tôt, mais je me figurais mon départ plus prochain, et je ne voulais pas vous mettre en frais ; car ici on n'affranchit pas les lettres. A propos d'économie, croiriez-vous que je ne reviens pas de votre folie d'album ? Mais, ma chère, il va vous en coûter les yeux de la tête pour cette niaiserie qui, dans dix ans, n'aura peut-être plus

aucune valeur. Ce sont des billets de mille francs qu'il faut économiser pour votre fille, et non les signatures des prétendus grands hommes d'une époque de transition, brins de paille jetés sur le fleuve pour en faire mesurer le cours, comme le disait O'Connell en parlant de lui-même. Mais je parle à une sourde ; il y a longtemps que je m'en suis aperçu. Aussi ne suis-je qu'un sot de vous prêcher. Nous sommes d'âges trop différents pour me faire comprendre de vous, malgré tout ce que vous m'écriviez il y a quelques jours d'aimable et d'encourageant pour l'amitié que je vous ai vouée [1].

« Appelez-moi Béranger tout court, lui écrit-il le 13 mars 1842, comme le font tous mes amis et bien d'autres encore, sans que cela tire à conséquence : j'ai soixante-quatre ans. Ce dont je vous prie aussi, c'est de ne plus m'admirer. Vous avez tout ce qu'il faut pour prendre la mesure de vos contemporains, et surtout d'un homme comme moi, qui n'ai

1. *Quarante-cinq lettres de Béranger*, p. 20, 21, 22.

qu'un talent limité au sens commun, et peu de chose en plus [1]. »

« J'ai vu Chateaubriand plusieurs fois depuis son veuvage, — lui écrit-il encore. — Avant-hier, il m'a paru avoir repris force et volonté. Mme Récamier m'a fait prier de leur chercher une habitation à Passy; j'ai appris par M. Ballanche qu'ils ont une maison en vue. Là viendront s'installer Mme Récamier, Chateaubriand, Ballanche et Ampère. Ce sera assez commode pour les visites que j'aurai à faire. Je ne sais si je ne paierai pas cet avantage par quelques inconvénients. Nous verrons [2]. »

Un autre jour :

« Voyez-vous la pauvre Mme Récamier ? Vous parle-t-elle de Chateaubriand ? Lamennais me disait aujourd'hui qu'il continue de rajeunir. J'ai appris d'un autre côté qu'il se

1. *Quarante-cinq lettres de Béranger.*
2. *Id.*

permet de revoir d'anciennes connaissances. Ce que c'est que le veuvage ![1] »

De son côté, Sainte-Beuve, trois mois après son élection à l'Académie,—élection à laquelle l'influence du salon de l'Abbaye-aux-Bois avait puissamment contribué, — écrivait à la *Revue Suisse :*

« Jamais les poètes n'ont mené un tel deuil de leur jeunesse enfuie. L'auteur de *Rancé* est allé sur ce point au delà de tout ce qu'on peut imaginer ; et on peut dire que s'il est suivi par la foule des jeunes poètes déjà vieillissants, il mène le deuil avec des plaintes et des pleurs qui sont d'un roi d'Asie. »

Mme Colet voyait en effet souvent Mme Récamier, vieillie, presque aveugle, et qui s'était prise pour elle d'une sorte de passion. Voici comment elle raconte le début de ces relations, que son amour-propre préfère attribuer à sa renommée de femme de lettres plutôt qu'à l'intervention complaisante de Mme Dupin :

1. *Quarante-cinq lettres de Béranger.*

« Mme Récamier n'avait aucun reste de beauté, mais une expression enchanteresse dans le sourire et le regard. Ce fut au mois de février 1841 que je la vis pour la première fois ; mon nom avait à cette époque quelque retentissement dans les journaux. Mme Récamier désira me connaître et me fit écrire à plusieurs reprises par M. Ballanche...

«... Dès le premier jour, Mme Récamier m'inspira un profond attrait. Nous nous liâmes d'une amitié très vive, malgré la différence d'âge. Elle voulait sans cesse m'avoir auprès d'elle, elle aimait, disait-elle, quoiqu'elle les redoutât parfois, ce qu'elle appelait mes boutades de sauvage. Si la distance qui nous séparait — je logeais alors près de Montmartre — m'empêchait de la voir pendant quelques jours, elle me faisait écrire par M. Ballanche ou Ampère de venir bien vite. Quand elle était à Auteuil ou à Passy, elle m'engageait pour y passer des journées entières. Elle me disait : Si vous étiez libre, je vous demanderais de ne pas me quitter ; votre vivacité, vos enthousias-

mes, et vos indignations mêmes me rappellent Mme de Staël [1]. »

J.-J. Ampère écrit à Mme Colet à propos de vers sur Benjamin Constant, qu'elle venait de lui envoyer :

« Madame,

« J'ai reçu vos beaux vers avant-hier soir et je les ai lus hier à Mme Récamier et à M. de Chateaubriand. M. de Chateaubriand a dit : « c'est très beau ». Mme Récamier et moi avons ressenti aussi une vive admiration. En même temps Mme Récamier a été extrêmement touchée de plusieurs passages où elle trouve ainsi que moi que vous avez, madame, exprimé avec un rare bonheur le charme intime de l'ami qu'elle regrette si profondément. Nous trouvions aussi que l'ensemble de la composition a un caractère harmonieux et poétique, un tour d'imagination antique, un nombre et une

1. Louise Colet. *L'Italie des Italiens*, II, p. 315 et suiv. (Dentu, 1864).

grâce qui eussent plu particulièrement à celui que vous célébrez. Je vous transmets bien sincèrement et bien fidèlement, madame, l'impression que vous avez produite. Vos vers sont destinés à un succès plus étendu, mais peut-être celui-là aura-t-il son prix à vos yeux [1]. »

Entre les deux amies les confidences, concernant le présent pour l'une, pour l'autre le passé, ne tarissaient pas. Un soir, en se promenant avec Mme Colet dans le couvent des Augustines, rue de la Santé, où Mme Récamier faisait un séjour, elle s'écria, à propos de Benjamin Constant :

« Oui, il avait toutes les délicatesses des cœurs tendres, il savait aimer, je vous l'atteste ! Je l'ai fait souffrir dans la vie ; je l'aime à mon tour dans la mort, et je veux le défendre. Tout ce que vous venez de me dire me donne la certitude que vous parlerez de lui avec vérité. Nous lirons ses lettres ensemble.

1. Lettre inédite.

puis je vous les donnerai pour que vous les annotiez et les fassiez précéder d'un jugement équitable sur mon pauvre ami si calomnié. »

« Quelques jours après, dit Mme Colet dans sa préface, Mme Récamier, de retour à l'Abbaye-aux-Bois, me communiqua toutes les lettres autographes de Benjamin Constant. Nous en fîmes ensemble le triage un matin, dans sa chambre ; elle les donna ensuite à copier, pour que je pusse y écrire en marge quelques notes historiques. Mon travail terminé, nous le lûmes ensemble, toujours dans cette chambre tranquille où les étrangers ne pénétraient pas. Elle dormait là entourée de ses chères reliques, des portraits de sa famille et de ceux des êtres qui furent attachés à sa vie. Elle me remit aussi le volume manuscrit des *Mémoires de Chateaubriand* [1]. »

Mme Récamier fit faire, à propos des lettres de Benjamin Constant, l'acte de donation suivant :

1. Louise Colet. *Lettres de Benjamin Constant à Mme Récamier*, p. 212 (Dentu, 1864).

« Je donne à Mme Louise Colet la copie des lettres de Benjamin Constant, me confiant à elle pour en faire l'usage qu'elle jugera le plus convenable à sa mémoire, mais avec la condition que ces lettres ne pourront être ni communiquées ni publiées qu'après moi.

« Cette preuve de confiance étant toute personnelle, si, contre toute vraisemblance, je venais à survivre à Mme Colet, la copie des lettres de Benjamin Constant me serait rendue et redeviendrait ma propriété.

« Signé : J. Récamier[1]. »

Mme Récamier étant morte peu de temps après, Mme Colet, avec la fougue méridionale qui la caractérisait, se hâta de tirer parti du trésor qu'elle avait entre les mains. Sans demander conseil à personne, elle traita avec l'éditeur Dentu pour la publication de ces lettres émouvantes, fort belles, et qui font voir, dans le spirituel et sec auteur du

1. Louise Colet. *Lettre de Benjamin Constant à Mme Récamier*. Préface.

Cahier Rouge et du *Journal*, un homme capable de vraie passion. Ce volume, long cri de douleur et d'amour, était apparemment destiné à un très vif succès. Mme Colet, malgré toutes les illusions qu'elle se faisait sur son talent, et qu'entretenaient les admirateurs de sa beauté, devait bien se rendre compte que ce volume où elle était pour si peu de chose serait de beaucoup le meilleur de ses ouvrages ; aussi son indignation et sa colère ne connurent-elles pas de bornes quand elle se vit, pour cette publication, intenter un procès par la famille Lenormant, apparentée à Mme Récamier. Une Muse aux prises avec les avocats et les tribunaux fait piteuse figure : les amis durent intervenir, prendre l'affaire en main, se charger de multiples démarches et donner des avis tardifs, mais que, cette fois, force était bien d'écouter. Cousin et Béranger eurent à cette occasion fort à faire.

« Ce que je vous avais dit est arrivé, comme vous l'avez vu, mon cher Cousin, écrit Béranger. Votre pauvre amie a été bien désolée, bien furieuse. Tout ce qu'elle me demande de faire, je le fais, et j'ai recueilli dans ma mémoire tout ce qui pouvait lui être favorable. Mais ce n'est pas moi qui la pourrai sauver du bourbier où elle s'est jetée. Je ne domine pas le beau monde ; et j'ai assez de peine à défendre Mme Colet contre mes connaissances qui ne cessent de lui reprocher une publication trop hâtive et faite sans avoir été annoncée à la famille intéressée. Le reproche, ici, tombe juste, et comme toujours elle l'eût évité en consultant un peu. Mais elle a en tout une hâte qui lui sera fatale en cette affaire.

. . . . . .

« Quant à empêcher la Muse de faire des folies, je n'y puis rien, et il y a longtemps que j'ai renoncé à l'entreprendre. Seulement, pour que les illusions n'augmentent pas le découragement, j'ai eu soin de lui faire entrevoir la fin que ce procès doit avoir selon moi [1]. »

1. *Annales romantiques*, I, 57, 58.

Les choses tournèrent moins mal qu'on ne craignait, et Béranger écrit un peu plus tard :

« On va faire passer toutes les pièces sous les yeux des juges, et quel que soit le jugement à intervenir, elle est dès aujourd'hui lavée de toute odieuse accusation. Aussi l'ai-je trouvée fort raisonnable, et je me suis contenté de la sermonner quelque peu. Mais, bon Dieu ! rien n'y fait. Oui, elle m'écoute plus patiemment qu'un autre, mais c'est quand le mal est fait qu'elle arrive. Il n'y a plus que l'enfant à baptiser, et je lui donne les plus vilains noms, mais que je la quitte, elle ne le trouve pas moins charmant. Si elle eût suivi mon conseil, elle n'eût pas conclu le marché sans en prévenir Mme Le Normand. Croyez-vous qu'aujourd'hui elle ne se donne pas raison de ne m'avoir pas écouté? Tout bruit lui paraît peut-être de la gloire. Je le souhaite moi-même pour la payer de tout le mal que les prémices de l'affaire lui ont causé [1]. »

1. *Annales romantiques*, I, 58, 59.

CHAPITRE VI

Malgré les bons offices de ses amis, Mme Colet n'en fut pas moins condamnée, et l'édition des lettres de Benjamin Constant tout entière, enfouie dans les sous-sols de la maison Dentu, dut attendre, pendant des années, le jour où la loi lui permettrait de remonter à la lumière.

On peut se représenter le bruit que mena Mme Colet autour de cette mésaventure. Tous ceux qu'elle savait si bien occuper de sa personne durent s'employer à la consoler, et s'en acquittèrent de leur mieux.

Victor Cousin, en cette circonstance, fit preuve d'une patience vraiment méritoire. Il faut dire que Mme Colet lui fournissait des occasions nombreuses de s'exercer à cette vertu,

car le caractère irascible, difficultueux, dont elle avait fait preuve dès sa jeunesse ne se modifiait point avec les années. Sa susceptibilité au contraire, son besoin d'encens, grandissaient à mesure que, sans cesse en quête de louanges, elle trouvait plus de gens tout prêts à lui en décerner. Jamais elle n'estimait qu'on fît assez pour elle ; et comme il est naturel, elle s'en prenait à ceux qui faisaient le plus, parce qu'elle les avait sous la main. Cousin subissait à tout propos des récriminations, des scènes dont plusieurs de ses lettres nous apportent l'écho :

« Je vous ai laissée hier l'âme en mauvais état. Vous ne me comprenez pas. J'ai assez de cœur pour sentir votre position, assez d'amitié pour y penser, même sans vous en parler, et pour chercher à vous être utile, même quand jamais vous ne m'en diriez un mot. Le peu que j'ai fait pour vous, je l'ai fait spontanément et par l'élan de mon cœur. Quand je

ne fais pas ce que vous désirez, peut-être pourriez-vous penser que je ne le puis, ou que de graves raisons m'empêchent de le faire. J'ai besoin d'inspirer une confiance sans bornes, même dans une complète inaction, et j'avais cru avoir acquis le droit de vous inspirer une pareille confiance. Au fond du cœur, vous l'avez, et votre tort est de vous laisser aller à la triste habitude de l'amertume dès que vous souffrez, oubliant, mon enfant, que l'amertume flétrit le cœur au lieu de le calmer. Naturellement vous n'êtes pas méchante. Vous seriez même bonne, si vous étiez heureuse. Mais la souffrance est au-dessus de vos forces : elle vous rend injuste envers moi. Songez donc que je suis très imparfait, et que moi aussi, il y a des épreuves auxquelles il ne faut pas m'exposer. Le doute et le soupçon, les reproches directs ou indirects me glacent et m'irritent. Un quart d'heure après, je songe à votre position, et j'oublie vos torts ; mais je vous ai fait du mal et cela m'afflige.

« Je n'ai pas moins besoin que vous de parler à cœur ouvert de ce qui vous intéresse.

Dès que vous vous adressez à mon cœur, vous êtes bien sûre de le retrouver. A tantôt, si le Roi et le Président me laissent échapper [1]. »

Ou encore :

« Ah ! vous avez tort, chère Muse. Si comme vous j'avais promis, et si un ami m'appelait, je congédierais poliment la compagnie, et j'irais à lui, souffrante ou bien portante, triste ou gaie ; et si cet ami-là avait été bien choisi, si c'était un homme aimable, il me dédommagerait de mon sacrifice et le changerait en bonheur. Ma belle amie, un peu de dévouement aux désirs de l'autre, c'est là l'épicuréisme de la femme de goût.

« Si je m'étais adressé à de charmantes, mais, hélas ! bien amaigries colombes que recèle un certain colombier de Passy, l'une d'elles au moins serait accourue à tire-d'ailes. Mais, au lieu d'une colombe, j'aime une lionne,

1. Lettre inédite. Cette lettre, et les autres lettres inédites citées au cours de cette étude, m'ont été très obligeamment communiquées par M. Félix Chambon.

J. M. C.

et je fais mes efforts pour l'apprivoiser...

« A mardi, très chère, car lundi, *vous le saviez*, j'ai du monde. Et vous choisissez ce jour-là pour être libre !

« Quoi ! jamais d'unisson ! O triste personnalité, ennemie d'elle-même, et qui fuit le bonheur pour ne pas savoir le donner !

« Mais je vous gêne de ce beau style de mes sermons, et je me borne, ô lionne rugissante, à baiser le bout de vos griffes [1]. »

Malgré ses griefs, néanmoins, Cousin continuait d'user de son crédit pour trouver preneur aux manuscrits de son amie, dont le seul mérite littéraire ne parvenait pas à forcer la porte des éditeurs. Aujourd'hui c'est à Sainte-Beuve à qui il a recours pour faire paraître un article, demain il s'adresse à quelque journaliste influent. Il écrit à l'un des rédacteurs du *Constitutionnel* en lui envoyant une nouvelle qui, lui assure-t-il, fera grand honneur au journal :

1. Lettre inédite.

« Mon cher Monsieur,

« Voici la nouvelle en question. Elle n'a point été faite pour le cadre où je voudrais qu'elle pût aller. Mais je suis assuré qu'elle ferait honneur à la littérature du *Constitutionnel*. En ôtant quelques taches légères qui disparaîtront à la correction des épreuves, elle forme une lecture agréable et pleine d'intérêt, et je désire vivement que vous l'acceptiez. Si vous insérez cette nouvelle, vous ferez une chose utile au *Constitutionnel* et très agréable à Mignet et à moi. Plus tard Mme Colet vous donnera des morceaux entièrement faits pour vous, mais il faut être un peu galant, mon cher Monsieur, et insérer d'abord celui-là [1]. »

Quand il était particulièrement agacé des ennuis et des tracas que lui causait la Muse, il arrivait parfois à Cousin de se passer le plaisir d'une petite vengeance. C'est ainsi que l'on trouve dans sa *Jacqueline Pascal* ces li-

1. *Annales romantiques*, I, 55.

gnes où sa trop peu modeste amie vit, non sans raison, une allusion désobligeante :

« Les femmes qui se sont distinguées par leurs écrits auraient aussi leur place..... mais on y ferait une grande différence de la femme d'esprit et de la femme auteur. Nous honorons infiniment l'une et nous avons peu de goût pour l'autre... Que dirons-nous de la femme auteur ? Quoi ! La femme qui, grâce à Dieu, n'a pas de cause publique à défendre, s'élance sur la place publique, et sa pudeur ne se révolte point à l'idée de découvrir à tous les yeux, de mettre en vente au plus offrant, d'exposer à l'examen et comme à la marque du libraire, du lecteur et du journaliste ses beautés les plus secrètes, ses charmes les plus mystérieux et les plus touchants, son âme, ses sentiments, ses souffrances, ses luttes intérieures ! Voilà ce que nous avons beau voir tous les jours... c'est ce qu'il nous sera éternellement impossible de comprendre [1]. »

1. Victor Cousin, *Jacqueline Pascal*.

Ceci, toutefois, n'empêchait pas Cousin, dans les intervalles des reproches et des accès de mauvaise humeur, de renseigner minutieusement Penserosa sur l'état de sa santé, de lui donner des conseils littéraires, ou de lui faire des confidences sur les travaux que lui-même entreprend :

« Ce temps est affreux. Je ne puis aller vous voir, ni même envoyer Jacques vous donner de mes nouvelles et vous demander des vôtres, car Jacques est bien occupé chez moi, et ma maladie augmente son travail.

« M. Andral vient de me faire mettre au cou un troisième emplâtre qui doit y rester huit jours. Je soupire après la fin de ce mal et celle de l'hiver. Aux premiers jours du printemps, je m'envole à la campagne. Déjà mon imagination est comme embarrassée entre Montmorency, Chatou et Meudon. Voilà l'unique délassement que je prends. Là je me livrerai à un travail important, dont je vous ai plusieurs fois parlé, et devant lequel je recule

depuis un an, une nouvelle et définitive édition de tous mes cours, en un corps d'ouvrages composé de six volumes. Ce sera l'humble monument de ma carrière de professeur.

« Pendant que je rêve ainsi, vous écrivez un long article sur les lettres inédites de Mme Duchâtelet [1]. Mettez-y tout le soin dont vous êtes capable. Il y a un art de préparer et d'encadrer des fragments inédits, tout en s'efforçant de semer ces citations de pensées et de réflexions qui nous appartiennent. Il faut être simple et intéressant, n'avoir d'autre prétention que d'être un éditeur exact et donner un peu plus, s'il est possible. Mes flatteurs prétendent que j'y ai assez réussi pour les lettres de S. Rosa. Le véritable maître en ce genre est M. Sainte-Beuve [2]. »

D'autre part, il faut continuer les démarches auprès des académiciens, car Mme Colet,

1. Cet article, revu par Sainte-Beuve (cf. *Annales romantiques*, I, 53), parut dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1846.

2. Lettre inédite.

mise en appétit par ses succès, ne se rassasie pas de couronnes.

« Il n'y a pas place pour tout le monde, écrit Cousin à la Muse à propos d'un nouveau concours. Les traductions du Romancero et de Marc Aurèle doivent passer les premières. M. Patin et M. Girardin portent un grand intérêt au livre de M. Valery. L'Académie ne peut guère couronner cinq personnes. Enfin, tant que le débat sera dans le sein de la commission, comptez sur moi. J'ai assez de voix pour me faire entendre en petit comité [1]. »

Une fois de plus, Louise Colet fut couronnée, et Victor Cousin de reprendre aussitôt la plume. Il termine une lettre d'éloges par ces mots généreux :

« Je veux vous dire que j'ai éprouvé un plaisir nouveau à entendre votre pièce de vers. La composition en est parfaite, et il y a dans

1. Lettre inédite.

les diverses parties les qualités les plus différentes heureusement unies : ici de la force, là de la grâce, toujours un mouvement vrai ; et j'en demande pardon à M. de Musset, le passage sur la Loire m'a vivement ému. Je vous remercie des moments agréables que je vous ai dus et vous décerne le prix une fois de plus. La séance a été très belle, et vous l'avez admirablement terminée.

« Mes griefs ne me rendent pas injuste, et je suis heureux de vous offrir l'hommage renouvelé de mon admiration [1]. »

Cette admiration, tout le monde ne la partageait pas : c'est ainsi que dans une lettre de David d'Angers à Victor Pavie nous trouvons cette appréciation peu flatteuse :

« As-tu lu les misérables vers de Mme Colet sur Molière? Quelle honte pour l'Académie ! [2] »

1. Lettre inédite.

2. H. Jouin. *David d'Angers et ses relations littéraires*, Paris, Plon, 1890, p. 218.

A propos de l'Académie, qui tint toujours tant de place dans les préoccupations de Mme Colet, Béranger lui écrit, saisissant l'occasion de donner à Victor Cousin un petit coup de patte :

« Savez-vous qu'il y a quelques jours, à l'Académie, Lebrun ayant demandé que le *Champi* concourût pour le premier prix de comédie, Cousin s'écria : Mme Sand est trop au-dessus de pareils honneurs, c'est le premier écrivain du siècle ! Ce n'était pas très aimable pour les confrères. »

Une autre fois, au moment où, à l'Académie, on allait proclamer Mme Colet lauréate du concours sur *La colonie de Mettray*, le philosophe s'éclipsa.

Ces petites blessures d'amour-propre, de perpétuelles querelles, l'âge enfin, et la satiété, tout contribuait à distendre le lien qui unis-

sait le Philosophe et la Muse. Cousin surtout était fatigué de ces relations orageuses ; il cherchait un *modus vivendi* qui lui permît, tout en évitant la brutalité d'une rupture positive, de goûter la tranquillité dont ses cinquante-sept ans avaient encore plus de besoin que ses travaux.

« Je ne vous ai pas écrit plutôt (*sic*) d'abord parce que je savais que vous n'avez en ce moment aucun souci, et que votre silence me disait assez que vous ne pensiez point à moi, mais surtout parce qu'auparavant je voulais avoir renouvelé ma vie et l'avoir mise sur le pied où elle doit rester. J'ai pris mon parti : je ne me présente point aux élections ; je renonce à toute carrière politique et me renferme, je ne dis pas dans ma carrière littéraire (il n'y a plus aujourd'hui de littérature), mais dans les travaux obscurs dont les fruits ne paraîtront qu'après moi. J'adhère sans regret et sans arrière-pensée au seul gouvernement qui soit possible, et je ne lui demande que

de m'oublier et de me laisser, avec ma place de professeur à la Faculté des Lettres, le logement nécessaire à la précieuse bibliothèque que j'ai l'intention de donner un jour au public. Je ne vois plus qu'un petit nombre de vieux amis, et je dénoue sans les rompre toutes les relations inutiles. Vous savez où en étaient les nôtres depuis le mois d'octobre dernier. J'avais pensé qu'une amitié entièrement désintéressée telle que la mienne, qui ne demandait rien, et donnait, avec des services effectifs, toutes les attentions les plus empressées, pourrait vous sourire. Vaine espérance! Vos habitudes n'ont pas changé, et la dernière fois l'occasion la plus futile a fait reparaître ce triste vocabulaire, inouï dans la bouche d'une femme, et que je suis bien décidé à ne plus supporter.

« Je ne suis plus un des chefs d'une grande opposition destinée à remplacer le ministère ; je ne suis ni ambassadeur ni ministre, je ne suis rien. C'est pour cela que j'ai droit à des égards plus recherchés, peut-être. Voyez s'il vous plaît que la fin de ma prospérité et de mes services

soient celle de nos relations. Si tel est votre avis, j'y souscris de grand cœur ; car quel plus grand bonheur que de perdre une fausse amitié ! Ou bien je vous propose de continuer des relations rares, faibles, mais polies, qui me seront toujours agréables, et qui en certains cas extrêmes pourront servir encore. Cherchez un autre ami, un autre protecteur, une autre providence sur laquelle votre caractère se puisse exercer. Je ne puis plus être le protecteur ni la providence de personne. Je ne suis qu'une ombre à laquelle suffit une ombre d'amitié dans les champs élyséens de la République.

« J'irai vous voir un de ces soirs. Evitons les sujets épineux ; ne nous touchons que par les côtés les moins aigus. Passons ainsi de loin en loin une demi-heure ou une heure. Vous, de votre côté, quand vous allez chez Mme Récamier, venez faire visite à un vieux philosophe qui vous recevra, dans son néant, le mieux qu'il pourra. Une politesse affectueuse, tel peut être encore notre lien. Il vous évitera, à très peu de frais, l'amère pensée que

moi aussi, j'ai été forcé de me séparer de vous [1]. »

Ces relations nouvelles entre le Philosophe vieilli, désireux surtout de repos, et la « Muse turbulente, imprécatoire et spumeuse [2], » ne furent pas faciles à établir. Cousin, esprit méthodique, voulait un arrangement dans toutes les règles ; il fallait, pour qu'il fût tout à fait tranquille, qu'un notaire eût passé par là. Il y avait apparemment, d'ailleurs, des questions d'intérêt à vider. La littérature rendait peu ; la renommée, si bruyamment sollicitée par Mme Colet, s'obstinait à ne pas venir, et il fallait remettre à des temps futurs l'espoir d'une célébrité présagée en vain par tant de couronnes académiques. La Muse en était réduite à dire avec mélancolie :

1. Lettre inédite.
2. Barbey d'Aurevilly. *Les Bas-Bleus*, Paris, Victor Palmé, 1878, p. 237-252.

Je ne te cherche plus, gloire contemporaine... [1].

Ou encore, avec une correction douteuse :

Que m'importe aujourd'hui l'ironie et l'affront,
Si je laisse après moi des œuvres qui vivront [2] ?

Avec ou sans gloire, néanmoins, il fallait vivre, et Cousin ne voulait pas laisser sans ressources une femme qu'il avait aimée pendant dix ans. Une fois de plus, Béranger dut intervenir. Chargé des négociations, il écrit à Cousin :

« Mon cher Cousin,

« Ce n'est pas un projet d'acte que vous me donnez là. C'est le résumé sans doute de vos conversations avec Mme Colet ; il y manque pourtant les objections de la partie. Oh ! Platon, vous négligez trop Aristote.

. . . . . .

1. *Ce qu'on rêve en aimant*, p. 114.
2. *Les dévotes du grand monde*, p. 241.

« Rappelez-vous qu'en fait d'actes, il faut une autre précision que dans les œuvres littéraires ; sinon, pas d'acte, et tenez-vous-en aux engagements verbaux jusqu'au moment où vous vous déterminerez à en prendre de notariés [1]. »

Et quinze jours après :

« Mon cher Cousin,

« J'ai vu hier soir votre adversaire. Je l'ai trouvée raisonnable. Elle admet la nécessité de ne se voir que rarement, tout en vous consultant sur ce qu'il y aura de mieux à faire...

« Si vous tenez à cette idée d'un éloignement momentané, je suis disposé à croire que vous n'avez plus qu'à faire dresser l'acte par un notaire. Décidez donc [2]. »

Dès lors, Cousin et Mme Colet se virent de moins en moins. Soit que Mme Colet ajoutât

1. F. Chambon, *op. cit.*, p. 60.
2. *Id.*, p. 61.

peu de prix au « lien de politesse affectueuse » que lui proposait Cousin, soit que, comme on l'a dit, si l'amitié précède souvent l'amour, elle ne lui succède jamais, on peut considérer qu'à partir de ce moment la rupture entre eux était consommée.

CHAPITRE VII

Malgré sa position étroite et précaire, Mme Colet trouvait le moyen de recevoir beaucoup, mais presque exclusivement des hommes. L'élément féminin n'était guère représenté dans son salon que par des actrices et par quelques « princesses valaques », selon l'expression d'un contemporain. Elle habitait, rue de Sèvres, tout près de l'Abbaye-aux-Bois, un appartement au quatrième, dont le mobilier, quelconque, n'avait aucun cachet d'élégance ni de goût personnel ; mais on ne saurait sans injustice en faire un reproche à la Muse, car c'était l'époque malheureuse où

sévissaient les meubles recouverts de velours rouge, les bobèches de perles, les chiens en tapisserie et les pantoufles brodées.

Dans le salon, on remarquait une grande bibliothèque vitrée, voilée de rideaux verts et strictement fermée à clé. Renfermait-elle les œuvres, prose et poésie, de la maîtresse du lieu, ou les livres, avec envois signés, de ses illustres amis? Ni l'un ni l'autre. La mystérieuse bibliothèque hébergeait d'élégants chapeaux, cadeaux de fournisseurs à Mme Colet, qui faisait alors dans le *Monde Illustré* le « Courrier de la mode ». La haute littérature étant d'un maigre rendement, il fallait bien se créer d'autres ressources.

Aux heures critiques — et ces heures, nous l'avons vu, sonnaient souvent dans le ménage de Mme Colet — la bibliothèque voilée de vert s'entr'ouvrait discrètement, et l'on en sortait quelques chapeaux que les amis obligeants étaient chargés de placer chez les dames de

leur connaissance. *Ignotus* [1], le correspondant du *Figaro*, raconte que, fréquentant comme jeune homme le salon de la rue de Sèvres, il fut un jour mis en demeure d'acquérir deux de ces couvre-chefs qu'il négocia ensuite sans trop de difficulté au quartier latin. Mme Colet se coiffait de ceux qu'elle ne vendait pas ; aussi passait-elle pour une des femmes les mieux « chapeautées » de Paris : réputation qui ne la consolait pas du tout d'être victime, quant à ses travaux littéraires, de ce qu'elle appelait l'odieuse conspiration du silence.

On est surpris qu'une femme qui avait dans le monde de la littérature des appuis si nombreux en fût réduite à de tels expédients. Son salon regorgeait de gens notoires. Sans parler de Cousin, on y voyait Mignet, Béranger, Villemain, Pongerville. M. Babinet, un des premiers vulgarisateurs du siècle scientifique,

1. Le baron Platel.

en était un des plus fidèles habitués. Très gros, fort laid, peu soigné de sa personne, il avait un esprit caustique qui donnait à son style un tour original, si personnel qu'au dire d'Alfred de Vigny, on sentait, en le lisant, que sa plume était tenue par une main aux ongles en deuil. Son habit noir, à queue carrée, lui donnait un faux air de croquemort. « J'ai vu chez madame tout ce qu'il est possible de voir, — disait la bonne de Louise Colet — et je me suis habituée à tout, excepté à l'habit de M. Babinet, qui me fait toujours froid dans le dos. »

Préault, dont on a dit longtemps qu'il deviendrait Aristophane, et qui comptait sur l'appui de la Muse pour obtenir la croix de la Légion d'honneur, était aussi très assidu chez elle, de même que Théophile Gautier, qui, lui, aspirait à l'Académie, et jugeait profitable de fréquenter un salon où chaque fauteuil portait son académicien. « Le salon de Mme Co-

let, dit Barbey d'Aurevilly, était le parc aux huîtres de l'Académie. Alfred de Vigny lui-même, ce cygne, s'abattit un instant sur cette mare.[1] »

« Qui retenait Vigny auprès de Mme Colet? écrit à son tour Ignotus [2]. C'est là un des secrets que je n'ai pas su approfondir. »

Le mot de l'énigme, je le crains, ne serait guère à la louage du poète que l'on se représente enfermé dans sa tour d'ivoire, les yeux imperturbablement fixés sur les étoiles. Mme Dorval, puis Mme Colet, et, sans doute quelques autres, s'entendirent fort bien à le faire descendre de sa tour. Les hommes, assurent les moralistes, ont tous au fond du cœur un petit lac de boue. Il dort parfois pendant la vie entière, caché sous la verdure et les fleurs. On aime alors à croire qu'il s'est évaporé au grand soleil de l'art. de la religion

1. Barbey d'Aurevilly. *Les Bas bleus.*
2. *Le Figaro,* 14 septembre 1882.

ou de la philosophie. En réalité il est toujours là, prêt à dégager sa pestilence. Qu'on y jette une pierre, et tous les miasmes s'en exhalent. Quelques femmes goûtent fort le jeu qui consiste à jeter des pierres dans le petit lac de boue. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher le secret de l'ascendant qu'elles exercent sur des hommes que ni leur talent, ni même peut-être leur beauté, n'auraient suffi à séduire.

Au mois de juillet 1846, longtemps avant d'avoir rompu avec Cousin, Mme Colet rencontra chez Pradier un jeune homme qui venait commander au sculpteur le buste d'une sœur très aimée, morte quelques mois auparavant. Ce jeune homme était Gustave Flaubert.

De onze ans plus âgée que Flaubert [1], elle était également son aînée dans les lettres; Flaubert, à cette époque, n'avait encore rien

1. Gustave Flaubert était né le 12 décembre 1821. Louise Colet, le 15 septembre 1810.

publié. Aussi, lorsque Pradier ajouta, après lui avoir présenté le jeune homme : « Il veut faire de la littérature, vous devriez lui donner des conseils », elle répondit avec l'air de simplicité que lui donnaient ses yeux largement fendus et ses grandes boucles blondes : « Je veux bien... ce sera avec plaisir. »

La partie était trop inégale entre le jeune provincial de vingt-quatre ans, presque ignorant de la femme, et l'experte coquette qui résolut d'emblée de s'en faire aimer. Elle-même d'ailleurs fut prise à son propre piège : car, si l'on peut dire que Louise Colet connut l'amour, je crois bien que ce fut à propos de Flaubert. Quant à lui, il ressentit une passion plus violente que profonde, une sorte d'enivrement, ou plutôt de griserie qui ne le dépossédа pourtant jamais complètement de son libre arbitre ni de sa lucidité d'esprit. Les belles lettres publiées dans la *Correspondance* traduisent avec une éloquence et un charme

de jeunesse incomparables ce sentiment fougueux, sincère et incomplet. Bien que ces lettres soient dans toutes les mains, je ne résiste pas au plaisir de citer la première, datée du 4 août, mardi soir, minuit :

« Il y a douze heures, nous étions encore ensemble. Comme c'est déjà loin ! La nuit maintenant est chaude et douce ; j'entends le grand tulipier, qui est sous ma fenêtre, frémir au vent, et quand je lève la tête, je vois la lune se mirer dans la rivière. Je viens de ranger tout seul et bien enfermé tout ce que tu m'as donné ; tes deux lettres sont dans le sachet brodé ; je vais les relire quand j'aurai cacheté la mienne. Je n'ai pas voulu prendre pour t'écrire mon papier à lettres, il est bordé de noir ; que rien de triste ne vienne de moi vers toi. Je voudrais ne te causer que de la joie et t'entourer d'une félicité calme et continue pour te payer un peu de tout ce que tu m'as donné à pleines mains dans la générosité de ton amour. J'ai peur d'être froid, sec, égoïste, et

Dieu sait pourtant ce qui, à cette heure, se passe en moi. Quel souvenir ! et quel désir ! Ah ! nos deux bonnes promenades en calèche, qu'elles étaient belles, la seconde surtout avec ses éclairs ! Je me rappelle la couleur des arbres éclairés par les lanternes, et le balancement des ressorts ; nous étions seuls, heureux. Je contemplais ta tête dans la nuit, je la voyais malgré les ténèbres, tes yeux t'éclairaient toute la figure...

« Il me semble que j'écris mal, tu vas lire ça froidement : je ne dis rien de ce que je veux dire. C'est que mes phrases se heurtent comme des soupirs ; je les comprends, il faut combler ce qui sépare l'une de l'autre ; tu le feras, n'est-ce pas ? Ma mère m'attendait au chemin de fer ; elle a pleuré en me voyant revenir ; toi, tu as pleuré en me voyant partir. Notre misère est donc telle que nous ne pouvons nous déplacer d'un lieu sans qu'il en coûte des larmes des deux côtés ! C'est d'un grotesque bien sombre. J'ai retrouvé ici les gazons verts, les arbres grands et l'eau coulant comme lorsque je suis parti. Mes livres sont ouverts à la

même place ; rien n'est changé. La nature extérieure nous fait honte, elle est d'une sérénité désolante pour notre orgueil. N'importe, ne songeons ni à l'avenir, ni à nous, ni à rien. Penser, c'est le moyen de souffrir. Laissons-nous aller au vent de notre cœur tant qu'il enflera la voile ; qu'il nous porte comme il lui plaira, et quant aux écueils... ma foi tant pis ! Nous verrons. Adieu, adieu [1]. »

L'entraînement que subissait Flaubert n'était point cet amour complet, absolu, qui abolit le sens critique et se croit éternel. Le 10 août déjà, il écrit :

« Depuis que nous nous sommes dit que nous nous aimions, tu me demandes d'où vient ma réserve à ajouter : « pour toujours ». Pourquoi ? C'est que je devine l'avenir, moi ; c'est que l'antithèse se dresse sans cesse devant mes yeux...

. . . . . .

1. Gustave Flaubert, *Correspondance*, 1re série, p. 110-111. Charpentier, éditeur.

« Tu crois que tu m'aimeras toujours, enfant ; toujours ! Quelle présomption que ce mot dans une bouche humaine ! Tu as aimé déjà, n'est-ce pas, comme moi ; souviens-toi qu'autrefois aussi tu as dit toujours [1]. »

Cette correspondance révèle dès le début, chez Flaubert, une de ces passions sans tendresse qu'inspirent parfois à des jeunes gens qui leur sont très supérieurs des femmes mûres, médiocres d'esprit et de caractère. Flaubert, à cette époque, était déjà l'esclave de son art. Son cœur, en outre, trouvait dans son amour pour sa mère et dans quelques amitiés très vives de quoi satisfaire à tous ses besoins d'affection. Aussi, malgré l'attrait réel qu'il éprouve, c'est lui qui parle sagesse, lui qui décline les propositions de revoir :

« La rivière brille sous la lune, les îles sont noires, le gazon vert émeraude. Tu veux venir

1. *Correspondance*, 1re série, p. 111-112.

ici, mon héroïne : c'est par une nuit semlbable qu'il ferait bon de te recevoir. Sais-tu que ce serait royal et magnifiquement beau, toi faisant soixante lieues pour passer quelques heures dans ce petit kiosque de là-bas... Mais à quoi bon songer à de pareilles folies ! C'est impossible, tout le pays le saurait le lendemain, ce serait d'odieuses histoires à n'en plus finir.

« Merci d'y avoir pensé, merci de cet élan[1]. »

Quelques jours plus tard, le 14 septembre, le ton se gâte, l'impatience se fait déjà sentir :

« Tu m'envoies encore ce matin des choses passablement dures. C'est ma ration quotidienne maintenant. Parle-moi donc d'autre chose, au nom du ciel, au nom de moi puisque tu m'aimes, que de venir à Paris. On dirait que c'est un parti pris chez toi de me tourmenter avec ce refrain. Mais je me le redis

1. *Correspondance*, 1re série, p. 145.

toute la journée, moi, mais qu'y faire cependant [1] ? »

Ainsi, quelques semaines après la première entrevue, les récriminations, sinon encore les querelles, avaient déjà commencé. Ceux qui aimèrent Louise Colet auraient pu dire, en reprenant le mot appliqué à Mme de Staël : « Cette femme est un bel orage » ; à cela près qu'il y avait, des foudres de Corinne à celles de Louise Colet, la distance du génie à l'emphase.

La passion sincère, mais dépourvue de délicatesse et d'abnégation, que lui inspirait Flaubert s'irritait chaque jour davantage de ce que son amant ne lui sacrifiait pas tout, en particulier de ce qu'il persistait à rester de longues semaines à Croisset, auprès de sa mère en deuil, au lieu de courir à Paris au moindre signe. Un tel motif de résister à son pouvoir

1. *Correspondance*, 1re série, p. 152-153.

d'attraction semblait à Mme Colet trop pur pour être croyable ; sa jalousie soupçonne, là derrière, quelque raison qu'on n'avoue pas.

« Je t'ai toujours dit toute la vérité et rien que la vérité, — lui écrit Flaubert le 1er octobre 1846. — Si je ne peux pas venir à Paris, comme tu le désires, c'est qu'il faut que je reste ici. Ma mère a besoin de moi, la moindre absence lui fait mal, sa douleur m'impose mille tyrannies inimaginables, ce qui serait nul pour d'audres est pour moi beaucoup. Je ne sais pas envoyer promener les gens qui me prient avec un visage triste et les larmes dans les yeux. Je suis faible comme un enfant et je cède parce que je n'aime pas les reproches, les prières, les soupirs ; l'année dernière par exemple j'allais tous les jours en canot à voile, je n'y courais aucun risque, puisque, outre mon talent maritime, je suis un nageur de force assez remarquable ; eh bien, cette année, il lui a pris une idée d'avoir de l'inquiétude, elle ne m'a pas prié de ne plus me livrer à cet exercice

qui pour moi et par les fortes marées comme maintenant est plein de charmes ; je coupe la lame qui me mouille en rebondissant sur les flancs de l'embarcation, je laisse ma voile qui frissonne et bat avec des mouvements joyeux, je suis seul, sans parler, sans penser, abandonné aux forces de la nature et jouissant à me sentir dominé par elles ; elle ne m'a rien dit là-dessus, dis-je, néanmoins j'ai mis tout mon attirail au grenier et il n'est pas de jour où je n'aie envie de le reprendre. Je n'en fais rien pour éviter certaines allusions, certains regards, voilà tout. C'est de même que pendant dix ans je me suis caché d'écrire pour m'épargner une raillerie possible. Il me faudrait un prétexte pour aller à Paris, et lequel? Au voyage suivant, un second, et ainsi de suite ; n'ayant plus que moi qui la rattache à la vie, ma mère est toute la journée à se creuser la tête sur les malheurs et accidents qui peuvent me survenir. Quand j'ai besoin de quelque chose je ne sonne pas, parce que si cela m'arrive, je l'entends qui court toute haletante dans l'escalier pour venir voir si je ne me

trouve pas mal. Aussi par là je suis obligé de descendre chercher moi-même mon bois quand je n'en ai plus, mon tabac quand j'ai envie de fumer, mes bougies quand les miennes sont usées : encore un coup, pauvre âme, je t'assure que si je pouvais non pas aller à Paris, mais y vivre avec toi, près de toi du moins, je le ferais. Mais... Mais... hélas ! » [1]

Louise Colet n'était pas femme à comprendre de semblables raisons. Son intransigeant orgueil admettait avec peine qu'elle ne fût pas en tout et partout la première. Pourtant, comme Flaubert tient bon, elle finit par s'apaiser, et il lui vient alors, pour sceller la réconciliation, des idées que l'on ne saurait qualifier de très délicates : tel l'envoi à Flaubert des lettres que lui écrivait Cousin, encore amoureux, et dont elle ne décourageait point l'amour. On voudrait que Flaubert se fût mon-

1. *Correspondance*, 1re série, p. 166-167.

tré plus choqué d'un pareil procédé, dont il ne semble pas apercevoir le mauvais goût (pour ne rien dire de plus) vraiment révoltant :

« Merci de l'envoi de la lettre du philosophe, — écrit-il le 24 août 1846. — J'ai compris le sens de cet envoi. C'est encore un hommage que tu me rends, un sacrifice que tu voudras me faire. C'est me dire : « Encore un que je mets à tes pieds : vois comme je n'en veux pas, car c'est toi que j'aime. » Tu me donnes tout, pauvre ange, ta gloire, ta poésie, ton cœur... l'amour des gens qui te convoitent ; tu me prodigues tes richesses pour ma satisfaction et pour mon orgueil. Eh bien, sois contente : je suis heureux et je suis fier de toi [1]. »

Et le 22 septembre :

« Tu m'envoies tout ce que tu peux trouver pour flatter mon amour, tu me jettes à moi tous les hommages que tu reçois. J'ai lu la lettre de Platon avec toute l'intensité dont

1. *Correspondance*, 1re série, p. 135.

mon intelligence est susceptible ; j'y ai vu beaucoup, énormément ; le fond du cœur de cet homme-là, quoi qu'il fasse pour le montrer calme, est froid et vide, sa vie est triste et rien n'y rayonne, j'en suis sûr, mais il t'a beaucoup aimée et t'aime encore d'un amour profond et solitaire, cela durera longtemps. Sa lettre m'a fait mal, j'ai découvert jusqu'au fond l'intérieur de cette existence blafarde remplie de travaux conçus sans enthousiasme et exécutés avec un entêtement enragé qui seul le soutient [1]. »

Cependant à force de reproches, d'explications, de tiraillements et de raccommodements, une brouille, ou du moins un froid qui y ressemblait fort, survint, au commencement de l'année 1848 entre les deux amants. Peu après, en avril, Flaubert partait avec son ami Maxime Ducamp pour un long voyage en Egypte.

1. *Correspondance*, 1e série, p. 160.

CHAPITRE VIII

De retour de son voyage, dans le courant de l'été 1851, Flaubert revit Louise Colet. Quoiqu'il eût quitté la France et traversé Paris sans lui dire adieu, leur brouille n'avait pas des motifs assez graves pour être définitive. Néanmoins le ton change à la reprise de leurs relations ; pendant un certain temps, le « vous » remplace le « tu » dans les lettres de Flaubert. Désormais, on le sent moins absorbé encore par une affection qui mérite à peine ce nom. Il essaie d'expliquer à son orageuse et exigeante amie l'espèce d'insuffisance sentimentale qui la choque et l'irrite : d'ailleurs, il est en proie aux affres du style.

et le travail littéraire est l'affaire essentielle de sa vie. Tout le reste est rejeté dans l'ombre.

« Chacun, écrit-il, ne peut faire que dans sa mesure ; ce n'est pas un homme vieilli comme moi dans tous les excès de la solitude, nerveux à s'évanouir, troublé de passions rentrées, plein de doute du dedans et du dehors, ce n'est pas celui-là qu'il fallait aimer. Je vous aime comme je peux, mal, pas assez, je le sais, je le sais, mon Dieu ! à qui la faute ? au hasard ! A cette vieille fatalité ironique qui accouple toujours les choses pour la plus grande harmonie de l'ensemble et le plus grand désagrément des parties ; on ne se rencontre qu'en se heurtant, et chacun, portant dans ses mains ses entrailles déchirées, accuse l'autre qui ramasse les siennes.

. . . . . .

« Mon roman a du mal à se mettre en train. J'ai des accès de style et la plume me démange sans aboutir. Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il la faut creuser avec, est un dur courant ! Je m'en désole

tellement que ça m'amuse beaucoup. J'ai passé aujourd'hui ainsi une bonne journée, la fenêtre ouverte avec du soleil sur la rivière, et la plus grande sérénité du monde ; j'ai écrit une page, j'en ai esquissé trois autres, j'espère dans une quinzaine être enragé, mais la couleur où je trempe est tellement neuve pour moi, que j'en ouvre des yeux ébahis [1]. »

Mme Colet, on s'en souvient, avait généreusement promis à Flaubert ses conseils sur l'art d'écrire. Mais, par la force même des choses, les rôles ne tardèrent pas à être intervertis. Dans leur solitude de campagnards, épris d'art plus que de renommée, Flaubert et son ami Bouilhet revoient, corrigent, remanient les pièces que leur envoie la Muse, tout en se récriant d'admiration sur les beautés qu'ils y découvrent. Il y a une naïveté presque touchante dans cette erreur de deux

1. *Corresp.*, 2e série, p. 62-63.

jeunes provinciaux éblouis par le prestige d'une femme plus âgée qu'eux, très belle, parisienne, et auréolée de notoriété.

« Vous avez une réputation établie et un avenir où je vois de nouveaux triomphes », lui écrit Louis Bouilhet ; et après une soirée organisée par Mme Colet pour lire à ses amis un poème du jeune homme, *Melaenis*, il la remercie avec effusion :

« Votre voix s'est élevée, la première de toutes, pour me crier : courage ! J'ai peur que vous ne vous abusiez sur mon compte, et que votre imagination, si vive, me mette sur un piédestal, d'où, quelque jour, il me faudra descendre. Hélas ! c'est moi qui vous le dis, je ne suis pas un grand poète... »

Flaubert, lui, renchérit encore. A lire les belles lettres qu'il adresse à Louise Colet, ses conseils, ses éloges enthousiastes, on pourrait croire que la Muse eut un très grand talent, et que si rien n'a survécu de ses cin-

quante-deux ouvrages en prose ou en vers, il en faut accuser une mystérieuse injustice du sort. Le lecteur, il est vrai, se trouve un peu déconcerté quand Flaubert en vient à motiver son admiration. A propos d'un petit poème, *La Paysanne*, que vient d'achever son amie, il lui écrit :

« Voici un vers :

Où les reines buvaient du lait

dont je fais un cas énorme ; il y a là plus de vraie poésie que dans toutes les tartines sur Dieu, l'âme, l'humanité [1]... »

Et Bouilhet de s'exclamer à son tour :

Où les reines buvaient du lait !

« Si je vous tenais, je vous sauterais au cou pour ce vers là ! C'est magnifique, simple, beau, franc ; en un mot, *c'est cela*. »

1. *Corresp.*, 2e série, p. 114.

Et il ajoute :

« Chère sœur, vous serez reniée, insultée, découragée par les imbéciles et par les pédants, ces deux plaies de l'art. Mais, voyez, il est bon de se dire quelquefois, même dans les heures désespérées : Je n'ai qu'à mourir pour avoir ma couronne et ma gloire incontestée. »

Puis ce sont des conseils comme on n'en donne qu'à ceux dont on a le droit d'attendre beaucoup :

« Soigne bien tes vers, lui recommande Flaubert; au point où tu en es maintenant tu ne dois plus te permettre un seul vers faible. Je ne sais ce qu'il en sera de ma *Bovary*, mais il me semble qu'il n'y a pas une phrase molle. C'est déjà beaucoup. Le génie, c'est Dieu qui le donne, mais le talent nous regarde ; avec un esprit droit, l'amour de la chose et une patience soutenue, on arrive à en avoir. La correction (je l'entends dans le plus haut sens du mot) fait à la pensée ce que l'eau du Styx

faisait au corps d'Achille : elle la rend invulnérable et indestructible [1]. »

Cependant l'éblouissement de Flaubert ne pouvait être assez complet pour l'empêcher toujours d'apercevoir les défaillances ou plutôt le néant d'une littérature qui était l'exacte antithèse de ses plus chères idées. Quel effet ne devaient pas lui produire des vers comme ceux-ci, cueillis au hasard dans les œuvres poétiques de la Muse :

Elle court, elle court comme un corps privé d'âme,
Et bientôt elle arrive au seuil de cette femme [2]...

Ou bien :

Les femmes en bouquets se groupent aux lambris ;
Les hommes, noirs faisceaux, à leur beauté font ombre
Comme de bruns massifs d'arbres, aux fleurs mêlés [3].

1. *Corresp.*, 2e série, p. 170-171.

2. *Le Poème de la Femme. La servante*, p. 170-171 (Paris, Perrotin, 1834).

3. *La servante*, p. 76.

Ou encore, dans le *Poème de la Femme :*

Deux aimables époux la prirent pour servante.
Ils avaient par malheur un enfant tout petit
Filant ses miaulements en roulade énervante.
Il fallait l'empâter et l'endormir d'un chant,
Préparer le repas, faire le savonnage...

. . . . . .

Il faut être une mère, il faut avoir l'amour
Pour ne pas étrangler cette engeance criarde [1].

. . . . . .

Au centre, astre brillant que chaque femme envie
Luit l'étoile qui fut le grand jour de ma vie [2].

Puis ce sont des réminiscences de Lamartine :

Aimons donc, aimons donc! L'amour ennoblit l'être.

Ou de Musset :

1. *La servante*, p. 84
2. *Paris-Matière.*

Par une froide nuit elle errait dans la rue.
Tout dormait, hors l'orgie, et sur les boulevards
Les masques avinés hurlaient de toutes parts.
Ce ne sont plus les jeux de la débauche antique
Qui courait aux flambeaux et chantait au soleil,
Dansait devant l'autel de Vénus impudique... [1]

Flaubert s'efforçait consciencieusement de tirer quelque chose de tout ce fatras.

« Je tâcherai de te ravauder ce passage, — écrit-il. — Je t'assure que ta correction est fort difficile. Je ne veux pas corriger tes bé-

1. *La servante*, p. 69.
Comparez avec Musset, dans la *Lettre à Lamartine* :

C'était en février, au temps du carnaval.
Les masques avinés, se croisant dans la fange,
S'accostaient d'une injure ou d'un refrain banal.
. . . . . .
On eût dit un portrait de la débauche antique,
Un de ces soirs fameux, chers au peuple romain,
Où des temples secrets la Vénus impudique
Sortait échevelée, une torche à la main.

vues par d'autres bévues plus considérables [1]. »

Ensuite viennent des consolations :

« Tu t'étonnes d'être en butte à tant de calomnies, d'attaques, d'indifférence, de mauvais vouloir... Ce blâme envoyé par Sainte-Beuve à *la Paysanne* me confirmerait plus dans l'excellence de *la Paysanne* que les éloges du grand Hugo. On donne des éloges à tout le monde, mais du blâme, non [2]. »

« Tu as donc encore eu des ennuis cette semaine, pauvre chère Muse, encore ! Les punaises s'insinuent à la longue dans les points du cœur, prends garde, il en retient le goût et les petites misères rapetissent. Laisse là les Enault et autres ! Les contractions de leur vengeance faisant saillie en petits articles, en petites calomnies, etc., n'auront jamais la consistance et la persistance

1. *Corresp.*, 2e série, p. 288, 289, 290.
2. *Corresp.*, 2e série, p. 244.

de ta musculature poétique. La tour d'ivoire, la tour d'ivoire, et le nez vers les étoiles [1] ! »

Quoi qu'il en soit, désillusions, fatigue, ennui, Flaubert voyait baisser son amour — puisque, à défaut d'autre, il faut bien employer ce mot qui n'est pourtant guère à sa place — à proportion des exigences qu'il avait à subir et des scènes sans cesse renouvelées que lui faisait l'irascible Muse. Celle-ci, peu disposée à se contenter des miettes tombées de la table de Mme Bovary, comme l'aurait voulu Flaubert, se plaint perpétuellement de ne jouer qu'un rôle secondaire dans la vie de son ami. L'amour d'un écrivain, d'un artiste, si ardemment désiré, n'est pas du tout, découvre-t-elle, ce que sa vanité avait cru. Et puis sans doute, elle sentait, comme le sent aujourd'hui le lecteur, que

1. *Corresp.*, 2e série, p. 247, 248.

les nombreuses et belles lettres expédiées de Croisset n'étaient pas de vraies lettres d'amour. Ces missives servaient d'exutoire à la vie dont débordait Flaubert ; il y laissait courir son imagination avec sa plume, parlait art, nature, Ronsard ou Montaigne, avec une verve, un éclat, un abandon qui en font une des plus captivantes lectures qui soient : puis les six, huit ou dix pages terminées, il les mettait sous enveloppe et les adressait à Mme Louise Colet comme il aurait pu les adresser à toute autre. La Muse, incapable de comprendre l'*impersonnalisme* de Flaubert, trouvait exaspérantes ces longues épîtres où il n'était presque pas question d'elle. Flaubert entrait si peu dans sa manière de penser, de sentir ! A ses plaintes sur les mauvais tours que lui jouaient les journalistes ou sur l'indifférence des critiques, il répondait par des conseils de ce genre :

« Qu'est-ce que ça f..., tout cela ? Il n'y a de défaites que celles qu'on a tout seul, devant sa glace, dans sa conscience. Il ne faut penser qu'aux triomphes qu'on se décerne, être soi-même son public, son critique. Le seul moyen de vivre en paix c'est de se placer tout d'un bond au-dessus de l'humanité entière et de n'avoir avec elle rien de commun qu'un rapport d'œil [1]. »

Malgré tout ce que son correspondant lui disait tour à tour de fier et de pittoresque, d'éloquent et d'original, Louise Colet n'était pas contente : les visites faisaient son affaire bien mieux que les lettres ; or Flaubert trouvait sans cesse de nouvelles raisons pour se dispenser de venir à Paris. De là des reproches emportés, des pleurs, des colères. Flaubert se défend comme il peut :

« Ne dis plus que je mets à notre sépara-

1. *Corresp.*, 2e série, p. 208.

tion un entêtement sauvage, un parti pris acharné ; crois-tu que je m'amuserais à te faire souffrir si je n'en sentais pas le besoin, la nécessité? Il faut que mon livre se fasse, ou bien que j'en crève. Après, je prendrai un genre de vie autre, mais ce n'est pas au milieu d'une œuvre si longue qu'on peut se déranger [1]. »

Pour les femmes de l'humeur de Mme Colet, rien n'est plus déplacé que de leur parler travail quand elles vous demandent d'aller les voir. On se figure sans peine le dépit de la Muse quand la poste lui apportait de Crois-set un conseil comme celui-là :

« Tu pleures quand tu es seule, pauvre amie ! Non, ne pleure pas, évoque la compagnie des œuvres à faire, appelle les figures éternelles... [2] »

Il fallait à Mme Colet tout autre chose que

1. *Corresp.*, 2e série, p. 237.
2. *Corresp.*, 2e série, p. 351.

ces nobles fantômes ; aussi son chagrin se change-t-il bientôt en une exaspération violente qui s'exhale en diatribes peu faites pour lui ramener un amant déjà bien refroidi. Et puis, la jalousie s'en mêle : elle ne croit pas que Mme Bovary soit son unique rivale, elle fait à Flaubert, par lettres, des scènes à propos des femmes qu'il peut avoir rencontrées dans son voyage en Orient, à propos de celles qu'il voit à Trouville ; d'ailleurs, elle lui fait des scènes à propos de tout.

« Tu me reproches, comme bizarres, jusqu'aux mots de tendresse que je t'envoie dans mes lettres, — lui écrit Flaubert. — Il me semble pourtant que je ne fais pas grand abus de sentimentalités. Je m'en priverai donc encore davantage, puisque « cela te serre la gorge [1]. »

Et ailleurs :

1. *Corresp.*, 2e série, p. 372, 373.

« Toujours sauvage ! toujours féroce ! toujours indomptable et passionnée, quelle étrange créature tu fais, et comme tu es injuste dans tes mouvements ! Je mets cela sur le compte du lyrisme, mais je t'assure que ça a un côté bien étroit et même heurtant quelquefois, chère bonne Muse [1]. »

« Je te parlais d'autres choses, — lui écrit-il encore, — d'un tas de choses meilleures et plus hautes (dont tu ne me dis pas même un mot) et toi, tu m'envoies pour réponse une espèce de fulmination en quatre pages... [2] »

Mais Mme Colet n'avait pas à l'égard de Flaubert que ce grief essentiel — les visites trop rares — elle en avait d'autres encore, et de nombreux. Elle lui reproche de prendre trop aisément son parti des embarras financiers où elle se débat en permanence, et en particulier de se donner trop peu de peine

1. *Corresp.*, 2e série, p. 271, 272.

2. *Corresp.*, 2e série, p. 272.

pour vendre le fameux album contenant les signatures des célébrités contemporaines, collectionnées malgré l'avis de Béranger. Flaubert, par complaisance, s'était chargé de cette négociation, moins facile que ne l'imaginait Mme Colet, qui fondait l'espoir d'une fortune sur ce « grand et bel album où tous les génies contemporains ont déposé un hommage: Chateaubriand ouvre le cortège, suivi de Victor Hugo, de Rossini, de Meyerbeer, de Manzoni... » Le jeune homme, trop peu pénétré de l'importance de la mission à lui confiée, se borne à écrire de temps à autre à son amie : « A propos, l'album n'est pas vendu. » Et Mme Colet de s'indigner qu'il ne l'achetât pas lui-même, manière délicate et toute indiquée, d'après elle, de lui venir en aide sans en avoir l'air. Mais cette idée si simple ne s'était pas présentée à l'esprit de Flaubert. Il écrit :

« Autre question, à savoir la financière. Je

ne cache nullement mes gros sous (quand j'en ai) ; et il est peu de gens aussi maigrement rentés que moi et qui aient l'air si riches. Tu sembles me considérer comme un ladre parce que je n'offre pas, quand on ne me demande pas. Mais quand est-ce que j'ai refusé [1] ? »

L'album, du reste, finit par se vendre au prix de huit cents francs. Flaubert conserva le reçu de cette somme, et put ainsi, preuve en mains, réfuter le récit fantaisiste que Mme Colet fit plus tard de cet incident fâcheux dans son roman intitulé *Lui*.

« Quant à moi — écrit-il à ce propos en 1859 à Ernest Feydau — j'en ressors blanc comme neige, mais comme un homme insensible, avare, en somme comme un sombre imbécile. Voilà ce que c'est que d'avoir aimé les Muses ! J'ai ri à m'en rompre les côtes. Quelles drôles de choses que de mettre ainsi la littérature au service de ses passions, et quelles

1. *Corresp.*, 2e série, p. 373, 374.

tristes œuvres cela fait faire, sous tous les rapports ![1] »

En prétendant avoir ri à se rompre les côtes, Flaubert se vantait. Nous retrouvons là cette orgueilleuse timidité que lui-même discerne dans son caractère, et qui l'obligeait à dissimuler, sous un voile d'indifférence, ses sentiments les plus intimes.

« Flaubert, bien qu'il ne s'en ouvrît jamais — dit M. René Dumesnil — souffrit cruellement de toute cette fange remuée au grand jour dans un besoin de réclame. C'est à peine, après la rupture définitive, en 1853 [2], s'il en dit par hasard un mot dans sa correspondance, mais on voit clairement néanmoins quelle impression de tristesse et de dégoût il a emportée de là. La malheureuse expérience qu'il venait de faire de l'amour n'était pas faite pour l'engager à persévérer auprès des

1. *Corresp.*, 3e série, p. 164.

2. C'est en 1854 qu'il faudrait dire.

femmes : sa misanthropie, ou plutôt sa misogynie s'en accentua encore. Il généralisa ; et, de même qu'il cherchait à découvrir dans chaque homme le côté bourgeois et ridicule, il fut tenté de voir en chaque femme, en chaque maîtresse, une Louise Colet [1]. »

Sans la malheureuse habitude — car on ne peut pas parler de sentiment — où Flaubert s'enliza de la sorte pendant huit années, les plus belles d'une existence d'homme, qui peut dire en effet ce qu'eussent été son talent et sa vie ! Une nature aussi riche que la sienne, aussi droite, aussi foncièrement honnête, était digne de rencontrer l'amour ; et c'est probablement à Louise Colet qu'il faut s'en prendre s'il n'en a connu que le vain et déplaisant simulacre. Les lettres admirables adressées par Flaubert à cette maîtresse qui ne fut jamais une amante ne suffisent point à nous la faire absoudre :

1. René Dumesnil. *Flaubert, son hérédité, son milieu, sa méthode.* (Société française d'imprimerie et de librairie), p. 73, 74.

car, encore une fois, elle ne les a pas inspirées. Flaubert les aurait adressées à toute autre qu'à elle, et sans doute, écrites pour une femme aimée noblement, eussent-elles été bien plus belles encore. Lui-même, parfois, en écrivant à cette femme si peu faite pour le comprendre, semble éprouver le regret d'un amour plus complet et plus haut :

« J'avais cru que tu me tiendrais compagnie dans mon âme et qu'il y aurait autour de nous un grand cercle qui nous séparerait des autres...[1] » « Je voudrais que nous gardassions nos deux corps, et n'être qu'un même esprit ; comprends-tu que ceci n'est pas de l'amour, mais quelque chose de plus haut, il me semble [2] ... »

Personne, moins que Louise Colet, n'aurait pu partager le sentiment viril que rêvait

1. *Corresp.*, 2e série, p. 354.
2. *Corresp.*, 2e série, p. 185.

Flaubert, et à défaut duquel il se contentait, d'ailleurs, sans trop de peine, de cet amour de qualité plus que médiocre. Les disputes, de plus en plus fréquentes, étaient suivies de réconciliations, les réconciliations scellées par des visites à Paris impérieusement exigées ; car Louise Colet n'était pas de celles qui peuvent se passer longtemps de la présence réelle. En prose, en vers, elle ne cesse d'appeler son amant. Voici entre autres, quelques-unes des strophes qu'elle lui adresse, écrites, celles-ci, au milieu de la nuit :

Je t'aime et lorsque je te vois
Aussi froid que la froide pierre,
Des pleurs inondent ma paupière
En songeant aux jours d'autrefois.

A ces jours où tu me disais
Que j'étais belle autant qu'aimée,
Et que blonde, je te plaisais
Aussi bien qu'une brune almée.

N'est-ce pas le même sourire,
Le même regard enivré
Qui sur le seuil semblent te dire :
Reviens, ô le seul adoré !

Viens ! tant que ma lèvre est vermeille,
Bois la coupe où tu t'enivras,
Et pense, quand je serai vieille,
Au cœur qui battait dans tes bras [1].

L'histoire ne dit pas quel effet produisaient sur l'auteur de *Madame Bovary* ces effusions lyriques : mais on peut supposer, sans trop d'invraisemblance, que son ardeur n'en était guère accrue.

Une autre cause de froissements et de querelles était l'insistance déplacée mise par Mme Colet à entrer en relations avec la mère de Flaubert. Elle s'imagine que la vieille dame doit nécessairement tenir à honneur de

1. Vers inédits.

recevoir la visite d'une femme de lettres plusieurs fois couronnée par l'Académie, et parisienne. Mais Flaubert la détrompe :

« Encore un mot relativement à ma mère. Nul doute qu'elle ne t'eût reçue de son mieux, si vous vous fussiez rencontrées d'une façon ou d'une autre, mais quant à en être flattée, (ne prends pas ceci pour une brutalité gratuite) apprends qu'elle n'est flattée de rien, la bonne femme. Il est fort difficile de lui plaire, elle a dans sa personne je ne sais quoi d'imperturbable, de glacial et de naïf qui vous démonte, elle se passe de principes encore plus aisément que d'expansion [1]. »

Et un autre jour :

« C'est parce que j'ai la persuasion que si elle te voyait elle serait très froide avec toi et peu convenable, comme tu dis, que je ne veux pas que vous vous voyiez. Quand le temps

1. *Corresp.*, 2e série, p. 111, 112.

et l'opportunité se présenteront, je saurai ce que j'aurai à faire. Je trouve ta persistance dans cette question étrange. Me demander toujours à connaître ma mère, à te présenter chez elle, à ce qu'elle vienne chez toi, me paraît aussi drôle que si elle voulait, à son tour, que je n'allasse pas chez toi[1] ... »

Flaubert, lui non plus, il faut le reconnaître, n'apportait pas toujours dans ses rapports avec la Muse toute la délicatesse que celle-ci souhaitait sans savoir l'inspirer. C'est ainsi qu'en lisant plus tard *Madame Bovary*, Louise Colet fut à bon droit blessée d'y trouver un passage relatif à un épisode de ses propres amours. Un jour, elle avait fait cadeau à Flaubert d'un porte-cigares dans le cuir duquel était enchâssé un bijou avec cette devise sentimentale : *Amor nel cor*. Flaubert, fidèle à la coutume qu'eurent toujours les romanciers de prendre leur bien où ils le trouvent,

1. *Corresp.*, 3e série, p. 373.

ne se fit aucun scrupule de tirer parti du porte-cigares et de la devise. Voici le passage :

« Outre la cravache à pommeau de vermeil, Rodolphe avait reçu un cachet avec cette devise : *Amor nel cor* ; de plus, une écharpe pour se faire un cache-nez, et enfin un porte-cigares tout pareil à celui du vicomte, que Charles avait autrefois ramassé sur la route et qu'Emma conservait. Cependant ces cadeaux l'humiliaient. Il en refusa plusieurs ; elle insista, et Rodolphe finit par obéir, la trouvant tyrannique et trop envahissante [1]. »

Si une affection vraie supporte, sans en mourir, bien des froissements et des heurts, il n'en va pas de même d'un attachement d'où le cœur est absent. La chaîne, chaque jour plus lourde, se tend aussi de plus en plus, jusqu'au moment où survient la rupture. L'étonnant, ici, c'est que cette rupture ait

1. *Madame Bovary*, p. 210. Edition Charpentier, 1885.

tardé pendant tant d'années. Sans doute se fût-elle produite bien plus tôt si l'un des deux amants n'eût pas habité Paris et l'autre Croisset : car la distance, qui éteint souvent l'amour, le fait aussi durer, en supprimant mainte raison de conflit.

Flaubert venait de moins en moins souvent à Paris, et presque toujours pour y subir des scènes violentes. D'autre part, il y voit plus clair quant au talent de la Muse. Il lui reproche de « pondre parfois des vers détestables » ; et les conseils qu'il lui donne encore sont sur un ton dégagé peu fait pour plaire à une femme qui s'égalait aux plus grands poètes.

« C'est drôle comme ton discernement a des berlues quelquefois ; sacrée Muse, va, que tu es drôle ! [1] »

1. *Corresp.*, 2e série, p. 202, 203.

D'autres fois, il analyse la situation avec cette clairvoyance tranquille qui prouve la mort de l'amour mieux que toutes les colères.

« Enfin, pauvre chère amie, veux-tu que je t'ouvre le fond de ma pensée, ou plutôt que j'ouvre le fond de ton cœur ? Je crois que ton amour chancelle. Les mécontentements, les souffrances que je te donne n'ont point d'autre cause, car tel je suis, tel j'ai été toujours ! Mais maintenant, tu *m'aperçois* mieux, et tu me juges raisonnablement, peut-être [1]. »

« Ah ! sais-tu que je ne t'ai jamais dit le quart des choses que tu m'écris, moi qui suis si dur, à ce que tu prétends, et qui n'ai pas « l'ombre d'une apparence de tendresse pour toi ? » Cela te navre *profondément*, et moi aussi, et plus que je ne dis et ne dirai jamais. Mais quand on écrit de pareilles choses, de deux choses l'une : ou on les pense, ou on ne les pense pas ; si on ne les pense pas, c'est atroce, et si on ne fait qu'exprimer littérale-

1. *Corresp.*, 2e série, p. 374.

ment sa conviction, ne vaudrait-il pas mieux fermer sa porte aux gens tout net? Tu te plains tant de ma *personnalité maladive* et de mon manque de dévouement que je finis par trouver cela d'un grotesque amer ; mon égoïsme redouble à force de me l'étaler sans cesse sous les yeux. Qu'est-ce que cela veut dire, égoïsme? Je voudrais bien savoir si tu ne l'es pas non plus, toi, (égoïste) et d'une belle manière encore ! Au moins mon égoïsme à moi n'est même pas *intelligent*, de sorte que je suis non seulement un monstre, mais un imbécile ! Charmants propos d'amour ! [1]

. . . . . .

« Je crois que nous vieillissons, rancissons, nous aigrissons et confondons mutuellement nos vinaigres !... Tu as bafoué devant moi, le dernier soir, et bafoué comme une bourgeoise mon pauvre rêve de quinze ans en l'accusant encore une fois de *n'être pas intelligent* ! Ah ! j'en suis sûr, va ! n'as-tu donc jamais rien compris à tout ce que j'écris ?

1. *Corresp.*, 2e série, p. 284.

n'as-tu pas vu que toute l'ironie dont j'assaille le sentiment dans mes œuvres n'était qu'un cri de vaincu, à moins que ce ne soit un chant de victoire ? [2]

. . . . . .

« Je n'aime pas à ce que nos sentiments soient connus du public et qu'on me jette ainsi à la tête, dans les visites, mes passions en manière de conversation. J'ai été jusqu'à plus de vingt ans où je rougissais comme une carotte quand on me disait : « N'écrivez-vous pas ? » tu peux juger par là de ma pudeur vis-à-vis des autres sentiments. Je sens que je t'aimerais d'une façon plus ardente si personne ne savait que je t'aimasse [1]. »

Quand la brouille devenait sérieuse, des amis s'entremettaient pour rétablir la bonne harmonie. Louis Bouilhet, Maxime Ducamp jouèrent plusieurs fois ce rôle de pacificateurs.

1. *Corresp.*, 2e série, p. 385.

2. *Corresp.*, 2e série, p. 385, 386

« Je ne vous ai nullement menacée de l'amitié que Gustave me porte, — écrit Maxime Ducamp à Louise Colet, — je vous ai dit que vous aviez tort de mettre dehors celui qui seul pouvait vous rapprocher maintenant. Il n'y a dans mes paroles rien d'acerbe que la vérité. Souvenez-vous, et vous verrez que malgré tout ce que j'ai pu faire pour vous, je n'ai jamais obtenu que des reproches et votre colère [1]. »

Mais un jour vint où Flaubert n'y put décidément plus tenir. Sa dernière entrevue avec Louise Colet risqua de tourner au tragique : lui-même raconta plusieurs fois la scène à des amis.

Un soir, il était arrivé rue de Sèvres avec une demi-heure de retard. Irritée par ce qu'elle considérait comme un manque d'égards impardonnable, Louise Colet le reçut fort mal, et à peine eurent-ils pris place aux deux

1. Lettre inédite.

coins de la cheminée, elle se répandit en véhéments reproches ponctués de coups de pieds allongés dans les jambes de Flaubert. Celui-ci, à la fin, perdit patience. Une bûche brûlait dans l'âtre : « Je mesurai l'angle de cette bûche à la tempe de cette femme irascible, vraiment intolérable, racontait-il. Puis une vision passa devant mes yeux : les gendarmes, la cour d'assises... Brusquement, je me levai et je pris la porte. » Jamais dès lors, ils ne devaient se revoir.

Par tous les moyens, Louise Colet essaya de reprendre Flaubert ; mais la joie, le soulagement que celui-ci éprouvait de sa liberté reconquise étaient trop grands pour qu'il ne se dérobât pas avec énergie à toute tentative de rapprochement. Quand ses affaires l'obligeaient à venir à Paris, on prétend qu'il ne circulait qu'en fiacre fermé pour éviter les assauts de la Muse embusquée au coin des rues. « Prenez garde à cette femme, — di-

sait-il, à Sainte-Beuve en rééditant le mot de Danton à propos de Marat, — elle est *insociable*. »

Du reste, nulle amertume chez Flaubert. Il débarrasse son souvenir, aussi bien que sa vie, de cette femme à qui il n'a pas dû un jour de bonheur véritable. C'est tout au plus si, dans le reste de sa correspondance, il est encore une ou deux fois question d'elle. En 1859, il écrit à Ernest Feydeau :

« Veux-tu te distraire ? Fais-moi (ou plutôt fais-toi) le plaisir d'acheter *Lui*, roman contemporain par Mme Louise Colet. Tu y reconnaîtras ton ami arrangé d'une belle façon. Mais, pour comprendre entièrement l'histoire et surtout l'auteur, procure-toi d'abord : 1° *La Servante*, poème où le gars Musset est aussi éreinté qu'il est exalté dans *Lui*, et 2° *Une histoire de soldat*, roman dont je suis le principal personnage. Tu n'imagines pas ce que c'est comme canaillerie[1]. »

1. *Corresp.*, 3e série, p. 163, 164.

Mme Colet n'imita pas cette sobriété. En 1869, ayant réussi à se faufiler parmi les journalistes et les gens de lettres invités à l'inauguration du Canal de Suez, elle raconta avec une verbeuse emphase comment le spectre de l'amant d'autrefois vint troubler le repos de ses nuits. Sous les invectives de la femme qui se dit injustement abandonnée, éclate, dans cette diatribe, la haine envieuse de la femme de lettres sans talent envers un écrivain désormais entré dans la gloire :

« Je fus pendant plusieurs heures la proie d'une hallucination étrange et indéfinissable. L'image morte d'un être aimé de mon aveugle jeunesse, ensevelie dans mon cœur depuis plus de vingt ans, s'y ranima tout à coup, dominatrice et brutale. Sa stature de géant se penchait vers moi comme pour me ressaisir, et d'une voix douce, mais froide, ainsi que l'air qui sort d'une sépulture fermée durant des siècles, le spectre me disait :

« Prends garde ! tu n'as plus la force de marcher aujourd'hui à travers le calvaire que jadis je t'ai fait parcourir. Tu pourrais bien y laisser ton corps comme tu y laissas ton cœur en lambeaux dans tes efforts désespérés pour atteindre le mien, dur métal battu et comprimé entre la double enclume de la science et de la débauche.

« Ma voix, étouffée par la souffrance, lui répondait :

« Que me veux-tu ? Que m'importe ce qu'est ton cœur ? Tu n'as plus d'empire sur moi ; ton fantôme s'est englouti dans le néant des choses révolues. »

« Mais, opaque et lourd comme une masse animale, la larve obstinée s'asseyait sur ma poitrine brûlante. La lucarne ronde, à laquelle scintillaient deux grandes étoiles, figurait sa tête aux yeux effarés.

« Je fermai les yeux pour ne pas la voir ; car depuis longtemps j'ai maudit ce spectre malsain dont l'apparition a toujours abattu ma force vitale et paralysé mes élans généreux. Mais, ne le voyant plus, je le sentis encore,

importun et rude. N'était-ce pas sa bouche souillée qui imposait ses morsures à mon corps alangui ? »

Et, quittant pour un instant le ton noble, la femme offensée explique au lecteur que ce qu'elle prenait, dans son sommeil fiévreux, pour les morsures d'un vampire était, en réalité des piqûres de punaises. Après cette parenthèse, elle reprend ses imprécations :

« Voilà vingt ans que cet élu de l'amour a brisé et souillé de ses mains grossières le piédestal éblouissant abrité dans un temple ignoré... Lui-même a violé le mystère de la passion sainte, les pudiques délicatesses de l'intelligence, le respect des choses éternellement respectées : de l'amour, du génie, de la sincérité.

« Comment toi qui gardes à travers le temps toute ta jeunesse et ta vigueur d'esprit, craindrais-tu l'apparition de ce spectre ? Il n'a pu entamer ton âme, restée intacte comme un

bloc de Paros immaniable, attendant son Phidias idéal, et refusant de tressaillir sous le souffle écœurant d'un Pygmalion vulgaire. La mort morale dont il t'enveloppe ne t'a pas atteinte. La vie circule en toi et le défie, la mort est en lui et le terrasse à travers ses agitations mondaines. Les sympathies qu'il inspire aux journaux putrides n'auront pas d'écho dans l'avenir ; il le sent, il s'en effare ; victime, tu as reçu tous les outrages ; bourreau, on lui décerne toutes les glorifications ; mais l'heure de la réparation est certaine ; il n'échappera pas au châtiment.

« Gravis sans fléchir ce secret calvaire, près de ce larron polluant les voluptés ineffables qu'il t'a dérobées. Du récit attendri de tes longs supplices, la réprobation du malheur sortira. Il triomphe à l'abri de sa triple armure d'emphase, de cynisme et de dureté. Mais une larme est parfois plus acérée qu'un glaive. Émeus ! Tu vaincras [1] ! »

1. Louise Colet. *Les pays lumineux*, p. 204 et suiv. (Dentu, 1879).

Décidément, pas plus au point de vue du détachement de soi-même qu'au point de vue du style, Louise Colet n'avait su mettre à profit les leçons si libéralement données par Flaubert.

CHAPITRE IX

Il est souvent fort difficile, à propos de Mme Louise Colet, de faire avec équité leur part soit à l'histoire, soit au roman. Cette femme, inlassablement, mettait du roman dans sa vie ; puis, non moins inlassablement, elle mettait sa vie dans ses romans ; de tout cela résulte un mélange où le biographe a grand'peine à se reconnaître, et où Mme Colet, sans doute, devait se perdre la première.

Dans ses relations avec Alfred de Musset, nous rencontrons pas mal de ces obscurités et de ces points d'interrogation. Le poète et la Muse (une Muse qui ne ressemblait guère à celle des *Nuits*) firent connaissance en 1852, le jour où Musset fut reçu de l'Académie.

Louise Colet, à ce que Mme Martellet raconte, fit prier Musset de la recevoir, et lui demanda de bien vouloir lire, à la séance suivante, les vers qu'elle avait faits sur l'*Orphelinat du Petit Bourg*.

Est-ce le charme des yeux bleus et des boucles blondes qui opéra cette fois encore, comme tant d'autres fois, ou bien Musset n'osa-t-il pas se dérober à la requête d'une femme ? Quoi qu'il en soit, il lut les vers, qui furent couronnés par les Quarante.

Ce service méritait récompense. Mme Colet se fit toute charmante pour le poète, l'attira chez elle, et bientôt s'établirent des relations assez suivies, parfaitement innocentes, à en croire la première strophe de la petite pièce que Louise Colet consacra à Musset au lendemain de sa mort.

Du sein des choses éternelles,
Heureux, tu dois te rappeler
Nos chastes heures fraternelles
En voyant ces larmes couler.

On se divertissait — jeux de poètes — à faire des vers ensemble :

Un autre jour c'était des joûtes d'ironie,
La Muse nous soufflait en burlesque harmonie
Ses triolets moqueurs, ses rondeaux familiers ;
Courant sus à l'idée et pourchassant la rime,
Nous luttions de prestesse en cette vive escrime ;
Ah! les bons passe-temps que ces jeux d'écoliers! [1]

D'après les souvenirs d'une visite au poète des *Nuits*, que publia, dans la *Revue de France* [2] M. Eugène Asse, nous pouvons nous représenter le Musset de cette époque :

« Ce n'était plus cette image presque d'adolescent, sorte de Chérubin de la Muse, que David d'Angers nous a conservée dans son admirable médaillon ; mais combien ce beau visage grave, résolu, presque énergi-

1. *La Presse*, 10 mai 1857.

2. 1er mars 1881.

que, était différent de ce portrait de Landelle où l'œil atone est sans lumière, où la vie semble épuisée ! Une chevelure encore abondante, mais à laquelle de nombreux fils d'argent donnaient cette couleur incertaine qui n'est pas sans harmonie, couronnait un visage un peu froid et triste au repos, mais que l'esprit, la grâce animaient bien vite, tout en lui laissant une pâleur bistrée où se trahissait le mal dont il était atteint. »

Musset était alors en plein dans ces tristes années où il assistait à sa propre déchéance, le sourire aux lèvres et l'angoisse dans le cœur. Il essayait d'étourdir sa misère par la vie de salons, la galanterie, ou, comme nous dirions aujourd'hui, le flirt. Les bouquets rimés étaient envoyés de-ci, de-là, à toutes sortes de jolies femmes. Belle comme elle l'était encore, Louise Colet devait avoir sa part de cette menue monnaie du génie que le poète déchu laissait dédaigneusement glis-

ser entre ses doigts. Sans doute reçut-elle des vers d'Alfred de Musset, mais à part deux ou trois strophes assez insignifiantes, ils ne nous ont pas été conservés.

En revanche, nous avons une pièce comique, la *Satire contre l'Académie*, que Musset, en un jour de verve, s'amusa à rimer chez elle. Ces vers, ignorés en dehors du cercle des érudits, furent publiés en juin 1857 dans la *Revue Anecdotique* et reproduits par l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*. Bien que quelques-uns les aient attribués à la Muse, on ne peut douter, d'après leur tour et leur allure, qu'ils ne soient de la main qui signa *Le mie Prigioni* et les *Stances à Charles Nodier*. C'est bien le Musset gamin, à la démarche abandonnée, mais au geste précis, qui griffonnait sur les murs de l'Hôtel des Haricots les strophes que savaient par cœur tous les jeunes gens de la génération précédant la nôtre.

Voici, à titre de curiosité, quelques-uns de ces vers. Mme Colet les vendit pour 160 francs, en un jour de gêne, comme elle vendait les chapeaux de sa bibliothèque vitrée, et le baron Platel, leur acquéreur, les céda à son ami Lorédan Larcey, le conservateur de la Bibliothèque de l'Arsenal.

Hier s'ouvrit avec bienséance
La séance
Qui fit l'auteur du *Chandelier*
Chancelier.

Debout, ruisselait comme un fleuve
Sainte-Beuve ;
Dans un angle, le beau Mignet
Se peignait.

On entendait, voix de crécelle,
Docte et grêle,
Comme un vieux coq dans un jardin,
Girardin.

Baour, sourd de ses vers qu'il beugle
En aveugle,
Allait chantant d'un ton sciant
Ossian.

Viennet disait d'un air affable
Une fable ;
On le trouvait bête, et Tissot
Semblait sot.

Cousin cherchait d'un air tragique
Sa logique,
Et tonnait, dévot éloquent,
Contre Kant.

Mais soudain en trembla d'emblée
L'assemblée.
De par Bacchus ! c'était Musset
Qui disait :

Nous montrant à la fois Jocrisse
Et Narcisse,
Parleras-tu chaque jeudi,
Salvandy ?

Ajoutant à la platitude
L'attitude,
Tomberas-tu de mal en pis,
Cher Empis ?

Ne feras-tu donc rien qui vaille,
O Noailles ?
Depuis que j'ai lu Maintenon
Je dis non.

Tu te crois donc, gendre de Dosne,
Long d'une aune ?
D'un homme tu n'es pas le tiers,
Petit Thiers !

Pédant entre tous les Quarante,
O Barante,
J'ai ton froid récit bourguignon
En guignon.

Pasquier, chez Madame de Boigne,
Qui te soigne,
Console-toi près d'un bon feu
D'être feu.

Guizot, d'une autre dynastie
Piètre hostie,
Flattant Berryer, tu prends pour saint
Henri Cinq.

Scribe, vrai scribe,
Par douzaines,
Fais des Chaînes,
Bâcle des Bertrand et Raton,
Marmiton !

Chaque jour leur chantant matines,
Lamartine
Rappelle à ses chers souscripteurs
Ses malheurs.

Etc. etc. etc...

Tous les académiciens avaient leur paquet. Musset ne prit pas même la peine de signer le feuillet où il avait crayonné cette fantaisie, que Mme Colet recopia de sa main ; de là l'erreur qui fit attribuer à celle-ci des vers que

dans ses meilleures heures, elle eût été bien incapable d'écrire.

Dans son roman *Lui*, Mme Colet a raconté complaisamment, et à sa manière, l'épisode de cette liaison avec Alfred de Musset.

Exaspérée du peu d'empressement mis par Flaubert à répondre à ses constants appels, elle s'écrie :

« Est-ce que l'amour peut être tranquille, résigné, exempt de désir ? Impétueux seulement dans certains jours de l'année, et relégué le reste du temps dans une case du cerveau ? O pauvre Albert (Musset), dans ta folie apparente, c'est toi qui aimais, toi qui étais l'inspiré de la vie ! L'autre, là-bas, loin de moi, dans son orgueil laborieux et l'analyse éternelle de lui-même, il n'aimait point ; l'amour n'était pour lui qu'une dissertation, une lettre morte [1] ! »

1. *Lui*, roman contemporain par Mme Louise Colet (Michel Lévy, 1884).

« Léonce (Flaubert) m'avait promis d'arriver au printemps, continue-t-elle, et voilà, m'écrivait-il, que la première partie de son grand livre à finir l'enchaînerait encore durant un mois dans la solitude. Que m'importait cet homme (Musset), que je ne pouvais aimer ? Ce n'était pas lui que j'attendais, c'était la jeunesse, la beauté, la force ! Albert, maladif et frêle, reste brisé et flétri de l'amour, m'intéressait comme un frère... Il venait chaque jour passer une heure ou deux avec moi. Nous faisions des lectures, il me donnait des conseils de style pour mes traductions, m'apprenait à faire des vers... »

On sortait beaucoup ensemble, on allait au théâtre, dans les musées, au Bois. Une visite au Jardin des Plantes fut un jour, si l'on s'en rapporte au récit de Mme Colet, l'occasion d'une scène du plus savoureux romantisme. Après avoir donné à manger aux ours, vu les singes, les rennes et les éléphants, les promeneurs arrivèrent devant la cage d'un

superbe lion. Le fauve, se jugeant offensé par un geste de Mme Colet qui le lutinait à travers les barreaux, répondit à ces agaceries par un rugissement formidable.

« Malheureuse, me dit Albert avec une exaltation effrayante, vous voulez donc mourir? En parlant ainsi, il m'avait saisie dans ses bras et malgré sa faiblesse, il m'emportait en courant dans la galerie [1]. »

On voit mal la plantureuse Mme Colet emportée de la sorte par le frêle poète qui avait d'ailleurs le sens du ridicule, et se fût sans doute gardé de se mettre en aussi comique posture. A en croire Mme Colet, la scène se renouvela un soir au Bois de Boulogne, et Musset, en proie à un accès d'exaltation, soulevant dans ses bras sa grosse amie, traversa en courant les pelouses. Ne prenons pas ces

1. *Lui*, p. 51.

récits au pied de la lettre, et comme disait Flaubert, mettons cela sur le compte du lyrisme...

Quant à Musset, il consacra quelques vers au souvenir de la scène du Jardin des Plantes :

Antilope aux yeux noirs, dis, quelle est mon amante ?
. . . . . .
O lion, tu le sais, toi, mon noble enchaîné,
Toi qui m'as vu pâlir lorsque sa main charmante
Se baissa doucement sur ton front incliné...

Musset, dont les caprices ne duraient jamais très longtemps, se lassa vite du petit roman qu'il avait ébauché avec Louise Colet. On raconte qu'il redoutait fort les scènes violentes qu'elle ne lui épargnait pas plus qu'à d'autres ; et, ne sachant comment se soustraire aux fureurs de la Muse, il finit par remettre à son concierge un portrait que celle-ci lui avait donné, avec l'ordre de ne jamais

laisser l'original pénétrer chez lui. Mme Colet cependant, se gardant bien de s'adresser au concierge, montait tout droit, et à en croire Mme Martellet, un jour il fallut presque lui arracher des mains le poète qu'elle avait poussé dans un coin de la chambre, et qu'elle mettait en demeure, avec la dernière violence, de s'expliquer sur la disparition du portrait détenu par le concierge.

Elle devait cependant avoir pardonné à Musset, car, pendant la dernière maladie du poète, elle insista pour aller le soigner; mais celui-ci déclina obstinément ses offres. On comprend qu'il préférât avoir à son chevet, à défaut de l'exquise et pacifiante sœur Marceline, une des religieuses qui le soignèrent avec dévouement jusqu'à la fin. Ce n'est pas de Mme Colet qu'il aurait écrit à sa marraine :

« Ah! que les sœurs Marceline sont rares! Combien il y a peu, peu d'êtres en ce monde

qui sachent faire plus, quand vous souffrez, que vous donner un verre de tisane ! Combien il y en a peu qui sachent en même temps guérir et consoler ! Quand ma sœur Marceline venait à mon lit, sa petite tasse à la main, et qu'elle disait de sa petite voix d'enfant de chœur : « Quel terrible nœud vous vous faites là ! » (Elle voulait dire que je fronçais le sourcil) pauvre chère âme ! elle aurait déridé Leopardi lui-même[1] ! »

Louise Colet ne put se résoudre à laisser la dépouille du poète s'en aller au cimetière sans l'accompagner de quelques-unes de ces strophes hâtivement bâclées dont elle était si prodigue :

Indifférentes et muettes
A ton âme qui vibre en moi,
Si les voix des autres poètes
N'ont ni chants ni sanglots pour toi,

1. Cité par Arvède Barine dans sa *Biographie d'Alfred de Musset*, p. 173-174. (Hachette, 1893.)

J'élèverai ma voix obscure
Dont ton cœur a gardé l'écho,
Parmi les voix de la nature
Qui s'éveillent sur un tombeau... [1].

Et encore en cet instant solennel où plus que jamais la discrétion s'imposerait, se targue-t-elle de succès peut-être imaginaires, et dans tous les cas de bien mauvais aloi :

Tu croyais au retour des riantes années
Et qu'un rêve du cœur mène nos destinées;
Tu voulus m'entraîner à tes pas hasardeux :
Un autre avait l'amour; il ne peut être à deux [2].

Il semble pourtant que Louise Colet fournit à Victor Cousin, à Vigny, à Musset, à Flaubert, de solides raisons de penser le contraire. Mais autre est l'attitude que l'on a dans la vie, autre celle que l'on se donne dans ses vers, surtout quand on est une Muse de l'époque romantique.

1. *La Presse*, 10 mai 1857.
2. *La Presse*, 10 mai 1857.

Dans la seconde partie du Poème de la Femme, intitulée *la Servante*, Louise Colet avait fait un triste portrait du poète. Elle le montrait se livrant aux plus basses orgies, frappant ses maîtresses, à la fois violent et faible, au total parfaitement ignoble. Puis, faisant par moments trêve à l'insulte pour se livrer à une indignation vertueuse, elle s'écrie dans ce style qui lui valut des admirateurs :

Que d'âmes en ce temps dans ses bras sont tombées ! [1]

Après qu'elle se fut apaisée, par une raison qui nous échappe, elle parlait de Musset avec une dédaigneuse désinvolture. « Je l'aurais adoré comme un dieu, disait-elle, si ses rimes avaient été plus riches. » Et elle ajoutait avec gravité : « Si je l'avais connu jeune homme, j'en eusse fait le plus grand

1. *La Servante*, p. 51.

poète de langue française. J'aurais protégé son génie contre les orages de la vie, comme on couvre avec la main une bougie allumée quand on la transporte d'une chambre à une autre... »

CHAPITRE X

Le temps passait, mais Louise Colet ne désarmait pas. Il fallait toujours à son talent des couronnes, des louanges à sa beauté. Son salon, moins couru que pendant ses années d'éclat, n'était cependant point encore déserté. Elle n'épargnait rien pour y attirer des hommes qui, souvent, faisaient une apparition, puis disparaissaient pour ne plus revenir.

Mme Colet, qui depuis longtemps vivait séparée de son mari (le ménage n'était resté uni que très peu de temps), était veuve à la date où nous sommes. Elle recevait beaucoup. Les vendredis soir en particulier étaient

jours d'Académie ; et les réunions du salon de la rue de Sèvres, quoique moins brillantes que dix ans auparavant, avaient pourtant encore de l'éclat. Les défections qui se produisaient dans les rangs des anciens habitués étaient compensées par l'apparition de nouveaux venus. Lanfrey, à cette époque, venait souvent rue de Sèvres. Leconte de Lille s'y montrait aussi, de même que Baudelaire ; mais ce dernier, mis en fuite par Alfred de Vigny, qu'il détestait, ne devint pas un intime.

Vigny, toujours très assidu, ne causait guère, à ce que rapporte *Ignotus* ; il racontait rarement, mais de façon à faire regretter qu'il ne racontât pas davantage. Préault et Babinet l'appelaient « la momie aux longs cheveux d'ardoise ».

Cousin, lui, dont les relations avec Louise Colet se refroidissaient de plus sans avoir cessé tout à fait, ne tenant guère à une so-

ciété nombreuse, venait surtout le dimanche. « Quand quelqu'un entrait, il se levait, serrait la main de la dame, ne saluait pas le nouveau venu, et s'en allait solennellement, les mains croisées sur le creux de l'estomac, comme s'il eût porté une bannière invisible [1]. »

A force de démarches, de peines, d'intrigues, et il faut le reconnaître, à force aussi de persévérance courageuse, Mme Colet parvenait à faire face aux besoins de son ménage et aux frais de ses réceptions. Sa pension, qui avait été portée à 4.000 francs, et ses travaux de plume y suffisaient avec peine, mais y suffisaient cependant : car malgré tout ce qu'il y a de défavorable à dire de cette femme aux amours faciles, il faut lui rendre cette justice qu'elle ne fut jamais vénale. Sans trêve ni repos, elle continuait à bâcler des nouvelles, des articles, qui mettaient quelquefois un

1. *Le Figaro*, 14 septembre 1882.

peu d'or dans sa bourse, mais plus souvent encore lui restaient pour compte. Dans une visite qu'elle fit plus tard à Manzoni, lors de son premier voyage en Italie, elle raconte ses difficultés et ses déboires de femme de lettres. Ce récit, que pourraient signer de nos jours maintes femmes fourvoyées dans la plus malaisée des carrières, prouverait une fois de plus, s'il en était besoin, que rien n'est nouveau sous le soleil :

« Les journaux recrutant leurs nombreux abonnés dans une foule illettrée, explique-t-elle au poète, ils sont forcés de la divertir, sous peine de la voir s'écarter de leurs bureaux. Les jeux violents que le peuple de Rome exigeait autrefois de ses maîtres, le peuple de Paris les exige aujourd'hui du roman-feuilleton. En 1835, lorsque j'arrivai bien jeune à Paris, cette triste situation des lettres commençait ; depuis lors elle n'a fait qu'empirer.

« Je me jetai d'abord dans la mêlée avec toute l'ardeur de la première jeunesse ; il y avait encore à cette époque des directeurs de journaux intelligents et polis, qui prenaient la peine de lire les manuscrits qu'on leur apportait. M. Emile de Girardin m'accueillit avec bienveillance à la Presse et y publia mon premier roman. Mais à mesure que je redoublai d'efforts et de soins pour mieux faire, je m'aperçus que les éloges accordés à mes premiers vers étaient refusés à des œuvres moins imparfaites ; l'indifférence et le silence des critiques frappaient ces œuvres de mort. L'intérêt de la foule n'était plus à la poésie, il ne s'éveillait que pour la politique, l'industrie, les questions financières, et quelques romans dramatiques et émouvants qui encore doivent céder le pas aux causes célèbres et aux scandales publics [1]. »

Les vers, même couronnés par l'Académie, étant d'un placement de plus en plus malaisé,

1. *L'Italie des Italiens*, vol., I. p. 113.

et les articles de mode ne suffisant pas à la faire vivre, Mme Colet essaya de la littérature d'éducation. Une série de petits récits, *Les Enfances célèbres*, fut rééditée, et eut même les honneurs d'une traduction en espagnol.

Ces historiettes écrites du ton précieux et pédant de la littérature enfantine de l'époque mettent en scène de jeunes héros, Du Guesclin, Agrippa d'Aubigné, Turenne, qui se comportent comme de petits vieux, remouchent parents et précepteurs, et font regretter au lecteur de ne pouvoir les ressusciter pour leur administrer le fouet. C'est ainsi qu'on nous montre le petit Agrippa d'Aubigné, âgé de dix ans, sur le point d'être jeté au bûcher comme huguenot, et dansant la gaillarde devant les flammes pétillantes : heureux entrechats qui lui valurent la vie sauve, à lui et à ses compagnons.

Ailleurs, le petit Turenne reprend vertement sa mère à propos d'une leçon d'histoire :

« Le grand, l'héroïque, tiennent de la fable pour ceux qui n'en ont pas l'instinct en soi, répliqua l'enfant. Pour moi, je crois à la vie d'Alexandre. »

Mme Colet ne donnait pas toutes ses heures à cette littérature mièvre et innocente. Il lui restait du temps pour des pamphlets, des portraits de contemporains. Plusieurs sont barbouillés de fiel. Je renvoie le lecteur qui en serait curieux à un ouvrage où on en trouve à profusion, *Les Dévotes du grand monde*.

Ces extraits, et ceux que l'on a pu lire jusqu'ici d'autres œuvres de Mme Colet, suffisent, sans doute, à expliquer le mutisme obstiné de la critique sérieuse, et en particulier de Sainte-Beuve, à l'égard de cette littérature. Mais ce silence offensait l'auteur, qui n'en pouvait pas prendre son parti. A une lettre où elle se plaignait avec amertume à Sainte-Beuve de ce qu'il persistait à ne pas lui faire,

dans les *Lundis*, la place à laquelle elle croyait avoir droit, elle reçut, datée du 4 juin 1853, la réponse suivante :

« Madame,

« Je ne m'explique pas bien la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire. Il semble, en vérité, que j'aie quelque tort envers vous et envers votre talent. Je ne crois pas qu'il y ait eu quelque décret qui m'oblige à parler au public de vos poèmes : et j'ai le droit de trouver vos exigences, madame, des plus étranges. Quoi ! il faut que, sous peine de paraître vous manquer, j'explique au public en quoi je vous admire et en quoi je cesse de vous admirer, là où je vous trouve de la force et de la puissance, là où je souffre de ne pas rencontrer la délicatesse et la pudeur qui sied dans l'expression des sentiments ! Si comme femme du monde et de la société, vous me demandez des compliments et des louanges, je suis tout prêt à vous en donner, certain, d'ailleurs, que votre talent en mérite toujours

en quelques parties ; si, comme femme de lettres, vous me mettez, comme cette fois, le couteau sous la gorge, pour me forcer à dire tout haut ce que je pense, je me révolte, — ou plutôt je demande grâce, — et je vous supplie, madame, de me permettre de rester poli, respectueux et plein d'hommages pour le talent et la personne en général, sans que j'aie à entrer dans les explications du critique[1]. »

Mais Mme Colet ne se tint pas pour battue. A une nouvelle lettre de récriminations violentes, et même, semble-t-il, de menaces, Sainte-Beuve réplique en ces termes :

« Madame,

« Vous penserez de moi tout ce qu'il vous plaira de penser, et qui plus est, vous direz et imprimerez tout ce qu'il vous plaira de dire et d'imprimer. Je n'ai qu'une remarque

1. Sainte-Beuve. *Correspondance.*

à vous soumettre. Depuis le premier jour, il y a déjà bien longtemps, où j'ai eu l'honneur de vous rencontrer, chez le Dr Alibert, et où vous m'avez demandé une préface, jusqu'à la dernière fois que j'ai eu l'honneur de vous rencontrer et où vous m'avez demandé un article, ces questions d'articles et de critique littéraire ont toujours été les premières entre nous. Je ne vous demande qu'une seule chose, de vous admirer en silence sans être obligé d'expliquer au public où je cesse de vous admirer. Cette demande est modeste, madame, et je ne puis croire que vous insistiez pour m'en faire départir. Ce serait d'ailleurs inutilement, car je suis sans loisir, et déterminé à choisir moi-même mes sujets d'étude...

« Je vous supplie encore une fois, madame, de m'accorder la paix que je n'ai jamais violée à votre égard, et de me permettre d'être un critique silencieux et un admirateur de société pour vos œuvres [1]. »

1. *Lettre inédite.*

Chose surprenante, après réception de lettres pareilles, Mme Colet, dont la longanimité n'était pourtant pas la vertu essentielle, ne se brouilla pas complètement avec Sainte-Beuve. Bien des années plus tard, en 1865, on trouve celui-ci occupé à sauver la pension de la véhémente Muse, que ses diatribes contre l'Empire risquaient de faire supprimer. Camille Doucet ayant prévenu Sainte-Beuve de ce qui se préparait, le critique en toucha un mot à la princesse Mathilde, qui promit de s'interposer. En ce faisant, il n'eut pas l'heur de plaire à Mme Colet, qui voulait bien garder la pension, mais non devoir de remerciements à personne. Sainte-Beuve lui écrit à ce propos :

« Chère Madame,

« Excusez-moi, mais vous me semblez chercher des raisons bien longues à une chose bien simple. J'ai un jour, par hasard, parlé

en tête à tête à la Princesse de mon ennui à votre sujet et de mon embarras vis-à-vis du maréchal. Elle venait précisément de lire un de vos livres dans un court voyage qu'elle avait fait. Elle y avait trouvé de la vérité et du talent. Elle me dit tout naturellement : « Eh bien, ce que vous vouliez demander au maréchal, je le ferai, mais ne me nommez pas. » Je fis alors ce que vous auriez approuvé ; je n'acceptai pas sous cette forme et j'éludai. Le lendemain la Princesse m'écrivait un mot dans lequel elle réitérait son offre, sans condition aucune et en me laissant libre. J'ai accepté alors en m'empressant de vous écrire. Puisque cela ne paraît pas vous agréer, je remercierai la Princesse en mon nom, mais vous me permettrez de vous dire que vous compliquez à plaisir un mouvement qui de la part de la Princesse a été des plus simples, des meilleurs. Mais chacun sent à sa manière et a ses délicatesses...

« Agréez mes excuses et mille respects.

« SAINTE-BEUVE[1]. »

1. *Lettre inédite.*

Après la mort de Sainte-Beuve, Mme Colet publia une relation détaillée de ses démêlés avec lui. Le morceau, qui ne manque ni de piquant, ni d'une certaine verve pittoresque, vaut la peine d'être cité, comme un des meilleurs, en même temps que des plus venimeux, d'une plume assez experte dans l'art de l'invective :

Comment le grand critique, qui m'a prodigué l'éloge dans bien des pages manuscrites, ne m'a-t-il jamais nommée dans ses articles littéraires, et ne m'a-t-il point comprise dans ses études de femmes auteurs contemporaines où je crois, sans trop d'orgueil, qu'il eût pu me faire figurer ? *That is the question.*

Il n'appartient peut-être qu'à une femme de tirer une moralité à la fois délicate et sérieuse de cette blessure d'un cœur passionné et incessamment froissé. M. Sainte-Beuve aimait à plaire... mais il voulait plaire complètement, et émouvoir au delà de l'imagination celles que sa prose et ses vers avaient

charmées. Sa laideur physique était un obstacle insurmontable à toutes ces belles amours rêvées et poursuivies sans trêve.

Tandis que M. Sainte-Beuve voyait grandir sa renommée, dès lors attristée par des déceptions intimes, ma sauvage adolescence se cachait encore dans un vieux château provençal voisin de la ville d'Arles.

Ce fut chez le baron Alibert, ancien médecin de Louis XVIII, que je rencontrai, en 1837, M. Sainte-Beuve. Je fus ravie de son esprit étincelant... mais surprise jusqu'à la stupéfaction par l'enveloppe disgracieuse qui contenait tant d'exquises subtilités et de flammes intellectuelles. Je ne sais si cette répulsion involontaire et soudaine se traduisit dans mon regard ; il n'en laissa rien paraître et me témoigna une courtoisie de plus en plus empressée... « Je suis sûre, dis-je un jour, que pour être beau, il donnerait la moitié de sa célébrité. » Ce propos lui fut répété, et dès lors il prit envers moi une résolution immuable. Il ne m'accorda jamais un de ces suffrages publics.....

. . . . . .

Aigri, ulcéré par ses souffrances de cœur, continue Mme Colet, Sainte-Beuve devint agressif. Peu à peu il passa au camp de l'Empire, il en arriva à publier ce feuilleton célèbre où il louait outre mesure le talent d'artiste d'une princesse qui le fit entrer au Sénat...

« Désespéré d'avoir manqué le bonheur, ce rêveur aux passions fougueuses s'abandonna éperdument à ce que Fourrier appelle *la papillonne*. La rage du cœur le poussa à la rage des sens. Il se jeta dans les amours vénales de ces pauvres créatures qui, affolées de misère, en arrivent à vaincre toutes les répulsions de la chair. Il mit dans cette poursuite ardente toutes ses recherches et pour ainsi dire toutes ses mièvreries d'esprit. Il espérait toujours trouver une perle cachée dans ces Manons de carrefour sur lesquelles la moindre perspective de luxe produit un éblouissement semblable à ce nuage mythologique qui dérobait aux nymphes émerveillées les formes d'un ravisseur monstrueux. Elles mettaient tout ce qu'elles avaient d'esprit, de sentiment,

d'apparence de tendresse, à enlacer « ce bon petit vieux », comme elles l'appelaient entre elles... [1] »

« Le grand grief de Mme Colet contre M. Sainte-Beuve, répliqua M. Troubat dans l'*Événement*, celui dont elle se plaint amèrement, et qui domine tout dans ses articles, est qu'il n'a jamais rien écrit sur elle. Mme Colet se trompe, car voici une ligne que je transcris sur un numéro de la *Revue Française*, à propos des vers de Mme Desbordes-Valmore qui y sont insérés : « Je donnerais pour cette seule pièce tout le bagage poétique de Mme Colet. » Le grand critique avait en littérature un faible, qu'il avoue lui-même : il aimait surtout ce qui est agréable. Peut-on lui savoir mauvais gré d'avoir mieux aimé la Muse que la cornemuse ? [2] »

« En me donnant cet innocent coup de griffe en 1856, dit encore Mme Colet, M. Sainte-Beuve

1. *Les Dévotes du grand monde*, p. 115 et suiv.

2. Cité par Mme Colet elle-même dans les *Dévotes du grand monde*, p. 148, 149.

cédait plutôt au zèle de son bonapartisme qu'à une conviction littéraire... »

On se demande ce que vient faire là le bonapartisme. Mais laissons Mme Colet continuer son plaidoyer *pro domo* :

« Lorsque ma satire *Paris-Matière* parut en brochure, je l'envoyai à Sainte-Beuve, qui, après l'avoir lue, m'écrivit le billet suivant :

Cher Poète,

Laissez-moi vous appeler tout simplement ainsi. Savez-vous bien que c'est là une fière satire ? Le portrait d'Aurélien est magnifique. Que de vers virilement frappés, à la Juvénal ! Et le Théobald ! Puis de la grâce dans le portrait de l'abbé, de la femme...

Admiration et hommage,

SAINTE-BEUVE.

A chaque publication de quelque importance (ou même insignifiante) que je fis de

1838 à 1868, date du billet qu'on vient de lire, M. Sainte-Beuve n'a pas cessé de m'adresser des lettres d'approbation détaillées et motivées. A ce point qu'à propos de quatre ou cinq strophes..... il m'écrivit que ces quelques vers, qu'il savait par cœur, étaient dignes de figurer dans l'Anthologie grecque.

En 1859, quand je publiai mon roman *Lui*, je le lui adressai avant mon départ pour l'Italie. A mon retour je trouvai chez moi deux de ses cartes de visite, avec ses compliments très vifs. J'allai le voir, ayant à lui porter le souvenir de l'illustre Manzoni. Il renouvela devant témoins ses éloges. En sortant, je ne pus m'empêcher de dire à son secrétaire : « Pourquoi n'écrit-il pas dans un de ses *Lundis* tout ce qu'il vient de me dire? »

Mme Colet raconte ensuite comme quoi, en 1842, Sainte-Beuve, à l'apogée de sa réputation littéraire, fut nommé conservateur de la Bibliothèque Mazarine. Son traitement, joint aux gains de sa plume, ne constituait qu'une

médiocrité dorée insuffisante à satisfaire ses besoins de luxe. Espérant alors, dit-elle, fixer à son foyer la beauté, l'intelligence, l'amour, dont il avait en vain poursuivi le mirage dans des tentatives de liaisons libres, il songea à se marier. Reçu chez un général, il s'éprend de sa plus jeune fille : un instant elle hésita, raconte Mme Colet, mais en le regardant, son courage s'affermit, et elle refusa définitivement de devenir Mme Sainte-Beuve.

Puis vient un portrait de Sainte-Beuve vieilli :

« Cette salle fort simple des repas du soir semblait alors réunir une honnête famille bourgeoise. La tête couverte, par les jours chauds, d'un foulard dont les bouts l'éventaient, l'éminent critique, désormais sans prétention galante, avait un aspect bonhomme et paterne. Ce n'était plus le Sainte-Beuve d'autrefois, frétillant et requinqué, cambrant et sanglant sa taille, ramenant quelques rares

cheveux roux sur ses tempes, et couvrant son crâne dénudé d'une calotte d'abbé en velours noir. C'était un vieillard à la tête grave, au front méditatif, à l'œil interrogateur et perçant; la malice éclatait dans ses rides : son nez trop fort était vulgaire, sa bouche sensuelle et charnue ; il rappelait vaguement le masque de Socrate. Attiré par son abandon et sa cordialité de la veille, on revenait le lendemain... On avait compté sans ses bourrasques subites et foudroyantes... Son cou gras et ses joues pendantes se gonflaient et devenaient pourpres ; l'écume jaillissait au coin de ses lèvres ; sa parole n'était plus qu'un gloussement indistinct, ce qui a fait dire plaisamment à un journaliste que cet homme de génie avait des colères de dindon.

« S'il pensait qu'on pût mettre en doute sa réussite auprès de quelques femmes du monde, il s'acharnait à prouver leurs faiblesses et leur complet abandon à ses désirs en en donnant des détails trop invraisemblables pour être vrais. Quant à moi, sa fatuité sénile n'a jamais pu entamer mon incrédulité à l'endroit

de ces prétendues bonnes fortunes, mirages menteurs, mais non atteints, de sa jeunesse tourmentée[1]. »

Ce que Mme Colet se garde de dire, c'est qu'étant venue un soir faire visite à Sainte-Beuve à la fin d'un de ces dîners auxquels elle fait allusion (il recevait dans sa salle à manger, au dessert) elle ne put se tenir de lui faire une scène à propos de ce silence offensant dont les années ne lui enseignaient pas à prendre son parti. Pour le coup, Sainte-Beuve perdit patience ; et dans une de ces bourrasques subites auxquelles Mme Colet fait allusion et dont elle-même eut cette fois à essuyer la furie, il dit à son secrétaire, avec un geste péremptoire : « Reconduisez Mme Colet ! » Fort ennuyé de cette pénible mission, le pauvre secrétaire fit tout son possible pour atténuer le coup ; mais de telles

1. *Les Dévotes du grand monde*, p. 115 et suivantes.

blessures sont de celles qu'une femme, même quand elle s'y est exposée, surtout peut-être quand elle s'y est exposée, ne peut guère pardonner. Quand, en 1872, le récit que nous venons de lire parut dans l'*Événement*, M. Troubat, indigné à juste titre, envoya une protestation aux journaux. Sur quoi Mme Colet, qu'on ne prenait jamais de court, riposta :

« J'en appelle à tout lecteur honnête homme et à tout écrivain qui ne s'est pas avili dans les bas-fonds de la littérature, la partie critique de cette étude outrepasse-t-elle une saine et juste censure ? J'avais reçu pendant dix ans M. Troubat avec une cordialité et une confiance dont il me semblait digne. J'avais constaté tout ce qui lui manquait de savoir-vivre et de délicatesse d'esprit, mais je croyais ces lacunes comblées par un cœur vraiment bon et droit. J'oubliais qu'on ne se courbe pas impunément pendant si longtemps devant la volonté et le bon plaisir d'un maître [1]...

1. *Les Dévotes du grand monde*, p. 113, 114.

CHAPITRE XI

Il faut avouer que si Louise Colet se faisait d'elle une haute idée, elle y était encouragée par ses amis. Peu de femmes furent encensées comme elle ; et il aurait fallu une tête bien solide, et surtout une qualité d'âme bien supérieure, pour résister à tant de flatteries de la part de tout ce que le siècle, ou peu s'en faut, produisit de grands hommes. Dans ce concert de louanges, dans ce chœur d'adorations, la voix de Victor Hugo est une de celles qui montent le plus haut. L'hyperbole, il est vrai, ne lui coûta jamais grand'chose : mais dans les lettres adressées par lui à la Muse, il en fit une dépense que celle-ci fut seule, sans

doute, à ne pas trouver excessive. L'exubérant poète était-il sincère dans ses effusions ? Oui et non ; il l'était à la manière des gens de lettres, et surtout des romantiques, qui se laissent souvent entraîner par leur verve, sont conduits par la phrase, et perdent volontiers la notion exacte du rapport entre le sentiment et son expression. Le lecteur nous saura gré de mettre sous ses yeux quelques fragments de ces lettres, charmantes malgré leurs exagérations. Le poète les écrivait de Guernesey, où il était alors en exil [1].

Je vous dois deux reconnaissances : pour cette charmante lettre et pour le beau poème. Je communie avec vous sous les deux espèces ; femme et poète, vous êtes admirable. Vous demandez comment on vient à Guernesey ? Quand je lis vos vers, je suis tenté de vous répondre : à tire-d'ailes. Mais il faut

1. Tous ces fragments sont empruntées à des lettres inédites.

bien redescendre dans la prose. L'Angleterre où je vis n'est pas autre chose qu'une prose énorme, et quoi que je fasse et quoi que je rêve, elle me rappelle à la réalité.

Donc, il faudrait tout bonnement aller à Londres, de là chemin de fer jusqu'à Southampton, et paquebot jusqu'à Guernesey. Quelle fête si vous veniez un beau jour vous abattre dans notre île! Mais je ne veux pas faire de songes. Il faut toujours finir par se réveiller, et moi, j'ai beau faire, je me réveille proscrit.

Vous voilà donc à la troisième strophe de votre hymne à la femme; la paysanne, la servante, la religieuse...

... Vous avez la touche vraie, grave, forte, et en même temps douce. Osez, osez tout. C'est votre droit et votre devoir. Vous êtes muse et déesse, ne craignez pas d'aller nue. Je dis ceci pour répondre à un mot de votre lettre. Vous faites l'épopée de votre sexe. Dédaignez le monde, et rayonnez au-dessus de lui, tantôt femme, comme Vénus, tantôt étoile, comme Vénus aussi. Poète, vous n'ê-

tes pas une femme, mais la Femme. Courage, donc, et je vous remercie de votre grande et fière poésie...

Le lecteur ne sera sans doute pas fâché de se faire une idée de ce poème, *La Religieuse*, pour lequel Victor Hugo exprimait à l'auteur une si débordante admiration. Ce troisième chant de « l'épopée de son sexe » que venait de terminer Mme Colet, portait ces mots comme épigraphe :

Du Verbe de Dieu est sortie la Création.
Du Verbe de l'homme est sortie la Liberté.
Du Verbe de la Femme sortira son affranchissement.

Si, dans tout le poème, le ton n'est pas aussi déclamatoire que ces quelques lignes pourraient le faire craindre, on y chercherait en vain une pensée ou une expression qui sortent de la trivialité. Voici quelques vers qui feront juger du reste :

Dans sa chambre enfermée,
Elle est debout en face d'un miroir.
Elle s'y voit, et dans son désespoir
Elle se dit : « Je ne puis être aimée ! »
Son teint flétri, rouge et terne à la fois,
Ses dents qu'entoure un cercle noir et jaune,
Ses cheveux ras grisonnants par endroits,
Son front pensif qu'une ride sillonne,
Son cou rayé qui se penche en avant,
Sa belle main déformée et brunie,
Ses deux genoux à la peau raccornie,
D'elle voilà ce qu'a fait le couvent ![1]

Quelque temps après, le poète écrit à l'infatigable Muse, à propos d'un échec à l'Académie :

Concourez l'année prochaine... A ce moment-là, j'écrirai à quelqu'un que je ferai rougir peut-être. Ces pauvres lettrés à palmes ne se doutent pas de l'immense honneur

1. *La Religieuse* (Perrotin, éd. 1856, p. 121).

que leur fait la poésie quand elle daigne entrer chez eux. Je me figure que les honnêtes troupeaux d'Admète ne faisaient guère plus attention à Apollon, lequel était blond comme vous êtes blonde, qu'au premier bouvier venu.

. . . . . .

Cher et charmant esprit, je viens à vous, à vos ennuis, à vos déceptions, à ces petites iniquités dont vous souffrez au milieu de la grande iniquité régnante. Ne vous attristez pas, ne vous découragez pas, je vous déclare que la Muse sera couronnée...

. . . . . .

Quelle bonne et vraie pâture pour l'exil que la poésie, lui écrit-il une autre fois, et la vôtre a tous les charmes réunis : elle est femme par la tendresse et homme par la fermeté. Donc, ce pauvre misérable régime a peur de mon nom, il vous l'a fait effacer de vos vers, et vous le fera peut-être raturer de la dédicace. Je n'en aurai pas moins au fond de ma pensée cette joie de savoir que vous avez un peu pensé à moi, et que vous avez enchâssé dans le diamant et l'or de votre poésie ces

quelques lettres de fer battu : Victor Hugo. Et puis, *l'Avenir est à nous*, et il n'est pas donné à ces souffles-là d'éteindre les auréoles quand c'est vous qui les allumez...

Je reviens à cette douce idée que je vais avoir vos livres. Je les lirai comme tous vos autres vers, au bord de cet océan qui accompagne votre poésie comme une basse continue. Je vous assure qu'il faut être ce que vous êtes, par l'âme et par le cœur, par le style et par l'idée, par la rêverie et par l'enthousiasme, pour résister à ce splendide accompagnement d'écume et d'ouragan. Vous en sortez comme la Néréide, des étoiles dans les cheveux et la lyre à la main.

. . . . . .

Savez-vous ce que je viens de faire pendant toute la matinée, pendant que le vent de mer répétait pour la millième fois cette lamentation dont il assourdit l'exil ? J'ai laissé rabâcher Aquilon, et je me suis mis à relire ce charmant livre que j'ai là sur ma table et qui a pour titre : *Ce qui est dans le cœur des femmes*. J'ai retrouvé toutes sortes de perles nou-

velles dans le sable d'or de cette poésie. Si je vous avais là, de toutes ces perles qui sont à vous, je vous ferais un collier qui serait à moi. Chacun de ces doux et ravissants vers, je vous l'adresserais. Quel cœur humain que votre cœur féminin, et quelle volupté d'y regarder ! Je vous ferais deux ou trois querelles. Par exemple, je crois à la résurrection de tout, même de l'amour. Ces beaux vers des pages 77 et 78 sont trop sombres et trop durs. L'âme n'est jamais de pierre. L'amour vrai a toujours une étincelle, même sous la cendre, et cette étincelle suffit pour tout rallumer. D'ailleurs, qui peut peser les torts réciproques ? Et la croyance aux torts, ce qui suffit pour le pardon ? Voyez-vous, quand on s'est bien aimé, la porte de Lison a beau être fermée d'un verrou en dehors et d'un verrou en dedans, il vient un moment où l'on tire le verrou chacun de son côté. Ceci, pour moi, est la réalité ; je suis, en toute chose, l'ennemi du désespoir. Ce qui est certain, c'est que cette idée, digne, je crois, de votre cœur de poète et de votre cœur de femme, peut faire éclore de

doux vers dans votre pensée et un charmant baiser sur votre bouche. Malheureusement, il ne sera pas pour moi.

. . . . . .

Un de vos prodiges : vous faites l'Académie amusante. De grâce, parlez-m'en souvent, parlez-m'en beaucoup. Habillée par vous, elle est charmante. Sérieusement, concourez, faites-nous cet honneur, et l'an prochain, si je suis encore de ce monde, et, si, étant de ce monde, je suis encore de l'Académie, ne vous gênez pas pour me demander le peu que je puis. Je viens de relire votre *Colonie de Mettray*. C'est un peu moi qui l'ai fait couronner, j'en suis tout fier. Que vous dire d'ici ? Rien. L'exil, c'est un drap noir cloué sur la terre et un papier brouillard collé sur le ciel. Je ne sais si vous êtes comme moi, mais je trouve le papier gris plus triste encore que le linceul. Où est le ciel ? où est la France ? Où êtes-vous ? Je baise vos pieds.

Il est assez piquant de rechercher quelques-unes des « perles » que Victor Hugo avait

trouvées dans le « sable d'or » du recueil ayant pour titre : *Ce qu'il y a dans le cœur des femmes*. Ce sont, adressées à toutes sortes de gens, amis, cousines ou cousins, de petites pièces de circonstance, que l'on se figure difficilement, en vérité, lues par le grand proscrit « pendant que le vent de mer répétait pour la millième fois cette lamentation dont il assourdit l'exil ».

J'ai le cœur plus content, écrit encore le poète ; le soleil me sourit, et je souris au soleil. Autrefois, j'avais Paris sous ma fenêtre ; maintenant j'ai l'océan ; les deux bruits se ressemblent, et les deux grondent aussi. Les premières fleurs se montrent parmi les quelques brins d'herbe que j'appelle mon jardin. De temps en temps je vois de ma table où je vous écris un bel oiseau blanc jouer dans l'écume des vagues ou traverser l'espace et la lumière, et il me semble que c'est votre poésie qui passe... Continuez d'être la femme fière, grande, calme, indignée, courageuse.

Votre attitude au milieu de ces hontes, est l'honneur de votre sexe, et suffit pour consoler les âmes honnêtes. La rougeur viendrait au front, s'il n'y avait pas quelques femmes là, depuis vous qui pensez, jusqu'à Pauline Roland qui meurt.

. . . . . .

Un autre jour, le poète trouve cette excuse charmante à un silence prolongé, que lui reproche sa correspondante :

De grâce, ne prenez jamais mon silence pour de l'oubli. Je travaille, je songe, j'ai les yeux sur tous ces infinis qui m'attendent ; de là une sorte d'absorption dans le rêve et dans l'idéal; mais vous poète, est-ce que vous ne comprenez pas que cela n'empêche point d'aimer qui nous aime?... Vous m'avez envoyé des vers superbes. Otez-leur ce qu'ils ont de trop personnel, ils seront plus beaux encore. Ne perdez pas votre temps à maudire un homme, vous, prêtresse de l'humanité... Planez, c'est votre devoir d'aigle.

. . . . . .

. . . . . .

De la fenêtre où je vous écris, je vois les femmes de la ville qui se baignent jambes nues dans la grande mer sur ma grève. Si vous étiez ici, vous seriez peut-être là, vous baignant aussi, et trempant vos ailes blanches dans l'eau. Je fais ce rêve, et je le termine en demandant à votre ombre que je me figure la permission de baiser vos pieds nus.

...Votre fille est belle, me dites-vous. Je crois bien. Comment diable aurait-elle pu faire pour être autrement ? J'ai fait jadis ces vers :

D'un cygne il ne peut jamais
Tomber que des plumes blanches.

Voilà une révolution en Espagne. Ceci, joint au ciel bleu, m'attire. Vous pourriez bien apprendre un de ces jours que j'ai été voir de près les barricades de Madrid, car il y a des barricades à Madrid. Oui, madame, la porte de Atocha fait honte au Faubourg Saint-Antoine.

Je me rappelle cette porte de Atocha. C'était en 1812. J'étais tout enfant. La place du taureau était là tout près. On nous menait promener de ce côté-là, le dimanche, et vers quatre heures nous regardions passer, traîné par quatre mules toute sonnantes de grelots, le taureau fumant et saignant qui venait d'être tué par Ello, le grand torero. Aujourd'hui j'avoue que je voudrais voir passer sur cette place-là, ou mieux encore sur la place de la Barcolle, autre chose qu'un taureau mort. Quand donc verrons-nous traîner aux égouts le vieux cadavre du passé !

Rien ici. Il pleut. Il pleut sur la mer. A quoi bon ? Le Sahara a soif et réclame. Ceci est tout bonnement l'histoire universelle, plus vraie et plus courte que celle de M. de Bossuet.

CHAPITRE XII

Louise Colet luttait vaillamment contre l'âge. Frisant la cinquantaine, elle était encore belle, mais surtout elle était plus que jamais remuante. La littérature proprement dite l'occupait moins, à présent, que les questions politiques et sociales. A grands cris et à grands gestes, elle protestait infatigablement contre l'Empire, contre le pouvoir temporel du pape, contre la corruption du siècle, contre l'asservissement des femmes. De plus en plus, la Muse devenait virago. En parlant d'elle Barbey d'Aurevilly s'écrie :

« Vanité monstrueuse qui ne décoléra jamais ! qui se posa jusqu'à son dernier jour

sur un trépied de Pythonisse, prête à vous le jeter à la tête, pour peu que vous eussiez seulement contesté l'inspiration ou le trépied !

« Son pédantisme était échevelé, enflammé, sibyllin. Elle avait reçu dans l'esprit cette espèce de coup de tampon que donnent le ciel et la mer du Midi aux imaginations même vulgaires. La sienne l'était, comme sa beauté, qui ne manquait ni d'éclat tapageur, ni d'opulence charnue, mais qui n'avait ni distinction idéale, ni chasteté... C'était une beauté républicaine, taillée pour faire une déesse de la liberté, aux puissantes mamelles, sur les autels de Notre-Dame, dans ces jours d'orgie révolutionnaire qui pour elle auraient été des jours heureux... [1] »

« On n'a pas oublié, dit-il encore, le crachat dont un soir, en plein salon, elle étoila le visage surpris du capitaine d'Arpentigny, parce qu'il avait osé vanter devant elle George Sand... [2] »

1. *Les Bas bleus.*

2. *Ibid.*

Mme Colet avait en effet voué à George Sand une inimitié violente, qui s'étale à toutes les pages de son roman intitulé *Lui*, publié à cette époque. Le 20 janvier 1861, George Sand écrivait de Nohant à Sainte-Beuve :

« Mon ami,

« C'est un grand service que je vous demande. Il s'agit d'un conseil à me donner.

« ... J'ai fait un roman intitulé *Elle et Lui*... Vous verrez bien vite que ce livre n'a pas été écrit avec amertume, et qu'il est plein du respect du passé, respect du génie, respect de la mort.

« ... Ceci a donné lieu à deux répliques pleines de fiel, de grossièreté et d'imposture : un prétendu roman intitulé *Lui et Elle*, et un prétendu récit intitulé *Lui*, où une femme de talent et de mérite a oublié ce qu'elle se devait à elle-même pour satisfaire je ne sais quelle haine, dont il m'est impossible de deviner la cause. Je ne lui ai jamais été hostile ;

je ne lui ai jamais dit d'impertinences comme elle le prétend ; je n'ai même jamais songé à lui être désagréable. Tout mon tort est de n'avoir pas voulu me lier avec elle, parce que je la trouvais trop littéraire, d'une certaine façon, pour mes goûts et mes habitudes d'esprit [1]. »

Tant d'agitations, de tapage, de querelles, commençaient à fatiguer les plus zélés admirateurs de charmes désormais un peu ternis, et qui ne suffisaient plus, comme aux beaux jours de Victor Cousin et de Flaubert, à donner l'illusion du génie. Il faut beaucoup de talent, pour que les hommes lui en reconnaissent, à une femme qui a franchi la cinquantaine : le sens critique de ceux qu'avait jadis éblouis une beauté qui maintenant s'en va reprend toute sa pénétration, et l'indulgence attendrie se change en impitoyable

1. Cité par Spoelberg de Lovenjoul dans *La véritable histoire d'« Elle et Lui »*.

sévérité. Plus de pharmacien enthousiaste pour faire éditer sur vélin, à vingt-cinq exemplaires, les vers de Louise Colet. A part Victor Hugo qui tenait bon, les flatteurs se faisaient rares. Le salon de la rue de Sèvres était moins encombré de gens notoires ; plus d'un commençait à être choqué de ce « moi aux pieds d'éléphant qui se fourraient partout et écrasaient tout [1] ».

Le séjour à Paris, dans ces conditions, perdait beaucoup de son charme. Mme Colet prit le parti de voyager : aussi bien, l'Italie, qui venait de faire son unité, ne pouvait guère se passer de sa présence. Mais, pour voyager, il faut de l'argent, et nous savons de vieille date que Mme Colet n'avait jamais l'escarcelle très bien garnie. Combien d'articles sur les savons et les fards dut-elle bâcler pour amasser la somme nécessaire ! « Pour accomplir mon

1. Barbey d'Aurevilly. *Les Bas bleus*.

dessein, — dit-elle dans son style moins correct qu'énergique, — je dus *subir la glèbe* d'un travail sans trêve durant plusieurs mois... [1] » Enfin elle put partir, et passant par le midi de la France, elle s'arrêta d'abord à Aix pour revoir le berceau de ses jeunes années.

« Je voulus savoir en quelles mains était tombé l'ancien château de mon père, — dit-elle ; — la mort avait pris toute ma famille, et l'on m'apprit que ces biens si chers avaient été vendus à un Belge, à un industriel sans entrailles et sans intelligence... »

Jugeant superflu de demander à ce Belge l'autorisation de pénétrer chez lui, Mme Colet s'introduisit dans le parc, où, au détour d'une allée, elle rencontra le propriétaire.

« Sans l'avoir jamais vu, je reconnus le nouveau maître du château ; ses traits

1. *Italie des Italiens*, vol. I, p. 9, 10.

avaient une expression d'arrogance hautaine.

« — Madame, me dit-il brusquement, de quel droit vous promenez-vous dans ma propriété sans que je vous l'aie permis ?

« — Ne suis-je pas ici dans le domaine public ? Ce chemin n'appartient-il pas à tout le monde ?

« — Ce chemin est pour les charrettes, et vous n'êtes pas une charrette, madame.

« — Mais, — lui dis-je, — je ne crois pas avoir la tournure d'une charrette !

« Je le saluai d'un air railleur et m'élancai à travers champs. Il ne put m'atteindre, et, grâce à ma course rapide, je fus débarrassée pour quelques instants de son irritante compagnie. L'image de mon père et de ma mère flottait autour de moi ; je ne pensais plus au nouveau propriétaire... »

Toute autre, après ce commencement d'altercation, se fût hâtée de sortir du parc ; mais Mme Colet avait de vieille date l'habitude de ne jamais battre en retraite. Elle s'avança, au

contraire, jusqu'auprès de la maison, et s'installa au bord d'une fontaine.

« Je puisais l'eau jaillissante dans mes mains et je m'en désaltérais, quand tout à coup j'entendis le bruit d'une fenêtre qui s'ouvrait... Une femme se montra, ayant à côté d'elle une enfant.

« — Madame, — lui dis-je en tournant vers elle mon visage baigné de larmes, — au nom de cette enfant qui est sans doute la vôtre, laissez-moi revoir une dernière fois la chambre de ma mère.

« — C'est impossible, — dit-elle d'un ton glacial.

« — Oh ! qu'une pareille action vous porte malheur ! — m'écriai-je, — soyez punie dans cette enfant du mal que vous me faites !

« Et, éperdue, je m'élançai vers la porte du château avec l'intention d'en forcer l'entrée. Je me heurtai sur le seuil au corps raide et droit du grand Belge, qui me dit d'un air niais et insolent :

« — Vous n'entrerez pas, madame, je ne

me soucie point qu'un jour vous publiiez quelque pièce de vers là-dessus.

« Je m'en allai triste et grave, pensant que le grand Shakespeare avait raison et que les scènes les plus déchirantes de la vie ont toujours leur côté bouffon. »

Ce dont Mme Colet ne semble pas se douter, c'est qu'elle-même faisait souvent les frais de cette bouffonnerie.

A la bibliothèque d'Aix, elle fut mieux reçue. Il était question, paraît-il, de faire une place à son buste parmi ceux des illustrations dont s'enorgueillissait la ville ; cette gracieuse attention de ses concitoyens lui inspira quelques vers. Elle passe en revue les grands hommes auxquels la ville d'Aix a donné naissance :

Enfin c'est Mirabeau, qu'il suffit que l'on nomme,
C'est Mirabeau tonnant du geste et de la voix,
Avec la liberté fondant les droits de l'homme
Sur d'éternelles lois !

Quelques autres encor dont la gloire s'élève
Ont leur image ici,
Et votre sympathie a caressé le rêve
De m'y placer aussi.

Mme Colet nous assure que les hommages, au cours de ses périgrinations, ne lui manquèrent pas, et même en faisant la part du « lyrisme » on peut croire qu'elle en reçut en effet pas mal. Elle arrivait de Paris dans ce Midi facile à l'enthousiasme, chargée de lauriers académiques, en possession du renom tapageur que lui avaient créé son art de la réclame et ses amitiés retentissantes avec des hommes célèbres. Aussi lui faisait-on fête : c'était à qui l'accueillerait, la réclamerait. Mistral fut un de ceux qui passèrent monts et vaux pour venir déposer à ses pieds le témoignage de leur admiration :

« Il est parti sur un mulet, — dit-elle, —

chevauchant à travers champs pour venir à moi...[1] »

D'autres réclamaient une séance de poésie ; Corinne devait monter au Capitole, et ne se faisait pas trop prier pour cela. Aux Arènes d'Arles, on organisa une lecture publique, par Mme Colet, du *Satyre* de la *Légende des Siècles*.

« Le livre n'a été publié que depuis quelques jours, écrit-elle[2], je l'ai reçu des mains de l'auteur, et, avant même que cette merveilleuse épopée ne parût, je l'avais entendue des lèvres divines du poète qui l'avait conçue. M'étant levée pour donner plus de force à ma voix, je leur lus ces vers splendides... »

Arrivée à Turin au commencement d'avril 1860, Mme Colet embellit de sa présence les

1. *Italie des Italiens*, vol. I, p. 18.

2. *Ibid.*, p. 18, 19.

fêtes par lesquelles la capitale piémontaise célébrait l'unité italienne. Son talent de se faire bienvenir des personnages importants et de se faufiler partout trouva là de quoi s'exercer : nous la voyons, dès l'arrivée, causer familièrement avec Cavour, dont elle obtient un billet pour la séance solennelle de l'ouverture du parlement. A la sortie, elle rencontra le marquis d'Azeglio, tenant à la main le discours du roi, qui venait d'être imprimé. Ce discours se terminait par cette phrase : « L'Italie doit être désormais l'Italie des Italiens. »

Mme Colet vit aussitôt le parti qu'elle en pouvait tirer. C'était pour elle rien moins que l'occasion de se faire la commère du nouveau roi :

« D'Azeglio, raconte-t-elle, me donna le discours ; et je lui dis aussitôt, en appuyant mon doigt sur ces mots : « L'Italie des Italiens ! » Cette phrase deviendra la marraine du

livre que j'écrirai sur votre noble pays, et dont votre roi sera le glorieux parrain. »

Voici, fait par Mme Colet elle-même, le récit d'une petite scène amusante qui se déroula pendant un bal, lors de ce séjour à Turin, et qui donnera mieux que bien des analyses une idée exacte de ce que fut Mme Colet à cinquante ans.

« Nous étions en face du cercle de la cour... La princesse Marie nous aperçut, et, avec son aménité ordinaire, me fit signe d'approcher. Le roi, qui causait avec elle, vit le sourire aimable qu'elle m'adressait, et lui demanda qui j'étais ; il accompagna cette question d'épithètes beaucoup trop flatteuses pour ma personne, et auxquelles mon âge ne me donne plus aucun droit. Eussent-elles été prononcées dix ans plus tôt, ces louanges royales ne m'eussent point enivrée.

« La princesse Marie me nomma en ce moment tout naturellement au roi, et lui de-

manda s'il désirait que je lui fusse présentée. Le roi répondit avec son franc et bon sourire, et en fixant sur moi ses deux yeux perçants : « Que voulez-vous que je dise à une muse? J'aime mieux la regarder que de lui parler. »

« Ni avant ce soir-là ni depuis, — continue Mme Colet, — je n'ai jamais sollicité une audience de Victor-Emmanuel. Je dois pourtant avouer une faiblesse : si le roi Victor-Emmanuel s'était occupé de poésie ou de littérature, ou avait eu seulement un goût particulier pour les travaux de l'esprit, qui sont la vie même des écrivains, j'aurais éprouvé un désir très vif de l'entretenir. C'est ce désir qui me poussa à connaître la duchesse d'Orléans, intelligence haute et exquise... »

Sans faire de tort à Mme Colet, il nous est permis d'ajouter peu de créance à cet apparent dédain, et de supposer au contraire qu'elle mit tout en œuvre pour approcher le

roi. Elle se consola de n'y pas réussir en allant voir à Milan le roi des lettres italiennes, Alexandre Manzoni.

« Dans les premiers jours de notre indépendance, — raconte Cesare Cantù, — nous arriva Mme Louise Colet. Elle avait fait récemment au public des confidences indécentes, et je ne pensais pas qu'elle pût plaire à Manzoni par sa beauté, ni l'éblouir par son intelligence : aussi fis-je mon possible pour lui épargner cette visite. Je dus pourtant finir par la lui conduire... Elle entra, portant à la main le volume de ses poésies, ouvert à la page où elle glorifiait Manzoni. Celui-ci la reçut avec beaucoup de cordialité ; et il va sans dire que cette femme, qui n'a pas craint de publier l'histoire de ses amours, raconta avec un grand luxe de détails la conversation qu'elle eut avec le poète...

« Manzoni marquait aux femmes cette courtoisie, cette bonté empressée, ces attentions aimables et respectueuses que l'âge n'en-

lève pas à ceux qui dans leur jeunesse connurent la tendresse. Tout en voulant qu'elles eussent en tête autre chose que de plaire et d'être belles, il ne croyait pas que la morale leur défendît d'être charmantes, ni de parer de grâces leur vertu [1]... »

Le récit de cette entrevue entre la médiocrité boursouflée et l'un des plus purs génies que le monde ait produits, ne manque ni de piquant ni de couleur. Une femme, comme le dit l'historien Cantù, quels que fussent son âge, sa figure et son mérite, était toujours sûre de trouver auprès de Manzoni un accueil courtois, une bonté affable et respectueuse. De plus, Mme Colet était Française : elle apportait au poète comme un souvenir des jours heureux passés jadis avec sa mère dans cette société d'Auteuil, si séduisante par sa verve, sa grâce et son esprit. Enfin, comme tant

1. Cantù. *Reminiscenze.*

d'autres, Manzoni s'illusionnait peut-être sur le mérite littéraire d'œuvres que beaucoup de Français, et à plus forte raison d'étrangers, ne savaient pas juger à leur juste valeur. Pourtant il semble avoir été relativement sobre de louanges, surtout si l'on tient compte du caractère italien, si expansif, si désireux de plaire. Mais laissons la parole à Mme Colet :

« La maison est silencieuse et glacée, elle a des airs de cloître comme toutes les maisons de Milan. Les deux fenêtres de cette bibliothèque (cabinet de travail de Manzoni) donnent sur un petit jardin dont les arbres et les arbustes sont dépouillés par l'hiver. Entre les deux fenêtres se trouve une console sur laquelle est placé le buste en marbre du professeur Grossi, qui fut un des plus chers amis de Manzoni. En regard, au-dessus d'un des rayons de la bibliothèque qui couvre toutes les parois, est une belle copie d'une tête de Christ de Léonard de Vinci, faite par la mar-

quise d'Azeglio, fille de Manzoni, et que la mort prit bien jeune à son père désolé...

« Manzoni arrive presque aussitôt que je suis introduite ; il me tend la main avec bonté, et je presse, attendrie, cette main vénérable. J'ai devant moi un beau vieillard de taille haute et droite ; sa tête fière, aux traits réguliers, au front inspiré, que de soyeux cheveux blancs couronnent comme une auréole de pureté, a une ressemblance frappante avec la tête de Chateaubriand ; mais l'expression en est plus douce et plus affable. En lui, cette tête puissante sied à sa taille élevée, tandis que la tête de Chateaubriand était trop forte pour son petit corps. Le noble vieillard me fait asseoir au coin du feu, sur un fauteuil recouvert de crin noir, et s'assied lui-même en face de moi sur une chaise. Pour garantir ses yeux de la flamme qui pétille dans le foyer, il place devant lui un vieil écran de soie jaune, forme du premier empire ; il m'offre un écran de taffetas vert posé sur la cheminée.

« Je lui fais hommage du petit volume de

mes quatre poèmes couronnés par l'Académie.

« — Vous ne m'étiez pas inconnue, — me dit-il. — J'ai là un livre de vos poésies où se trouve la traduction de mon chœur d'Ermengarde.

« Et il se lève pour me montrer le volume. Il parle le plus pur français, sans aucun accent, et ses lettres imprimées à M. Fauriel ont prouvé qu'il écrivait notre langue comme un maître du XVIIe siècle : il me dit son admiration pour cette belle langue française, si claire et si précise... [1].

« — La France, prononça-t-il plus tard, la France qu'on ne peut habiter, ainsi que je le disais à Fauriel, sans éprouver pour elle quelque chose de l'amour de la patrie, et qu'on ne peut quitter sans ressentir les impressions de l'exil... »

Cette visite ne fut pas la seule que Mme Colet fit au grand écrivain. Quelques jours plus tard, elle se présenta de nouveau chez lui, et

1. *Italie des Italiens*, vol. I, p. 107 et suivantes.

fut reçue avec autant d'urbanité que la première fois. On causa littérature, politique, morale ; et comme Mme Colet disait en passant au romancier que les traits de son visage lui rappelaient ceux de Chateaubriand :

« Si les sentiments, comme je le crois, — répondit-il — s'imprègnent sur le visage et finissent par le modeler, je ne devrais avoir aucune ressemblance avec Chateaubriand. Son *Génie du Christianisme* est une œuvre de rhétorique et non de conviction ; dans tout ce que Chateaubriand a écrit sur la politique et la religion, on sent le doute et non la foi. Ce sont des œuvres de parti où la conscience n'est pour rien. »

« Je n'ai jamais pu voir sans une profonde tristesse les convictions de l'esprit s'obscurcir et vaciller avec l'âge, — dit-il une autre fois à son interlocutrice. — Il faut, à mesure que nous vieillissons, monter plus éclairés et plus fermes vers la vérité [1]. »

1. *Italie des Italiens*, p. 368.

Mme Colet raconte, à propos de Manzoni, une petite histoire peu connue, arrivée dans ce temps-là, et qui mérite d'être rapportée, car elle met bien en valeur la hauteur d'âme et la délicatesse de conscience du grand Italien :

Pendant la domination autrichienne, Manzoni étant en pleine gloire, tous les honneurs lui furent offerts ; mais son intransigeant patriotisme, qui ne voulait rien devoir aux oppresseurs de sa patrie, les repoussait invariablement. Un jour, un cas difficile se présenta : l'archiduc Régnier lui fit offrir le grand cordon de l'ordre de la Couronne de Fer. Comment refuser cette faveur sans s'exposer à la persécution et compromettre la sûreté de sa famille ? Après réflexion, Manzoni s'avisa d'un moyen que l'on pourrait qualifier de pieux jésuitisme : Il ne pouvait accepter cet honneur, répondit-il à l'archiduc, ayant fait à Dieu le vœu solennel de ne porter aucune croix... Mais il ne disait pas que ce vœu datait du jour

même. Quelques années plus tard, Victor-Emmanuel, devenu roi d'Italie, voulut honorer le génie et la vertu du plus grand des Italiens vivants, en lui offrant le grand cordon de l'ordre des Saints Maurice et Lazare. Manzoni l'aurait accepté avec joie des mains de son souverain ; mais, se croyant lié par la promesse qu'il avait faite à Dieu pour mettre d'accord les exigences de sa conscience de patriote avec les égards dus à l'archiduc autrichien, il déclina la proposition flatteuse, et ne porta, sa vie durant, aucune décoration.

Mme Colet, qui avait pourtant l'habitude de fréquenter les grands hommes, fut très excitée par cette visite à l'auteur des *Fiancés*. « Dans les nuits d'insomnie qui suivirent cette visite à Manzoni, dit-elle, les paroles qu'il m'avait dites sur l'Italie et sur le pouvoir temporel du pape s'agitèrent dans mon cerveau ; elles frappaient mes tempes à petits coups redoublés, tantôt sous la forme même que leur

avait donnée Manzoni, tantôt en phrases rythmées et poétiques, et c'est ainsi qu'assaillie par la fièvre j'écrivis en caractères illisibles les vers suivants :

Par un vieillard, par un poète,
Voix d'apôtre, âme de prophète,
Ce réveil d'un peuple est béni :
Et la patriotique joie
Comme une auréole flamboie
Au noble front de Manzoni [1].

Ces vers de mirliton valurent à Mme Colet, de la bienveillance de l'écrivain, la lettre suivante :

« Madame,

« Des vers comme ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et la bonté encore plus grande de m'adresser, m'auraient dans un

1. *Italie des Italiens*, vol. I, p. 371, 372.

temps donné l'envie irrésistible, quoique audacieuse, d'y répondre par d'autres vers ; mais à présent il ne me reste plus pour la poésie que la faculté de la goûter ; je dis cette poésie qui, sortant du cœur, passe par une imagination brillante et féconde. Et puisque sur ce sujet vous pourriez ne pas entendre à demi-mot, je suis forcé d'ajouter que c'est de votre poésie que j'entends parler. Je dois encore ajouter que j'aurais peut-être exprimé ce sentiment d'un cœur plus libre avant de connaître les louanges qu'une indulgence excessive vous a dictées et contre lesquelles je proteste du fond de ma conscience.

Vous trouverez pourtant des vers, Madame, en tournant la page, car je ne puis résister à la tentation de vous transcrire ceux dont j'ai eu l'honneur de vous parler, et dans lesquels j'ai eu le bonheur de me rencontrer avec vous. C'était dans un hymne commencé trop tard, et que j'ai laissé inachevé sitôt que je me suis aperçu que ce n'était plus la poésie qui venait me chercher, mais moi qui m'essoufflais à courir après elle. J'y voulais répondre à ceux

qui demandent quel mérite on peut trouver aux vertus, stériles pour la société, du pieux solitaire. Ce n'est que dans les deux dernières strophes que vous trouverez, je l'espère, Madame, quelques-unes de vos pensées et de vos images, quoique moins vives ; je transcris aussi les deux premières, pour l'intelligence de l'ensemble...

. . . . . .

« Vous voulez bien, Madame, me faire espérer une visite d'adieu. Je n'ai jamais senti comme dans cette occasion ce qu'il y a de pénible dans l'état de ma santé qui m'empêche d'aller moi-même vous présenter mes hommages. Les rôles sont bien renversés ; mais je ne me sens pas le courage de m'opposer aux effets d'une bonté qui me touche encore plus qu'elle ne me confond [1]. »

Dans cette visite d'adieu, Mme Colet, désirant que le poète ne se méprît aucunement sur ses mérites littéraires, lui énumère ses succès ;

1. *Epistolario di Alessandro Manzoni*, let. 370.

« Aucune des grandes voix du siècle ne m'a manqué. Chateaubriand et Béranger m'ont dit les premiers : « Vous êtes poète » ; Lamartine n'a pas dédaigné mes chants de jeune fille ; Balzac et Humboldt m'ont applaudie un soir ; de Vigny, Alexandre Dumas, Antony et Émile Deschamps, Alfred de Musset ont serré ma main comme celle d'une sœur ; Victor Hugo, de la terre d'exil, me répète sans cesse : Persévérez ! »

Malgré soi, on imagine l'imperceptible sourire qui devait danser au fond des yeux spirituels de Manzoni à l'ouïe de cette énumération. « Il s'était levé, dit Mme Colet, et malgré mes instances, il me reconduisit, tête nue, jusqu'à la voiture qui m'attendait dans la cour... [1]. »

Manzoni, dont la bienveillance et l'extrême modestie s'accompagnaient d'une psychologie déliée et souvent malicieuse, ne s'ennuya sûrement pas ce jour-là.

1. *Italie des Italiens*, vol. I, p. 119.

CHAPITRE XIII

A Milan, Mme Colet avait remué ciel et terre pour lancer un journal, *l'Annexion*, sur lequel elle fondait de grands espoirs de fortune. Au point de vue pécuniaire, la littérature, qui n'avait jamais brillamment marché, marchait de plus en plus mal depuis que grandissait l'indifférence des Parisiens à l'égard des vers de la Muse. Le journalisme, dans un pays nouvellement constitué, tout vibrant d'enthousiasme, serait peut-être d'un meilleur rendement. Mme Colet avait de fougueuses convictions humanitaires, féministes, et surtout anticléricales : avec cela, il n'est pas impossible de battre monnaie.

Un libraire parisien, que des affaires louches avaient forcé à quitter la France, vint lui proposer, un jour, cette entreprise. Il comptait sur Mme Colet pour trouver les fonds nécessaires, et plus encore, pour faire patronner le nouveau journal par des personnalités éminentes du monde de la politique et des lettres.

« J'aime les talents hardis comme le vôtre, lui dit-il. Il en faut de cette trempe aux événements qui vont surgir. Puis, en dehors de votre plume, vous avez une autre puissance. L'Italie vous fête de ville en ville, vous connaissez à Milan des gens très haut placés... »

Bref Mme Colet, très froide au premier abord, assure-t-elle, finit par se laisser séduire, et aussitôt se mit en campagne. Manzoni fut un des premiers à essuyer le feu. Il écrivit à son gendre le marquis d'Azeglio :

Mon cher Massimo,

« Personne ne désirerait plus que moi ne jamais te donner d'embarras ; mais dis-moi toi-même comment, en un cas pareil, je m'en pouvais dispenser.

« Mme Louise Colet, qui part au commencement de la semaine prochaine, m'écrit ce qui suit :

« Je ne voudrais pas quitter Milan sans voir M. le Marquis d'Azeglio, et causer avec lui de ce journal français, *l'Annexion*, pour lequel M. de Cavour m'a témoigné un véritable intérêt, et dont il doit avoir parlé à M. d'Azeglio. Est-ce trop préjuger de votre bonté parfaite que d'espérer pour moi l'intermédiaire du beau-père... auprès de son gendre glorieux ?

« Que dois-je répondre ?

« Un bon baiser de ton très affectionné papa,

« MANZONI [1]. »

1. Grecchi. *Lettere inedite di Alessandro Manzoni*. 2e édition, Milan, 1900, p. 115.

D'Azeglio, submergé de besogne, n'en fut pas moins charmant — les Italiens le sont toujours — mais peu productif. « Comme je ne veux pas vous donner de l'eau bénite de cour, dit-il à Mme Colet, je ne vous promettrai point de m'occuper personnellement de votre journal. Hélas ! en fait d'affaires, j'ai bien assez de celles de mon gouvernement [1]. »

Mis à son tour au pied du mur, Cavour promit tout ce qu'on voulut comme approbation politique mais déclara tout net qu'il ne risquerait pas une lire dans l'affaire. Plusieurs banquiers, pressentis également, se récusèrent avec ensemble.

Mme Colet, qui s'était déjà fait adjuger par le libraire fondateur du journal 500 francs par mois pour sa collaboration de trois articles par semaine tirés de son livre sur l'Italie, plus une prime de 2.000 francs quand

1. *Italie des Italiens*, vol. I, p. 417.

paraîtrait la nouvelle feuille, se trouvait dans un grand embarras. Pourtant, elle n'était pas femme à abandonner une affaire tant que restait le moindre espoir de la voir aboutir. A force d'y penser et d'en causer avec son libraire, l'idée lui vint de trouver au journal, dans la personne de la princesse Belgioioso, une divinité protectrice qui remplacerait avec avantage les banquiers récalcitrants.

« J'étais bien certaine qu'elle saisirait aux cheveux toute occasion de parler au public, — dit-elle, — et qu'elle y mettrait l'ardeur hâtive qu'elle apportait autrefois dans ses aventures galantes... »

Les démarches faites par le libraire auprès de la princesse ne réussirent que trop bien, car la pauvre Mme Colet se vit complètement éliminée de l'entreprise. La princesse Belgioioso, assure-t-elle, voulait être seule, et surtout n'avoir pas dans son voisinage une

femme qui lui fût supérieure par le talent et la beauté.

Mme Colet voyait donc s'évanouir, avec l'espérance de sa prime de 2.000 francs, la belle perspective de ses 500 francs d'appointements mensuels. Le libraire félon et l'envieuse princesse s'étaient mis d'accord pour lancer un prospectus où le nom de Mme Colet n'était pas même mentionné. Outrée, celle-ci s'écrie dans un bel accès de lyrisme, en causant pendant un bal avec l'avocat Francia :

« Le poète va de tristesse en tristesse, le cœur déchiré par de lâches vautours ; il tend à la trahison sa main loyale, il ouvre son cœur confiant aux cœurs gangrenés ; son regard habitué aux splendeurs du beau se détourne des fanges humaines ; il ne les sent pas grouiller et monter autour de ses pas ; son front domine les ténèbres envahissantes ; il suit une lueur qu'il porte en lui. Son jour se lève enfin ; la mort change sa couronne d'épines en

auréole, et son bâton d'indigent en rameau d'or! »

« Tandis que je prononçais ces paroles, continue-t-elle, — la voix puissante du ténor Giugliani répandait de salon en salon un de ses chants inspirés... J'étais toute souriante de cette harmonie qui vivifiait. »

Cavour, rencontrant peu après Mme Colet, lui dit sur un ton moins pathétique et moins noble : « Eh bien, ma pauvre dame, la princesse vous a donc soufflé votre journal? »

Louise Colet, qui n'aimait pas à s'avouer battue, essaya de lui faire comprendre qu'elle avait voulu faire une expérience psychologique. « Croyez-moi, repartit le ministre en secouant la tête, en affaires, les expériences psychologiques sont de pures folies! »

Mme Colet jura de se venger. « Parfois le chat-tigre mord par derrière la lionne tranquille, dit-elle, mais celle-ci bondit, se redresse, et écrase en se jouant le maigre animal. »

Aussi, selon sa méthode coutumière en cas analogue, dédia-t-elle à son ennemie quelques pages de l'un de ses livres, *l'Italie des Italiens*. Outre ses griefs personnels contre la princesse, elle lui en voulait encore d'avoir été aimée d'Alfred de Musset, qui, on le sait, lui adressa, par vengeance également, ses vers cinglants *Sur une Morte*. Mme Colet disposait d'un instrument moins redoutable : « chacun ne peut faire que dans sa mesure », comme jadis lui écrivait Flaubert. Voici, à titre de curiosité, le portrait qu'elle trace de la princesse Belgioioso, rencontrée dans un bal :

« La princesse en ruines passa devant nous. Sous les plis flasques de sa robe blanche, son corps se penchait, horrible à entrevoir ; à travers le cou perçaient les vertèbres. L'épine dorsale se voûtait, saillante, sous la peau parcheminée ; des bras de squelette sortaient en verges de ses manches flottantes. La tête était

ravagée plus outrageusement que le corps ; la bouche, sans dents, souriait, envieuse et sinistre. Les yeux fixes, caves et hagards, flamboyaient d'avidité ; les cheveux, clairsemés, manquaient par places sur le crâne dénudé où les diamants répandaient d'ironiques lueurs. »

« Au temps où la beauté maigre de la princesse Belgioioso avait l'ambition de tourner toutes les têtes, dit-elle encore, on voyait chez elle, dans un cabinet réservé, une sorte de bière en cristal où elle avait fait ensevelir un beau Milanais mort à force de l'aimer ; pour les encourager, elle montrait à ses admirateurs la boîte et le cadavre... »

Dans sa chasse aux gens illustres, d'ordinaire fructueuse, Mme Colet avait pourtant quelques déboires ; ainsi, en même temps qu'elle, Alexandre Dumas parcourait l'Italie, mais, soit hasard malencontreux, soit parti pris de l'écrivain, il lui échappa constamment. A Milan, des déceptions de ce genre l'atten-

daient aussi : elle manqua la visite du comte Poerio, et apprit en outre avec désolation que Garibaldi avait couché la veille à l'hôtel où elle-même était descendue. Il n'avait, il est vrai, reçu que quelques amis triés sur le volet ; mais Mme Colet songeait avec amertume qu'avertie à temps, elle serait bien parvenue à se faufiler derrière l'un ou l'autre des patriotes italiens, et à se pousser jusqu'au grand homme.

« J'aurais pu le voir, lui parler, serrer un an plus tôt cette main héroïque ! Je me sentis saisie d'une grande tristesse d'avoir manqué, dans la même journée, la présence de deux êtres sacrés pour moi. Ce sont là de nos douleurs, à nous poètes, qui vivons d'émotions et de sentiments. Retrouverai-je sur mes pas Poerio, Garibaldi ? »

Nous n'avons pas la même inquiétude ; Mme Colet saura sûrement saisir une autre occasion d'approcher le dictateur.

Ayant obtenu par des protections son passage sur un navire de l'État, *la Constitution*, qui allait de Gênes à Naples, elle ne tarda pas à trouver, en effet, l'occasion cherchée. A un moment donné, on avait jeté l'ancre près de la frégate *la Reine Amélie*, où le commandant de *la Constitution* se fit conduire pour prendre les ordres de l'amiral Persano. A son retour, le commandant annonça à Mme Colet ravie que Garibaldi allait venir visiter la corvette amirale.

« Je me hâte de descendre dans un canot qui bientôt croise celui qui porte le Dictateur, raconte Mme Colet. Recueilli, simple et vêtu comme toujours de la chemise rouge et du foulard flottant autour du cou, il est debout à côté de l'amiral. Je fais approcher ma barque près de la sienne, je lui remets les vers que j'ai faits sur son entrée à Palerme, je lui dis : « Au revoir, général, si vous le permettez ! » En ce moment, des salves d'artillerie partent

de tous les vaisseaux sardes et me coupent la parole ; ma barque se perd au milieu de beaucoup d'autres... »

Il ne fallait rien moins que des salves d'artillerie pour imposer silence au lyrisme de Mme Colet. Mais avec elle, les canons même ne sont pas sûrs d'avoir le dernier mot. Peu après, cette femme intrépide trouve en effet le moyen de reprendre la conversation interrompue :

« Deux lignes de M. de Villamara, ambassadeur à Naples, à qui m'avait recommandée Cavour, m'introduisirent auprès du Dictateur. C'était le cinquième jour de l'entrée de Garibaldi à Naples. Je n'étais pas tout à fait inconnue au héros ; je lui avais remis la veille, au milieu des salves d'artillerie, les vers qu'il m'avait inspirés, et, en 1848, j'avais fait un chant de douleur sur la mort héroïque de sa noble femme Anita. »

Garibaldi habitait à Naples le quatrième

étage d'un petit palais de la rue de Tolède ; la cour, l'escalier, le vestibule étaient encombrés de soldats. La hardie visiteuse se fraie un passage entre les militaires, elle arrive jusqu'à la chambre occupée par Garibaldi, sans souci de le déranger ou de l'interrompre dans des occupations plus urgentes qu'un échange de compliments avec elle. Il était debout, appuyé contre un des montants de son lit de fer.

« M. Bertani lui lisait tout haut un décret, et un vieillard qui, depuis vingt ans ne quittait jamais le héros, se tenait près de lui. M. Bertani sortit. Le compagnon aimé de Garibaldi jeta sur moi un regard scrutateur ; ma physionomie le rassura, sans aucun doute, car aussitôt il me laissa seule avec l'invincible.

« — Je suis heureux de vous voir, me dit en français Garibaldi. Je ne confonds pas la nation française avec son gouvernement, ses évêques et ses nobles... »

« Je ne dis au héros que quelques brèves paroles sur sa gloire personnelle, si universelle, si retentissante et si pure. Je lui parlai de Venise, où trois semaines auparavant j'avais porté, la première, la nouvelle de son débarquement à Reggio.

« Garibaldi écouta, attentif et ému, mon récit sur Venise.

« — Je suis heureux de vous voir, vous avez bien fait de venir de suite, — me dit-il. — Dans trois jours je ne serai plus ici ; je vais faire le siège de Capoue, ensuite j'irai à Rome, plus tard à Venise... »

« Ce furent ses propres paroles, — dit Mme Colet en terminant le récit de cette entrevue mémorable, — et les proclamations qu'il publia les jours suivants semblèrent les confirmer. »

Si Mme Colet parvint à causer avec Garibaldi, en revanche elle ne réussit pas à voir le pape, malgré de nombreuses et actives démarches. Force lui fut, en fait de dignitai-

res de l'Église, de se contenter d'une entrevue avec le cardinal Antonelli. Ses amis de France et d'Italie, dit-elle, lui avaient écrit si souvent : « Vous ne pouvez quitter l'Italie sans voir le cardinal Antonelli », qu'elle se détermina, après un premier échec, à se rendre de nouveau au Vatican pour tenter d'être reçue par le prélat.

Les Italiens, si haut placés qu'ils soient, se font un point d'honneur d'être tout particulièrement affables à l'égard des étrangers : et quand l'étranger est une étrangère, leur amabilité se fait encore plus empressée et presque caressante. Le cardinal appela Mme Colet *cara mia*, lui prit les mains, se mit à sa disposition pour lui procurer fêtes ou introductions pendant son séjour à Rome. Ils causaient assis l'un près de l'autre sur un étroit canapé, la robe de la femme de lettres touchant la soutane du prince de l'Église. Mme Colet ne perdit pas une si belle occasion de

développer abondamment ses idées sur la politique de la France, celle de l'Italie, la religion, le pouvoir temporel, et autres questions à l'ordre du jour. Le prélat écoutait patiemment, souvent opinait du bonnet, se gardait surtout de contredire sa fougueuse interlocutrice. Mais quand celle-ci, tenace comme toujours, le pria de lui obtenir une audience de Pie IX, il eut un geste vague : c'était fort difficile dans un aussi bref délai... Mme Colet n'était plus que pour peu de temps à Rome, et le Saint Père, surchargé, n'accordait pas en ce moment d'audiences.....

« Je devine à son regard qu'il ne se soucie point que je dise au pape ce que je viens de lui dire à lui-même », écrit Mme Colet ; et, selon sa coutume quand elle croit avoir contre quelqu'un des griefs, elle trace de l'éminence un portrait peu flatteur, où perce sa rancune :

« Il y a quelque chose d'indécis et de flasque dans toute sa personne ; ses traits et son teint sont d'un Hindou, ou plutôt d'un Chinois ; sa bouche, large et grimaçante, est horriblement déplaisante ; ses dents sont longues et jaunes ; ses yeux pleins de flamme sont caressants, mais, par éclairs, très durs et presque féroces. C'est un regard animal plus qu'intellectuel...

« L'impression que j'emporte du trop célèbre cardinal est celle d'un esprit vif et fin, aux lumières bornées ; ignorant des questions générales, manquant d'horizon, d'initiative, et de la décision nécessaire pour sauver l'Église en la ralliant au mouvement irrésistible de rénovation qui entraîne les esprits...

« En sortant du Vatican, je me fis conduire à San Pietro in Montorio, je m'assis à l'angle de la terrasse qui domine Rome, et je notai sur mon carnet ma conversation avec le cardinal. »

Comme il arrive à plusieurs de ceux qui ont connu l'Italie, Mme Colet, de retour en

France, garda du beau pays de soleil et d'art une nostalgie inguérissable. L'Italie, qui de tout temps captiva les plus grands esprits, a de quoi séduire aussi les autres. Sa grâce facile, son éclatante lumière, ses couleurs tranchées, le caractère de sa population, si spontané, du moins à la surface, tout, dans ce pays, devait plaire à la Provençale qu'était restée Mme Colet malgré trente ans de vie de Paris. D'ailleurs elle n'aimait plus cette ville, qui après avoir porté aux nues la femme jeune et entreprenante, n'avait qu'indifférence, maintenant, pour la Muse vieillie.

« Durant trois mois, — dit Mme Colet dans une langue qui devient plus emphatique et plus pâteuse avec les années, — j'ai senti l'étreinte sauvage se resserrer, étouffante et sinistre, absorbant en elle tous les points lumineux : l'amour, importun à la débauche ; la poésie, inaccessible à l'argot ; la foi, gênante à l'hypocrisie ; la fierté, incommode à la bas-

sesse; la liberté, inutile à la fortune; les sentiments, embarrassant les ressorts; tout ce qui chante, inquiétant pour tout ce qui grouille; tout ce qui plane, ennemi de ce qui rampe! J'ai fermé les yeux pour ne plus voir; j'ai raidi l'idée et je m'y suis murée. »

En Italie, l'affabilité naturelle des habitants, leur exagération mi-voulue, mi-naïve dans l'expression de la sympathie qu'ils éprouvent, ou même, plutôt que d'être désobligeants, de celle qu'ils n'éprouvent pas, donnaient à Mme Colet l'illusion de retrouver parmi eux quelques-uns de ses succès d'autrefois. D'ailleurs, si elle n'avait jamais été difficile sur la qualité des hommages qu'on lui adressait, elle le devenait maintenant moins encore. Elle s'étend avec complaisance sur les compliments des domestiques d'hôtels, ou sur ceux que lui faisaient les pharmaciens de Naples. Laissons-lui la parole pour nous relater un de ces épisodes qui provoquent la pitié

en même temps que le sourire, en révélant l'angoisse dépourvue de noblesse, mais néanmoins cruelle de la femme qui ne peut se résigner à vieillir :

« Étant fort souffrante après une excursion à Caserte, on m'ordonna un purgatif; j'entrai dans une pharmacie et demandai une bouteille d'eau de Sedlitz.

« — *Signora no*, me dit l' « apothicaire, l'huile de ricin est la reine des purges, et notre ville est la terre promise du ricin.

« J'acceptai l'affreux liquide en lui répétant toutefois, tandis qu'il en remplissait une bouteille :

« — *Basta! Basta!*

« Mais son attention s'était détournée de la *purga regina*, il la concentrait tout entière sur moi, et me regardait avec une expression de surprise admirative. Je l'entendis murmurer à un de ses visiteurs :

« *Il bel naso! Il gentil naso! Gesù Maria, il bel naso!*[1]

1. « Le beau nez! le joli nez! Seigneur Jésus, le beau nez! »

« Quand je voulus payer notre homme, il me répliqua :

« *Niente, signora, niente, resto al suo commando per il suo bel naso !*[1] »

Après s'être « murée dans l'idée » pendant trois ans, Mme Colet n'y tint décidément plus. Il lui fallait à tout prix revoir cette terre d'Italie [2] où elle recueillait encore des hommages, ne fût-ce que ceux des pharmaciens admirateurs de son nez. Au commencement de 1864, elle décida de repartir.

« Il est, dit-elle, une mystérieuse phtisie qui atteint les esprits comme les corps ; irrésistible est alors l'appel des contrées où nous espérons renaître.

« Hier, des amis bien chers m'entouraient au

1. « Je n'accepte rien, madame, et reste à votre service pour l'amour de votre beau nez ! »

2. « Elle était vieille, dit Barbey d'Aurevilly, elle était souffrante, mais héroïque. Elle avait le catharre de Facino Cane, dont sa poésie rappelait la clarinette : mais sa vanité de bas bleu rouge était plus forte que tous les rhumes, et elle se mit à promener majestueusement le sien de Turin à Florence, de Rome à Naples et à Palerme. Sa débordante personnalité l'entraîne dans le plus bouillonnant des bavardages... » (*Les Bas bleus.*)

début de cette année nouvelle. Ce qu'elle cache de tressaillements et d'espoirs, les illustres, les militants et les forts l'énumérèrent pour me retenir. Les obscurs tendrement me disaient : « Restez, puisque nous vous aimons ! » Les poètes m'exprimaient dans leurs vers toutes les sympathies qui enlacent... A l'un d'eux, fraternel et ému, toujours vaillant, malgré ses souffrances, j'ai répondu par ce chant d'adieu :

A Emile Deschamps

Si je résiste à la prière
De tout ce qui vient m'attendrir,
C'est qu'au pays de la lumière
Je m'enfuis pour ne pas mourir [1].

Et, abandonnant le boueux et sombre Paris, Mme Colet cingla pour la seconde fois vers de plus doux rivages.

1. *Italie des Italiens*, IV, p. 470.

CHAPITRE XIV

Mme Colet était fière des événements glorieux dont l'Italie venait d'être le théâtre comme si elle-même les avait conduits. Elle se targuait d'ailleurs d'avoir écrit au commencement de mars 1859 un *Dithyrambe sur la grande émotion du moment*, qu'elle lut un jour au ministre de l'Intérieur : et celui-ci de s'écrier, à la grande satisfaction de l'auteur : « Mais Madame, ces vers sont un encouragement au soulèvement de l'Italie... je ne saurais en permettre la publication dans les journaux français. » Mme Colet se rendit alors chez Jules Favre, son dithyrambe à la main. Après en avoir attentivement écouté la lecture, Jules

Favre se serait écrié, admiratif : « Votre prophétie s'accomplira ; l'Italie sera [1]. »

Mme Colet croyait, ou du moins elle cherchait à se persuader, que son nouveau voyage était un des plus gros soucis des hommes d'État de France et d'Italie. Les quatre volumes compacts où elle mêlait, dans un beau désordre, ses impressions d'art, ses vues politiques et les souvenirs de ses succès de femme et de muse, venaient de paraître en librairie. Il lui plaisait de se considérer comme vouée désormais à l'exécration des cléricaux et des réactionnaires italiens ; aussi, dès le début de l'année 1864, se prépara-t-elle vaillamment, et surtout bruyamment, à son rôle de victime. Sa « conscience militante » comme elle disait, lui conseille d'ailleurs d'aller bravement au-devant du danger :

« On imagine la rage et les haines qu'exci-

1. *Italie des Italiens*, vol. I, p. 4,

tent au sein des noires phalanges menacées ceux qui, sans souci de leurs intérêts ni du repos de leur vie, poussent contre elles le cri de réprobation. Ce cri, je l'avais poussé, net et hardi, dans mon livre sur Rome, publié au commencement de l'année 1864. Il fut lu et commenté à Rome ; les journaux religieux me dénoncèrent aux foudres de l'Église ; d'autre part, les journaux de la libre Italie acclamèrent mon livre et traduisirent la conversation que j'avais eue avec le cardinal Antonelli [1]. »

Et ailleurs :

« Malgré les prévisions d'un homme d'État italien, qui m'avait dit que je ne retournerais pas impunément à Rome, je m'y rendis en 1864... »

Des amis pleins de sollicitude, assure Mme Colet, l'avertirent qu'on ne l'y tolérerait tout au plus que trois jours, le temps de déli-

1. *Les derniers abbés,*

bérer sur son cas : mais les trois jours passèrent, et les autorités pontificales ne rendaient point leur arrêt d'expulsion. On ne semblait même pas se douter d'une présence si dangereuse sur cette terre papale conspuée tant de fois dans de virulents écrits. Pour quelqu'un qui s'attend à être persécuté, et qui tient à l'être, tant de longanimité est désobligeante. Mme Colet toutefois s'explique bientôt cet étrange phénomène. Pour plus de vraisemblance, elle met cette explication dans la bouche du prince de Santa-Croce, que le hasard lui fit rencontrer dans un bal :

« Il a tenu à peu de chose que vous ne soyez plus aujourd'hui à Rome, lui aurait dit le prince. Sans l'esprit d'un des opinants, nous n'aurions pas le plaisir de vous voir ce soir. Il a résidé à Paris, il sait que l'indifférence en matière littéraire est plus préjudiciable à un auteur que les critiques les plus acerbes et les interdits les plus fulminants... »

« Ce n'est que partie remise, dit un Anglais qui nous écoutait ; soyez sûre, Madame, que tôt ou tard, ils vous frapperont dans l'ombre [1]. »

Ainsi, la mansuétude des autorités romaines s'expliquait de la même manière que le silence obstiné de Sainte-Beuve : critiques littéraires et hommes politiques se donnaient le mot pour étouffer la réputation d'écrivain d'une femme détestée.

Bien que les louanges dont ses admirateurs étaient jadis si prodigues se fissent de jour en jour plus rares, quelques consolations, cependant, venaient encore de temps à autre à Mme Colet de la part des amis qui lui restaient fidèles. Victor Hugo était à la tête de cette petite troupe maintenant bien réduite. Il écrit de Hauteville House, le 30 mai 1864 :

1. *Les derniers abbés.*

« Vous ne me donnez pas votre adresse à Turin. Je vous écris en Europe, au hasard. Votre lettre m'a charmé et attristé ; vous m'aimez toujours un peu, mais vous souffrez... Hélas ! que vous dire ? La force d'âme est en vous, comme toutes les forces. Puisez dans ce grand cœur que vous avez.

« Vous y trouverez l'inspiration, vous y trouverez la consolation. Les grandes pensées viennent de la conscience ; les grands apaisements aussi.

« ... J'attends vos deux volumes avec impatience, et j'écris à Paris pour qu'on me les envoie. J'ai la fièvre des belles et éloquentes choses que vous dites. L'Italie et la France sont en vous... Je vais probablement voyager bientôt... Quel bonheur si je vous rencontrais ! Je vous baise les mains et les ailes, Madame[1]. »

Mme Colet ne voulait pas être en reste d'amabilité avec son illustre ami, et, comme la strophe lui était toujours aussi facile que par

1. Lettre inédite.

le passé, elle adresse quelques vers, hommage d'une persécutée à un proscrit, au grand exilé de Hauteville House :

Le vers vous élut Juvénal,
La prose vous sacra Tacite,
Sur l'odieux et le banal
Votre fronde se précipite.

Vous fustigez le bateleur
Qui des héros singe l'allure,
Vous écrasez sous votre ampleur
L'apparence et la boursouflure...
Etc... etc... etc... [1].

Dans l'intervalle de ces poétiques exercices, Mme Colet faisait beaucoup de visites, et, pour se consoler des dédains du gouvernement pontifical, qui persistait à ne pas s'apercevoir du péril où elle mettait l'État, elle fréquentait les salons, voyait, comme toujours, force notabilités et gens célèbres.

1. *Les derniers abbés*, p. 224.

Liszt séjournait alors à Rome; Mme Colet, précédemment, avait déjà publié un portrait désobligeant du grand musicien, à qui elle ne pardonnait pas sa conversion. Une « aimable baronne allemande », assure-t-elle, voulut à toutes forces les rapprocher, prétendant que le « chrétien généreux » qu'était Liszt désirait pardonner à son ennemie et terminer la guerre que celle-ci lui avait déclarée. Mme Colet consentit à cette entrevue, tout en prévenant la baronne qu'au moindre mot prononcé par le *maestro* contre ses doctrines, elle éclaterait.

Au jour dit, on se rencontra chez la dame allemande. La conversation s'engagea, courtoise du côté de Liszt, acerbe du côté de Mme Colet. Pour mettre fin à cette joute peu agréable aux assistants, quelqu'un pria le musicien de bien vouloir se faire entendre.

Mme Colet raconte tout au long cette petite scène dans son livre : *Les derniers abbés* :

« — Madame n'aime pas la musique, dit le *maestro* en me désignant.

« — J'ai des lettres de Meyerbeer et de Rossini, répliquai-je, qui attestent le contraire...

« ... Je ne pus retenir un éclat de rire assez vif (comme on louait le musicien). Le dieu s'en aperçut et se fit bon prince ; il prit mes deux mains dans les siennes :

« — En souvenir de notre rencontre d'aujourd'hui, me dit-il, disposez de moi comme d'un ami ; si je puis vous servir à Rome j'en serai très heureux.

« — Je ne veux de Rome que son inimitié, répartis-je ; vous savez bien que nous ne sommes pas dans le même camp...

« Et j'allais ajouter, malgré l'étreinte de ses mains caressantes : « Et vous savez bien que j'ai écrit de vous un portrait que vous ne sauriez me pardonner. » Mais il m'interrompit en disant :

« — Qu'importe ! Je suis chrétien !

« Puis il disparut sans me donner le temps de la réplique [1]. »

1. *Les derniers abbés*, p. 51 et suivantes.

Perdant l'espoir d'être chassée de Rome, Mme Colet se décida à s'en aller de son plein gré et à continuer son voyage du côté du sud.

« Dès mon arrivée à Rome, dit-elle, il avait été question de me faire partir dans les vingt-quatre heures, mais on se ravisa ; il fut résolu qu'on me frapperait plus tard et dans l'ombre. Ma conscience inflexible et militante m'inspira la satire : *La Voix du Tibre*. Ce ne fut pas à Rome que les mains sacerdotales tentèrent d'abord de m'infliger, suivant l'expression de M. Veuillot, le juste châtiment de mes impiétés. Ce fut... dans la solitude de l'île d'Ischia, dont la population, ignorante et fanatique, se laisse si facilement entraîner à des actes sauvages et sanguinaires.

Dans son livre *les Derniers Abbés*, Mme Colet raconte, avec un grand luxe de détails, les dangers qu'elle courut du fait d'une population ameutée contre elle par la haine du clergé.

« Les curés d'Ischia, je n'en pouvais douter par plusieurs rapports qui m'avaient été faits, avaient irrité contre moi ce peuple ignorant; j'ai su plus tard qu'ils avaient reçu un mot d'ordre de Rome ; ils pouvaient, dans leur haine, animer le peuple contre moi et me traiter comme la philosophe Hypathie, lapidée par les prêtres chrétiens d'Alexandrie... [1] »

Mme Colet eût alors été bien vengée du repos injurieux où on l'avait laissée durant son séjour à Rome. Cependant, même à Ischia, parmi cette population sauvage et sanguinaire, le martyre ne fut pas consommé. Tout se borna à quelques gestes désobligeants d'une populace apeurée par le voisinage du choléra, et qui soupçonnait l'étrangère d'avoir empoisonné une citerne. A en croire les récits tragiques que Mme Colet faisait de l'aventure, elle n'aurait dû la vie qu'à l'intervention des

1. *Les derniers abbés*.

carabiniers et des soldats de ligne. Du reste, elle s'était déjà préparée au supplice :

« Je déjeunai comme à l'ordinaire ; je fis ma toilette en Parisienne, qui veut mourir bien peignée, bien lavée, et sans trop déplaire à la mort. Comme je mettais ma dernière épingle, j'entendis de grands cris au bas du jardin... [1] »

La journée se passa sans que la villa où Mme Colet soutenait un siège plus imaginaire que réel fût mise à sac. La nuit vint et ne calma pas ses craintes ; encore bien moins les ténèbres eurent-elles le pouvoir d'arrêter sa plume.

« A défaut d'une lapidation matérielle, je subis durant cette nuit tempétueuse une sorte de lapidation morale. Je m'étais assise en face du portrait de ma fille, je regardais la chère image de mon unique enfant, je me di-

1. *Les derniers abbés*, p. 226.

sais que sa frêle organisation, encore affaiblie par la maternité récente, pouvait être brisée à la nouvelle du péril qui me menaçait...

« ... Les carabiniers et les soldats de ligne débarquent à l'instant ; les émeutiers voulaient briser la grille. A l'apparition des soldats, les abbés s'éclipsèrent, et la foule tenta de fuir. Soixante braillards furent arrêtés...[1] »

Mme Colet, il va sans dire, tirait parti de ces petits incidents de voyage démesurément grossis pour faire un nouveau livre où elle lançait toutes ses foudres anticléricales. Victor Hugo lui écrit à ce sujet :

« Vous avez raison, tout ne me parvient pas, et pour moi exilé comme pour vous solitaire, il y a des abîmes entre les demandes et les réponses. Vous m'écrivez le 3 décembre, je vous réponds le 3 janvier. Vous avez du soleil là-bas, vous en êtes digne : moi, il faut croire

1. *Les derniers abbés*, p. 212, 213.

qu'il me boude, car il fait à peine jour ici ; midi est un crépuscule. Ajoutez que j'ai les yeux souffrants et vous excuserez la brièveté de ma lettre. N'attendez rien de Lacroix pour votre publication vaillante, il a grand'peur en ce moment : il s'est fait prendre l'an passé pour *Marat*, et cette année il se fait empoigner pour *Proudhon*. De là une forte panique chez lui, et dans toute la librairie. Il faut réserver votre œuvre militante pour un temps plus brave. M. Louis Bonaparte a organisé sa littérature comme une armée. La critique bien pensante fait l'exercice de la louange et de l'injure à volonté. On acclame les vers de M. de Massa, et l'on hue les *Chansons des Rues et des Bois*. Une parodie est intitulée les *Chansons des grues et des boas*. Ces chansons-là en effet se sont fait entendre autour de mon livre. Vous, vous avez vu la populace d'Ischia. Il y a parallélisme et analogie. Les prêtres me menacent, et ils vous dénoncent. *As-tu déjeuné, Jacob ?* est un blasphème. Il y a cent ans, on nous eût mis, vous et moi, dos à dos sur le même fagot. L'ex-vieux bon goût

a fait un progrès : de voltairien il s'est fait orthodoxe. A présent, manquer à la Bible, c'est manquer de goût. Voilà où en est ce petit tapage littéraire, bonapartiste et catholique. Restez là-bas, faites de grands et nobles vers, tournez vos beaux yeux vers l'idéal, aimez-moi toujours un peu, et là où fut la république romaine, pensez à la république française.

« Permettez, Madame, que je vous baise les mains.

« VICTOR HUGO.

« Il va sans dire que je vous garderai de votre livre et de son titre le plus absolu secret [1]. »

Ce livre composé au milieu de tant d'agitations, devait subir encore d'autres péripéties fâcheuses. Pour son voyage de retour, Mme Colet était seule dans un compartiment que l'ingénieur en chef des chemins de fer

1. Lettre inédite.

romains avait mis à sa disposition, car elle ne pouvait, on s'en doute, voyager comme les simples mortels : il lui fallait, sur terre, des compartiments, sinon des trains spéciaux, et sur mer, des navires de l'État. Mais de tels privilèges ne vont pas sans rançon. La police pontificale, à ce qu'elle racontait, fut informée qu'elle transportait dans ses malles des pages vengeresses, dans l'intention de les publier dès son retour à Paris. Soit qu'elle-même l'ait égaré dans ses allées et venues, ou qu'un mauvais plaisant lui ait joué un tour, son manuscrit disparut. Pour le retrouver, l'auteur aux abois remua ciel et terre : préfets de police, ministres des Affaires Étrangères, ambassadeurs, durent se mettre en campagne. Garibaldi lui-même s'en mêla. Il écrit à Mme Colet, le 1er juin 1867 :

« Ma très chère dame,

« Je suis bien fâché de vous savoir malade et malheureuse par la perte de vos manuscrits ; j'en ai fait part de suite à nos comités romains, et l'on fera le possible pour les arracher à ces gladiateurs du mensonge, vraie peste de notre malheureux pays.

« Je suis toujours votre dévoué

« GARIBALDI [1]. »

« La forme donnée à nos pensées, gémit Mme Colet, à nos croyances, à nos douleurs, dans les veilles recueillies du travail, est une création aussi sacrée que la conception et l'enfantement des mères ; la perte subite, irrévocable, de ces enfants de notre esprit est aussi déchirante que celle des enfants de notre chair ; toute âme élevée, tout lecteur qu'émeut la poésie, sentira comme un écho de mon angoisse. Ma douleur crie, mon droit de propriété ina-

1. *Les derniers abbés*, p. 266.

liénable proteste. J'espère qu'à Rome même on ne sera pas inexorable ! »

« C'est à ce sentiment, continue-t-elle, que je fais aujourd'hui appel dans le monde entier et sur lequel repose ma dernière espérance de retrouver les fils de mon cerveau arrachés à mes soins, voués à l'oubli, ensevelis je ne sais où. Est-il un être pouvant rendre à une mère l'enfant qu'elle pleure et qu'elle croit mort qui hésiterait à le ranimer ? Quelles que soient les mains où sont tombés ces papiers, je presse ces mains, j'implore la pitié et j'adjure une restitution qui me consolerait [1]. »

1. *Les derniers abbés*, p. 267, 268.

CHAPITRE XV

Mme Colet avait pris le goût des voyages. Soit que son tempérament, plus agité avec les années, lui rendît malaisé de tenir en place, soit qu'une bronchite chronique lui conseillât d'aller chercher, en hiver, plus de soleil dans les pays du midi, elle fut, à la fin de sa vie, presque sans cesse en mouvement. Sa plume et son encrier étaient, il va sans dire, son plus précieux viatique ; et, tout en circulant, elle était plus que jamais femme de lettres.

Dans les intervalles de ces voyages, ou dans ces voyages même, elle ne cessait point non plus de se lier avec des gens notoires, ou d'avoir avec eux démêlés et disputes. Entre

deux excursions en Provence, en Italie, en Égypte, elle profitait d'un séjour à Paris pour lancer, par la voie des journaux, des traits à ses adversaires, ou pour riposter superbement à leurs attaques. C'est ainsi qu'avant de partir pour l'inauguration du Canal de Suez, en 1869, elle décocha quelques flèches à Alphonse Karr, qui, trente ans après la ridicule aventure du coup de couteau, continuait à la houspiller. Elle eût cru se manquer à elle-même en laissant tomber une attaque ou un quolibet : elle les relevait, les amplifiait, en occupait le monde, et surtout, avant tout, ne voulait à aucun prix de silence autour d'elle.

« M. Karr, riposte-t-elle à une plaisanterie de l'auteur des *Guêpes*, espérant réveiller l'attention insoumise de ses lecteurs, revêt après vingt-neuf ans ses vieilles défroques. Il bat sa caisse avec la renommée si éclatante de Sainte-Beuve, avec celle d'un grand écrivain mort, et avec la mienne, très humble, je le

sais, mais qui emprunte quelque valeur à la cause que je sers. Eh bien, soit ; j'entends sans peur son tam-tam ; le scalpeur d'autrefois ne fait plus frissonner ma chevelure robuste et entière ; ma tête est froide et résolue ; j'affronte ce bouquetier sénile ; les fleurs lucratives dont il a plein les mains ne me causent pas le vertige ; je ne les aperçois que fanées dans son style, exhalant un parfum de bas-fond [1]. »

Après ces escarmouches, Mme Colet faisait ses malles et se remettait en route. Par l'intermédiaire de M. Louis Alloury, rédacteur au *Journal des Débats*, elle fut invitée, avec d'autres journalistes et gens de lettres, à l'inauguration du Canal de Suez. Elle avouait qu'au moment du départ son cœur indécis « se cabra en arrière », navrée qu'elle était de quitter une fille dont tant de gens célèbres avaient jadis surveillé avec attendrissement les premiers bégaiements et les premiers pas :

1. *Réponse aux « Guêpes » de M. Alphonse Karr* (Hurtau, 1869).

« Ainsi que Béranger et les deux Alfred (Vigny et Musset), Antony Deschamps avait connu ma fille tout enfant. Comme eux, il avait appelé le bonheur sur ce petit être adorable. J'attache, comme autrefois les Grecs, une influence heureuse à ces parentés intellectuelles répandant leurs vœux sur une destinée qui commence. Les plus beaux génies du siècle ont souri à son berceau, et le plus grand de tous, Victor Hugo, l'a bénie à Guernesey [1]. »

Pour Mme Colet, ce nouveau voyage, hélas ! ne devait pas aller sans déboires. Tous ses compagnons de route du journalisme et des lettres semblaient s'être donné le mot pour éviter la Muse autrefois si encensée par leurs aînés ; quelques-uns même, parmi les moins jeunes, avaient pris rang jadis dans la troupe de ses admirateurs, mais ils préféraient, aujourd'hui, ne plus s'en souvenir. Théophile

1. *Les Pays lumineux*, p. 15 (Dentu, 1879).

Gautier, rencontré sur le bateau, feignit de ne pas la reconnaître, jusqu'au moment où Mme Colet le força à capituler. Et pourtant, aux jours où il briguait un fauteuil à l'Académie, il avait été un des hôtes empressés du salon de la rue de Sèvres. Camille Pelletan, Gérôme, Fromentin, Berthelot, Quatrefages, ne se montraient guère moins froids. Mme Colet s'explique cette attitude désobligeante par des raisons politiques :

« J'avais publié récemment ma satire *Paris-Matière* qui flagellait les vices de la cour impériale. La majorité des invités à l'inauguration du Canal de Suez appartenait au monde impérialiste. On s'étonnait de me voir comprise dans le petit nombre des écrivains libéraux conviés à cette fête des intelligences... j'étais un témoin gênant qu'il fallait tenir à distance. Les premiers signes de cette hostilité secrète se manifestèrent bientôt envers moi tandis que je causais avec Théophile Gautier. Les fauteuils et les pliants manquaient...

Pas un de ces Français que je nommerai les officiels ne m'offrit un siège. Je m'assis en riant sur les planches et m'accoudai à mon sac de voyage plein de sels et de cordiaux. »

« Dès mon arrivée à bord du *Giseh*, dit-elle encore, j'avais compris les agressions tacites qui m'y attendaient. Quelle franche cordialité, et à l'occasion quels soins secourables espérer de ces hommes officiels, confinés par métier, et s'y tenant par tempérament, dans l'ornière des convenances et le respect des positions acquises ?

« Déjà, à la table d'hôte de l'*Hôtel royal*, j'avais pu prendre la mesure de ces esprits du milieu qui sont aux esprits supérieurs ce que la servitude est à la liberté. Des esprits qui communient avec l'humanité tout entière et s'inspirent de vérités éternelles leur étaient odieux...

«... Je me mis à réfléchir que, n'ayant à espérer ni soins efficaces ni cordialité sincère de la part de mes compagnons du *Giseh*, les uns malades et les autres hostiles, je ne pourrais trouver qu'en moi-même l'énergie morale qui

soutient la force du corps. Je résolus de ne plus m'épuiser en protestations vaines contre ce qui choquait mon esprit ou blessait mon âme, et de donner les courts instants de lucidité que me laissaient mes souffrances à écrire mes impressions de voyage [1]. »

La littérature, une fois de plus, sera donc pour Mme Colet la suprême consolatrice.

Nous ne suivrons pas la voyageuse dans le long itinéraire dont elle narre avec abondance les plus insignifiantes péripéties. Ayant juré de ne nous faire grâce d'aucun détail, elle nous informe, par exemple, qu'à un moment donné, « une atroce démangeaison au visage l'obligea à poser sa plume ». Ailleurs, ce sont des confidences encore plus intimes :

« Je me dépouillai de mes vêtements et fis des ablutions à l'eau froide, ou, pour parler plus juste, à l'eau naturellement tiédie par la

1. *Les pays lumineux.*

température. Puis, m'étant aspergé les membres de poudre de riz, j'eus la force de faire à ma couchette la même toilette qu'à ma personne... [1] »

L'abondance et la minutie de ces détails matériels, ainsi que l'acrimonie des polémiques auxquelles, chemin faisant, elle se livre, ne nous préparent guère à nous entendre dire par Mme Colet qu'elle « s'efforce toujours de se maintenir dans le domaine de la philosophie [2]. » Et combien, dans tous les cas, ces efforts rencontraient peu de succès !

Les pages déjà citées à propos de Flaubert, et qui furent écrites dans ce dernier voyage, un cahier et un encrier posés sur sa toilette, suffisent à le prouver. Mise en verve par le souvenir de ses griefs contre l'auteur de *Madame Bovary*, Mme Colet « philosopha » encore de la sorte :

1. *Les pays lumineux.*
2. *Les derniers abbés*, p. 249.

« De toute l'œuvre de Walter Scott, fleuve abondant, mais infécond, où chaque adolescent s'abreuve, il n'est resté dans mon cœur qu'une figure de femme ; elle flotte dans les froides brumes de l'Écosse, qu'embrasent les mélodies brûlantes de Donizetti. Cette musique, auréole empourprée et apothéose d'une âme, est sortie d'un cri déchirant du vieux Caleb, lorsque Lucie, accourue au signal de son amant, croyant tomber dans ses bras, tombe s'engloutir dans la trappe assassine. « Oh ! c'est faire bouillir l'agneau dans le lait de sa mère ! » s'écrie le vieillard éperdu. Naïf et éloquent sanglot sur une fosse sanglante ! La femme est perpétuellement cet agneau supplicié par l'amour ; mais l'agneau lâchement poignardé peut guérir de ses blessures, il se ranime et devient lionceau, il mord à son tour le meurtrier impuni, et devient l'instrument de la justice éternelle [1]. »

« Ne parle plus, continue-t-elle, aie toujours présent ce beau proverbe arabe : « Qui

1. *Les pays lumineux*, p. 210.

se contient s'accroît. » Accrois ton esprit, retiens-en l'expression dans tes livres ; si ces livres frappent et émeuvent, tu auras plus fait pour la vérité que par des disputes vaines. Raffermie par ces réflexions, je me murai, dès cette heure, dans un silence apaisant [1]. »

Ce silence ne fut pas de longue durée. A peine de retour à Paris, Mme Colet, insoucieuse du proverbe arabe, parla, écrivit, tapagea plus que jamais. Mais le monde prêtait à ce bruit une oreille chaque jour plus distraite. Ceux mêmes qui l'avaient jadis défendue avec le plus de ferveur la trouvaient maintenant difficile à supporter. Beaucoup de ceux qu'elle appelait ses amis s'éclipsaient. Ceux qui lui restaient devaient subir de perpétuelles récriminations sur l'injuste abandon de tant d'autres, surtout sur le silence outrageant et voulu, mortel à leur renommée, dont

1. *Ibid.*, p. 252.

on accueillait les livres sortant d'une plume infatigable :

« En France, écrit-elle, la pauvreté amène l'éclipse ; l'étoile attire peu par son propre foyer si d'autres rayons ne lui font cortège ; la richesse, un salon, des critiques, des amis puissants, sont les satellites obligés pour qu'un astre s'atteste. Mais, ainsi éclairés de lueurs étrangères, ces astres d'un jour sont des étoiles filantes ; une fois passés, qui s'en souvient ? Les astres plus fiers acceptent l'obscurité, quelques yeux attendris les cherchent et les voient dans la nuit où ils se dérobent [1]. »

Pendant les événements de 1870-1871, Mme Colet revint en France. En septembre 1870, elle avait signé une affiche féministe et la Commune la trouva dans les rangs des révoltés. Si elle ne descendit pas dans la rue, au

1. *L'Italie des Italiens*, IV, p. 284.

sens propre du mot, du moins se mettait-elle à la fenêtre pour conspuer les officiers versaillais entrant avec leurs troupes à Paris. M. Jules Troubat qui, oublieux de leurs démêlés, lui avait donné asile boulevard Montparnasse, dans la maison jadis habitée par Sainte-Beuve, eut parfois du mal à maintenir dans de justes bornes sa verve révolutionnaire. « La Muse a passé trois jours dans la cave de Sainte-Beuve ! écrit Flaubert à Mme Roger des Genettes. Il me semble que cette ligne-là va vous faire rêver [1]... »

1. *Correspondance*, 4e série, p. 64.

CHAPITRE XVI

Depuis longtemps Mme Colet se plaignait du mauvais état de sa santé que ruinait une toux opiniâtre. A en croire les malveillants, entre autres Barbey d'Aurevilly, cette toux, dernier prétexte à littérature, n'aurait été qu'un suprême moyen d'occuper le monde de sa personne. Elle était malade, cependant, la pauvre Muse, malade et cruellement délaissée, le vide s'était fait autour d'elle. Ce n'était plus le temps glorieux de Béranger, de Cousin, de Flaubert, ni même celui de Manzoni, de Cavour et de Garibaldi. Envoyée au Midi pendant l'hiver de 1875, elle habitait, à San-Remo, une maison contiguë à celle où se

fabriquaient les cercueils et où s'abritaient les voitures mortuaires. Pour toute distraction, quelques lettres, et les journaux de France et d'Italie. Si peu de sympathie que l'on ait pour Mme Colet, on ne peut s'empêcher de la plaindre, elle que rien n'avait préparée à la solitude, d'achever ses jours dans un si triste abandon ; et tout en la plaignant, on admire presque le courage qui lui fit tremper sa plume dans l'encre jusqu'à la dernière heure, pour envoyer à son éditeur des phrases comme celles-ci :

« Depuis longtemps je m'étais résignée, dans la solitude, à l'oubli des affairés de la gloire ; je n'étais plus pour eux qu'une chose morte, pire encore, une chose inutile, une voix muette qui ne pouvait plus faire écho aux clameurs qui les enivraient. Je n'avais opposé à leur bruyant orgueil, si frivolement dédaigneux, que la fierté du silence et la farouche pudeur des esprits méconnus[1]. »

1. *Edgar Quinet*, brochure de 33 pages (Paris, Hurtau).

Gravement malade, toussant désespérément, elle était alitée depuis six semaines quand, à l'en croire, se produisit dans son organisme une sorte de miracle dû, il est à peine besoin de le dire, à la découverte d'un livre :

« Je repoussais comme désormais inutiles les secours d'un médecin.

« Donner à mon esprit affamé de consolation un aliment intellectuel en harmonie avec toutes les aspirations de ma vie me semblait plus urgent que de combattre la mort...

«... C'est cette fierté muette qui a présidé à mes souffrances durant les deux hivers d'abandon et d'oubli que j'ai passés à San-Remo.

« Aux heures de défaillance où la chair pleure et crie, comme pour implorer l'appui d'une main amie ou l'écho d'une voix secourable, tandis que les bourrasques du golfe ou les rafales des monts répondaient seules à mes gémissements, je trompais la longueur des nuits en saisissant, épars sur mon lit, un de ces livres amis toujours présents, soutiens

éternels que le génie lègue en héritage à l'humanité tout entière dont il a fait sa famille...

«... J'attendais de ce livre (*l'Esprit nouveau*), que la poste du soir m'avait apporté, ce que les croyants aveugles demandent aux sacrements de l'Église.

« Je bus, sans prendre haleine, à cette source pure ; j'arrivais aux dernières pages du livre quand le jour parut. Le saisissement de l'admiration avait brusquement arrêté mes accès de toux jusque là inextinguibles... [1] »

Mme Colet ne connaissait pas l'auteur, qu'elle n'avait aperçu qu'une fois, à Bruxelles, vingt ans auparavant, au moment où le coup d'État le jetait en exil. Elle lui écrivit néanmoins et reçut peu de jours après la réponse suivante, datée de l'Assemblée nationale de Versailles :

« Madame,

« Quelle lettre que la vôtre ! Quel moment

1. *Edgar Quinet.*,

de bonheur elle me donne ! Ah ! de semblables paroles sont un grand bien.

« Ainsi, ce livre a pu faire trêve à vos souffrances ! Il a surmonté le mal ! Que pouviez-vous me dire qui m'allât plus droit au cœur?

« Guérissez bien vite, Madame, et entièrement, pour que je sois tout à fait heureux.

« Vous aussi m'avez fait du bien par ces pages arrachées à la douleur...

« C'est un souvenir que je garde, pour m'en réjouir dans les mauvais jours.

« Vivez, chère Madame, fortifiez-vous pour tant de nobles et délicates œuvres que vous avez à accomplir. Mais ne dites plus que je vous ai oubliée ! Oh ! non ! ce mot n'est pas fait pour vous.

« Votre dévoué et reconnaissant

« EDGAR QUINET.

« Il va sans dire que je n'ai pas reçu *la Vérité sur l'anarchie*, puisque je ne vous en ai pas remerciée. »[1]

1. *Edgar Quinet.*

Quelque temps après, l'auteur de *l'Esprit nouveau* écrivait encore à son enthousiaste correspondante :

« Madame,

« Nous avons été submergés ici, dans le faux, dans la nuit noire, au point qu'il m'a été impossible de vous écrire. Plaignez-moi d'avoir à traverser ces ténèbres. On dit qu'elles finiront. Je veux bien le croire. Mais ce ne sera pas par le chemin dans lequel on s'engouffre avec une joie qui fait mal. J'ai trop vu, en France, de ces entraînements qui ressemblent à la fatalité. Nul n'y résiste, et l'on se trouve, d'un consentement unanime, retombé dans l'ancienne infranchissable ornière !

« Il y aurait trop à dire sur ce point. On lie à la France les pieds, les mains ; et on lui dit : « Maintenant, le reste dépend de toi. Va, marche ! la carrière est ouverte. »

« Et la pauvre nation, aveuglée, s'en contente.

« Quelle cruauté dans cette légèreté ! Parlons d'autre chose...

« ... Hélas ! non, Madame, je n'ai pas encore reçu de l'introuvable M. Dentu vos deux volumes désirés. Il faut que j'aille les chercher.

« L'urgent, l'indispensable, est que vous gardiez votre santé. Songez bien qu'il y va de la réputation de *l'Esprit nouveau*.

« Les hommes s'amusent et nous leur donnons notre cœur. Prenons-y garde.

« Votre bien sincèrement dévoué,

« EDGAR QUINET [1].»

Électrisée par cette correspondance, la malade de San-Remo se redresse, elle veut agir, se mouvoir, repartir en voyage, répandre encore l'évangile féministe et anticlérical.

« ... Je voulais vaincre la pétrification qui me menaçait et rallumer ma vacillante étin-

Edgar Quinet.

celle aux grands flambeaux qui ont éclairé et guidé notre siècle. »

« J'irai à Rome, écrit-elle à Quinet, pour y revoir quelques amis, et le plus cher de tous, le soldat humanitaire, l'intrépide, le juste, si magnifiquement glorifié par vous. Nous parlerons de vous dans le Forum antique, où les spectres altiers de tous les héros intègres s'inclinent en passant devant Garibaldi... [1] »

« Oh ! que n'ai-je vingt ans, continue-t-elle, et que ne suis-je Hypathie ! Dût-on me lapider comme elle, je presserais ce livre sur mon cœur affermi ; j'en confesserais et j'en prêcherais les radieuses doctrines dans l'amphithéâtre apaisé, et l'on verrait *l'Esprit nouveau* vivifier Rome et s'irradier jusqu'au fond du noir Vatican d'où sortent encore de méphitiques ténèbres [2]. »

Avec l'abondance verbale et la grandiloquence qui étaient chez elle une autre nature,

1. *Edgar Quinet.*
2. *Ibid.*

Mme Colet raconte la fin de cette amitié à laquelle elle devait tenir d'autant plus que se faisait plus pauvre sa collection d'écrivains et d'amis illustres :

« Le 28 mars, la tempête était plus intense, les rugissements de la mer me faisaient tressaillir : mes nerfs vibraient comme dans l'attente d'un événement terrible.

« Le courrier arriva, il ne m'apporta que le journal. Je poussai un cri de déchirement : le nom d'Edgar Quinet flamboyait en lettres énormes au haut de la première colonne : il était mort, mort la veille, en prononçant ces magnifiques paroles : « On se retrouve dans la vérité. »

« Je restai comme foudroyée dans ma solitude. Me sentant défaillir, je m'étayais aux meubles pour atteindre mon lit. J'y tombai éperdue avec une fièvre ardente. Quand le jour parut, on appela le médecin. Son ordonnance de calme et de repos absolu me fit tristement sourire. Est-ce qu'on peut maîtriser

une semblable émotion et se résigner à la rupture d'un semblable lien ? Je suis en proie, depuis ce jour, à une fièvre nerveuse [1]. »

Le jour même, Mme Colet reçut la visite d'un notable de l'endroit qui faisait collection d'autographes et espérait obtenir d'elle une lettre d'Edgar Quinet. « J'ai l'intention, lui dit-il, de placer Edgar Quinet près d'une autre gloire éclatante de votre pays, Émile Ollivier... » Et Mme Colet de s'écrier avec une colère indignée : « Pour certains palais, un radis et un ananas ont la même saveur ! [2] »

A partir de ce moment, Mme Colet ne fit plus que languir. On mesurera toute la gravité du mal quand on saura qu'elle éprouvait de la peine à écrire.

« Je n'avais plus de souffrance aiguë, dit-elle, la paix s'était faite en mon âme,

1. *Edgar Quinet.*
2 *Edgar Quinet.*

mais les créations de l'esprit, suprêmes et vivifiantes voluptés dans la jeunesse, m'étaient une angoisse et un épuisement. Les cendres amoncelées dans mon cœur n'en laissaient plus sortir que des flammes pâlies comme d'un foyer prêt à s'éteindre [1]. »

Et, quelques jours après, intellectuelle impénitente et irréductible, elle exhale ce soupir :

« Quand pourrai-je aller respirer un peu d'air vital dans un de ces centres intellectuels où la vie ne se borne pas à des fonctions digestives ? [2] »

Ce vœu fut exaucé. Mme Colet eut encore la force de regagner Paris. Mais l'air vital de ce centre intellectuel fut impuissant à vaincre le mal qui la minait : elle mourut le 8 mars 1876, et Maxime Ducamp, dont la charité n'était pas la vertu maîtresse, lui dédia cette épitaphe :

1. *Edgar Quinet.*
2. *Ibid.*

Ci gît
Celle qui compromit Victor Cousin,
Ridiculisa Alfred de Musset,
Vilipenda Gustave Flaubert
Et tenta d'assassiner Alphonse Karr.

*
* *

Au moment de quitter « la Muse turbulente, imprécatoire et spumeuse », nous éprouverons peut-être un remords d'avoir laissé le légitime agacement qu'elle nous causait se transformer en aversion injuste et en impitoyable sévérité. Car enfin, ses fautes, et surtout ses travers, encore plus exaspérants, ne sont-ils pas le fait de son époque et de son milieu tout autant que de son caractère? Sans doute, elle fut médiocre, surtout parce qu'elle fut enivrée d'elle-même. Mais en cela, hélas ! combien nombreuses sont ses émules ! Heureusement pour celles-ci, les mœurs d'une époque qu'on appelle cependant le siècle de la réclame

obligent leur indigence intellectuelle et morale à plus de discrétion. Le monde les regarde un instant, sourit, passe et s'occupe d'autre chose : de la télégraphie sans fil, du radium, ou bien d'aéroplanes. Et puis, elles sont trop. En nos jours de féminisme triomphant, il ne suffit plus d'être femme et de brandir une plume pour capter l'attention. Il y faut quelques autres mérites, et le succès de ce qu'on appelle les revendications féminines vaudra peut-être aux femmes ce bienfait imprévu de les obliger à rentrer dans le rang, oui, de les remettre simplement à leur place dans cette armée en marche qu'est notre humanité.

En 1840, on n'en était pas encore là. Une femme hardie et tapageuse passait facilement pour une prophétesse. Aussi, dans la destinée bruyante de la pauvre Louise Colet, l'époque romantique, avec tous ses défauts, entra manifestement pour une large part. Certains

mots, aujourd'hui défraîchis, brillaient alors de tout leur lustre. On confondait volontiers l'outrance avec la force, l'emphase avec le génie. D'autre part, l'épanouissement de l'individualisme, raison d'être et honneur du romantisme, avait sa rançon déplaisante dans cet égoïsme effréné, qui, à la faveur des prestiges du talent, déclarait sacrés tous les déchaînements de l'instinct. Chacun fait ce qu'il peut ; si un Chateaubriand, un Victor Hugo, une George Sand parviennent quelquefois à nous persuader qu'ils ont le droit de s'adorer, eux, leur génie, leurs amours, une Louise Colet y réussit moins bien : entre elle et ses grands émules, cependant la différence n'est pas tant morale que verbale, et peut-être, à y regarder de près, y a-t-il là surtout une question de mots plus ou moins heureusement choisis...

Le temps de Louise Colet, on le sait de reste, n'avait guère le sentiment de la mesure, ni le

goût de la sobriété. Quiconque entreprenait d'étaler dans un livre son âme et sa vie, rencontrait presque à coup sûr un bon public avide de répondre par le lyrisme de l'enthousiasme au lyrisme des confidences. Rousseau avait pleinement réhabilité le Moi, que personne ne s'avisait plus de trouver haïssable : on le caressait, au contraire, c'était à qui lui prodiguerait le plus d'encouragements et d'éloges ; et lui de prendre aussitôt cet essor auquel nous savons bien qu'il se tient toujours prêt. Si chez Mme Louise Colet cet envol du Moi eut une ampleur qui nous choque, c'est à ses contemporains, plus encore qu'à elle, que, pour être justes, il faudrait nous en prendre.

Née deux siècles plus tôt, en un temps qui mettait sans effort en pratique le conseil du proverbe admiré mais non suivi par elle — qui se contient s'accroît — elle eût été forcée d'endiguer sa vanité redoutable, au lieu de la

laisser se répandre en un torrent trouble et fougueux. Elle fût demeurée obscure, se bornant à « veiller au pot », à quoi d'ailleurs elle excellait paraît-il ; et nous aurions peut-être un excellent livre de cuisine de plus, au lieu des cinquante-deux volumes qui sommeillent dans l'oubli sur les rayons de la Bibliothèque nationale. Mais l'époque amoureuse de bruit où le sort la fit naître nous priva de cet utile recueil, en la frustrant elle-même d'une destinée plus humble, et probablement plus heureuse...

En cette fâcheuse affaire, la sensualité et la lâcheté masculines n'auraient-elles pas aussi leur part de responsabilité ? Car enfin, même en l'an de grâce 1840, si Mme Colet avait été laide, tout porte à croire qu'elle aurait coulé paisiblement et obscurément, à Aix ou à Paris, son existence de petite bourgeoise. Comme tant d'autres qui ne valent ni mieux ni moins qu'elle, elle aurait pu donner à son mari un

bonheur moyen, élever ses enfants—auxquels, il est vrai, « les deux Alfred » n'auraient pas accordé leur bénédiction — et mourir en ayant à peu près rempli sa tâche. Mais quoi ! la fumée de tant d'encens brûlé par les hommes les plus illustres du siècle pouvait bien faire chavirer la tête de la pauvre Muse. Tous la traitèrent avec cet antique mépris de la femme qui dort, depuis l'origine des temps, au fond du cœur masculin. Son tort, à elle, fut de ne pas comprendre qu'en prononçant esprit, talent, génie, ils ne voulaient jamais dire que beauté. Belle femme, elle fut sacrée grand poète. Parce qu'elle avait de larges yeux bleus, de longues boucles blondes et des épaules plantureuses, ses vers furent trouvés sans défaut, lus dans les salons à la mode, couronnés par les académiciens. Personne n'eut assez de conscience ou assez de pitié pour essayer de lui faire comprendre que dans cette obscurité, par elle si redoutée, elle trouverait sans

doute plus de bonheur véritable qu'au milieu du tapage de mauvais aloi qu'elle prenait pour le bruit de la gloire...

Puis ce bruit mensonger se tut en même temps que se ternissait sa beauté. Rien ne resta de tant d'adorations. Et malgré tout ce qu'a de déplaisant la réclame effrénée qu'elle s'appliqua sans relâche à se faire à elle-même, le cœur se serre à voir finir dans un tel abandon une vie à ses débuts si brillante. Victime d'elle-même, de son milieu, de son époque, Mme Colet est certainement moins encore à blâmer qu'à plaindre.

FIN.

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN

FONTEMOING ET Cie, ÉDITEURS, 4, Rue Le Goff, PARIS (Ve)

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE
Volumes in-16 à 3 fr. 50

G. ZAIDAN
LA SŒUR DU CALIFE
Roman traduit de l'arabe par MM. Bitar et Moulié
Préface de Claude Farrère

HENRY BORDEAUX
JEANNE MICHELIN
Roman suivi de
LES DEUX FACES DE LA VIE

PÉLADAN
LA THÉRIAQUE
Roman

GEORGES BEAUME
CYPRIEN GALISSART
Roman

CHARLES FOLEY
LA DAME AUX MILLIONS
Roman

JACQUES DES GACHONS
LA VALLÉE BLEUE
Roman

ARTHUR CHUQUET
LA CAMPAGNE DE 1812
Mémoires du Margrave de Bade

MAYENNE, IMPRIMERIE CHARLES COLIN